This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

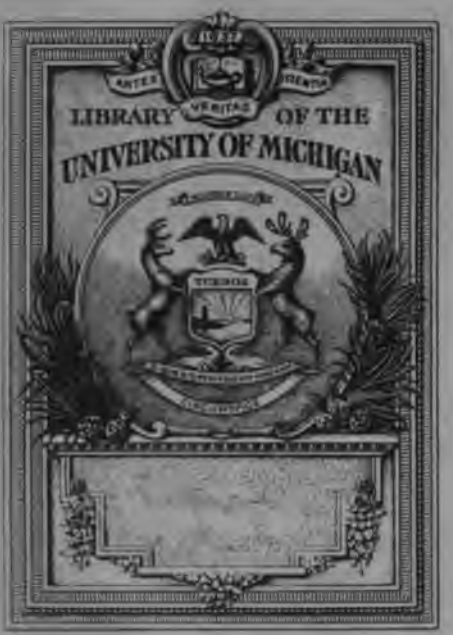
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

BT
581
.T35
1789

DE LA PHILOSOPHIE

DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN,

Tiré de la Philoſophie
et fondé ſur la nature.

CINQUIEME EDITION,
et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura aliud ſapientia dicit.
Juvenal *Satyr.* XIV.

TOME SECOND.

A LONDRES,
et ſe trouve dans la plûpart des capitales
DE L'EUROPE.
M.DCC.LXXXIX.

BD
581
.D35
1789

Rom. lang.
Margraff
5-13-291
19345

SUITE
DE LA PREMIERE PARTIE
DE LA
PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

LIVRE TROISIEME.

PRINCIPES DE LA MORALE.

PRINCIPES.

ENFIN, je ne marche plus sur un sable mouvant ; le sol qui me porte, a un rocher pour base ; & il ne faut s'en prendre qu'à moi, si mes pas sont marqués par des chûtes.

La morale n'est point un art conjectural comme l'Ontologie, & voilà ce qui caractérise l'intelligence de la nature ; il nous importe peu de nous tromper dans des questions qui n'intéressent que notre curiosité ; il n'en

PARTIE I.

eſt pas de même de celles qui regardent notre bien-être : un faux calcul ſur la préceſſion des équinoxes n'entraîne que la ruine d'une hypotheſe ; mais une erreur ſur le pacte ſocial peut entraîner le malheur d'un million d'hommes.

Il n'y a point de matiere ſur laquelle on ait plus écrit que ſur la morale ; & il n'y en a aucune qui paroiſſe plus neuve au philoſophe ; la mine ſemble épuiſée, & tous les jours on y découvre de nouveaux filons.

D'abord la plupart des moraliſtes ont été des ſectaires, qui n'ont établi les rapports de l'homme à l'homme, que relativement au Dieu dont ils étoient les miniſtres ; & ordinairement ce Dieu étoit fait à leur image, c'eſt-à-dire, capricieux, puſillanime, injuſte & anthropophage.

Les philoſophes ont eu auſſi le défaut de travailler pour des ſociétés particulieres, plutôt que pour la grande famille des êtres ſenſibles ; ils ont eu en vue le bonheur de quelques individus avec qui ils vivoient, & non celui du

ſyſtême général ; & leur patriotiſme même a fait tort à leur humanité. PRINCIPES.

Je penſe qu'un livre élémentaire de morale doit être fait pour tous les hommes, quels que ſoient leur organiſation, leur culte & leur gouvernement ; il faut que le blanc & le negre, le chrétien & le muſulman, le deſpote & l'eſclave ſoient ſoumis aux loix qui en ſont le réſultat, & qu'aucun de tous les êtres qui raiſonnent dans les deux mondes & aux terres auſtrales, ne puiſſe ſe dérober au joug qu'il impoſe.

L'enfant ſeul & l'imbécille ne doivent point entrer dans le monde moral ; le premier n'eſt pas encore un homme ; le ſecond ne le ſera jamais.

La morale peut être conſidérée, comme l'art d'être bien avec tout ce qui nous environne.

De ce principe dérive la triple baſe de nos devoirs ; car pour obſerver la morale de la nature, il faut être bien avec ſoi-même, avec le Dieu qui nous fait exiſter, & avec la ſociété qui nous protege.

PARTIE I.

Je viens d'indiquer la diviſion de la philoſophie de la nature.

Mais avant d'examiner en détail ce que je dois à Dieu, à moi-même & à mes égaux, il eſt utile d'établir quelques principes. Pour avoir négligé cette méthode, le célebre Malebranche, qui a ſi bien écrit en philoſophie, a été rayé du nombre des philoſophes.

Mais ces principes doivent être en petit nombre: il ſuffit d'indiquer ici les points de vue; la carte générale du monde moral ſera le réſultat de l'ouvrage entier de la philoſophie de la nature.

CHAPITRE PREMIER.

De l'état de la Nature.

PRINCIPES.

Il en eſt de l'état de la nature des philoſophes comme de l'âge d'or des poëtes; on commence par les peindre; enſuite on prouve qu'ils ont exiſté, parce qu'on en conſerve des tableaux.

C'eſt ſur-tout depuis que l'aurore de la raiſon commence à luire en Europe, qu'on s'eſt empreſſé à oppoſer l'homme de la nature à l'homme civiliſé; d'abord on n'eut en vue que de faire une ſatyre de ſon ſiecle: c'étoit Tacite, qui, pour faire rougir Rome, écrivoit les *mœurs des Germains:* d'autres écrivains ſont venus après ce peintre de l'homme de la nature, & ils en ont fait l'hiſtoire.

L'hiſtoire de l'homme de la nature a fait rêver les philoſophes; ils lui ont donné, comme au Dieu Théologique, des attributs contradictoires; ils ſe ſont diſputés ſur ſon eſſence; les flots d'encre ont coulé, & rien n'a été éclairci.

PARTIE I.

Je voudrois bien ſavoir ce qu'on entend par l'état de nature : y eut-il un tems où les hommes, bornés aux ſeuls beſoins des quadrupedes, vécurent de glands dans les vaſtes forêts que leurs mains ne ſavoient pas défricher, ne ſe vêtiſſant que de leur innocence, ſe raſſemblant ſans chercher à ſe connoître, & jouiſſant ſans aimer ?

Il me ſemble que l'homme en ouvrant les yeux à la lumiere, a des rapports avec ce qui l'environne : il doit avoir un pere qui le protege & une mere qui le nourrit ; ſi ces êtres bienfaiſans ſuivent la pente de leur cœur, l'enfant eſt lié par le pacte ſocial ; s'ils l'abandonnent il meurt, & il n'y a point d'état de nature.

Quelle a été l'époque de cet état imaginaire ? Tous les monumens atteſtent que la ſociété a toujours exiſté, & que depuis qu'il y a des hommes, ils nous reſſemblent.

Si cet âge des poëtes a commencé, c'étoit ſans doute à la naiſſance de notre planete ; mais quelle plume téméraire oſeroit, après tant de

myriades de ſiecles, lorſque l'exiſtence même du globe eſt une énigme, déterminer la maniere de vivre de ſes habitans ? PRINCIPES.

Il eſt probable que lorſque notre monde a commencé à ſe peupler d'hommes, l'écliptique coïncidoit avec l'équateur; alors la nature étoit dans toute ſa force; notre intelligence ſe déployoit en raiſon de la bonté de nos organes; & bien loin que les hommes de ces beaux ſiecles fuſſent des enfans relativement à nous, malgré nos lumieres & notre orgueil, nos hommes faits ne ſont auprès d'eux que des enfans.

Je ſuppoſe que des révolutions du globe anéantiſſent la plus grande partie de l'eſpece humaine; les reſtes malheureux qui auront échappé à cette cataſtrophe, n'en ſentiront que mieux le beſoin de vivre en ſociété; ils chercheront, en ſe raſſemblant, un aſyle contre le ciel qui les menace, & il n'y aura point d'état de nature.

Des miſanthropes ont deſiré que l'homme policé rentrât dans les bois, & changeât ſes

PARTIE I.

connoiſſances contre l'inſtinct des quadrupedes. Ce deſir a quelque rapport avec celui de Caligula, qui vouloit que le peuple romain n'eût qu'une ſeule tête, afin de l'abattre; il eſt auſſi abſurde, ſans être auſſi deſtructeur.

Comment peut-on, de bonne-foi, deſirer que Lucullus quitte ſa table pour vivre de glands; que l'artiſte qui a bâti la colonnade du Louvre aille coucher ſous une plane, & que Locke oublie l'art de penſer ?

Quand même cette rêverie des ſophiſtes pourroit ſe réaliſer, qu'y gagneroit-on ? Le principe qui tend à nous perfectionner eſt un reſſort dont l'activité ſe déploie ſans ceſſe: nous gravitons vers l'état ſocial, comme notre globe vers le ſoleil; & au bout d'un demi-ſiecle, nous nous retrouverions au même point où nous ſommes aujourd'hui.

On dit que l'homme de la nature doit être plus heureux que l'homme civiliſé; mais cet être imaginaire n'eſt qu'un enfant robuſte, ſuppléant, par ſa conſtance à ſe relever, aux

lisieres qui auroient prévenu ses chûtes. Ce n'est pas l'absence des besoins, c'est l'art de les régler, qui rend l'homme heureux; comme ce n'est pas l'absence des passions, mais leur bon usage, qui fait le philosophe. PRINCIPES.

Les seuls êtres qui pourroient avoir quelque rapport avec l'homme naturel des philosophistes, seroient ces hommes sauvages qu'on a trouvés de tems en tems dans les forêts de Hesse, d'Irlande & de Lithuanie, qui sembloient manquer de l'organe de la parole, & qui marchoient à la maniere des quadrupedes (*); mais ces malheureux individus étoient probablement des enfans de l'amour abandonnés par des bêtes féroces appellées des peres, & nourris par d'autres bêtes féroces appellées des ours; ils vécurent dans le sein des alarmes, & moururent sans postérité.

L'état de nature n'a donc jamais existé. Cependant on peut considérer un instant

(*) Tel étoit en particulier l'enfant sauvage dont parle Conor. *evang. medic.* page 133.

PARTIE I.

l'homme isolé & sans rapport avec les êtres qui l'environnent, afin d'établir par degrés la chaîne de ses devoirs : j'appellerai cet être abstrait, *l'homme philosophique*, & je m'en occuperai un instant avant de lui ouvrir les portes du monde moral.

CHAPITRE II.

De l'Homme philosophique.

PRINCIPES.

L'HOMME philoſophique, au ſortir des mains de la nature, ne communique avec elle que par ſes ſens; il reçoit les impreſſions phyſiques du plaiſir & de la douleur; voilà tout : ſes vertus ou ſes crimes deviennent dans la ſuite l'ouvrage des hommes.

Le beſoin eſt le premier mal qu'il éprouve; mais ce mal même eſt un bien, puiſqu'il le porte à ſe conſerver; c'eſt le beſoin qui met en jeu toutes ſes facultés, & qui l'empêche de périr en naiſſant, ou de vivre en automate.

Les beſoins de cet homme iſolé ſont en petit nombre; ils ſe bornent à ſe nourrir quand il a faim, à ſe vêtir quand il a froid, & à jouir quand il eſt dans la ſaiſon d'aimer.

L'homme philoſophique a un entendement que le ſpectacle de la nature développe : quand il eſt oiſif, & il l'eſt ſouvent, ſes idées ſe preſ-

PARTIE I.

ſent, ſon imagination travaille, ſon eſprit s'étend, le beſoin de penſer devient chez lui preſqu'auſſi vif que le beſoin d'aimer.

Ce nouvel organe ne réſide pas dans la main, comme l'a dit un philoſophe que j'aime mieux lire que réfuter (*), mais dans le *ſenſorium*; & plus cette partie du cerveau eſt neuve, plus elle devient propre à recevoir la morale de la nature.

L'homme philoſophique eſt né bon, dit l'auteur d'*Emile*; mais il n'eſt né qu'avec l'aptitude à la bonté: le monde moral n'eſt rien pour lui, quand il ne peut juger ſes rapports avec les êtres qui l'environnent. Son cœur eſt

(*) On ſait aſſez quel eſt l'homme célebre qui a dit que ſi les pieds du cheval étoient terminés par des doigts ſouples, au lieu de l'être par une corne inflexible, ce quadrupede atteindroit bientôt à la ſphere de l'homme. Un philoſophe ingénieux lui a répondu que le cerveau du cheval répondoit à ſa botte, & que quand même on détruiroit l'organiſation de ſon pied, la botte ſubſiſteroit toujours dans le *ſenſorium*; ce qui empêcheroit le cheval de devenir homme. Voy. *Palingénéſie philoſophique*, tome II, page 186.

une argile flexible qui ne ſera modifiée que par l'habitude. PRINCIPES.

L'homme de la nature eſt cruel, dit d'un autre côté un des plus beaux génies de l'Europe; mais la cruauté eſt le mouvement d'un cœur dépravé qui lutte contre la nature: ainſi il y a à-la-fois contradiction dans l'idée & dans les termes qui l'expriment. (*)

L'homme philoſophique n'eſt ni bon ni méchant: c'eſt un automate dont les reſſorts

(*) On peut juger du principe par les preuves. — « L'homme, dit ce philoſophe, a les dents de l'animal » carnaſſier; il doit donc être vorace & ſanguinaire: » d'ailleurs la chair eſt pour lui l'aliment le plus ſain & » le plus conforme à ſon organiſation: ſa conſervation » eſt attachée à la deſtruction des autres: les hommes » répandus par la nature dans de vaſtes forêts ſont » d'abord chaſſeurs. » — *De l'homme & de ſes facultés intellectuelles*, tome II, page 17.

On peut répondre que l'homme a les dents des frugivores, & que la chair eſt ſi peu un aliment conforme à ſon organiſation, qu'en Aſie, où on s'en abſtient, on y prolonge beaucoup plus long-tems ſa carriere. On peut ajouter que le ſage ne détruit jamais pour ſe conſerver; que la nature n'a point fait naître les hommes dans les forêts, & que nous ſommes bergers bien long-tems avant d'être chaſſeurs.

PARTIE I.

attendent pour être montés, la main des êtres avec qui il habite. (*)

L'éducation eſt donc le Prométhée qui vivifie l'homme. Faites naître Caton parmi les ſatrapes de la Perſe, & il mourra ignoré dans la foule des eſclaves. Tranſportez le Sybarite que le pli d'une roſe tient éveillé, dans Rome adoleſcente, & il ira affronter dans Carthage le tonneau de Régulus. Un Groënlandois élevé par Newton pourra le remplacer, & Newton dans le Groënland, ne ſera qu'un homme de plus qui peſera ſur la ſurface du globe.

Il n'y a que deux ſortes d'écrivains qui puiſſent attaquer mon principe; les philoſophes avec leur ſens moral, & les théologiens avec leur péché originel: voyons la premiere de ces hypotheſes: l'examen de l'autre trouvera ſa place dans notre hiſtoire du théiſme.

(*) Seneque, qui voit ordinairement bien quand il voit par lui-même, a dit avec raiſon: *erras ſi exiſtimes vitia nobiſcum naſci; ſupervenerunt, ingeſta ſunt.* ... Epiſt. 124. — Mais il devoit ajouter le mot de *virtutes* à celui de *vitia*, & il n'y auroit rien de louche dans la vérité qu'il laiſſe entrevoir.

CHAPITRE III.

Du sens moral.

L'HOMME, dit un célebre profeſſeur de Glaſcow (*), a un ſens inné qui lui fait diſcerner l'harmonie des êtres, & un autre qui lui en fait diſtinguer la bonté : l'un eſt le ſens interne du beau, & l'autre, le ſens interne du bon. PRINCIPES.

Le ſens moral, ou le ſens interne du bon, eſt dans ce ſyſtême le fondement des loix de la nature : c'eſt un ſixieme ſens plus excellent que les autres, puiſqu'il conſerve l'eſpece humaine, tandis que les cinq autres ne conſervent que les individus.

Il eſt certain qu'en ſauvant la vie à mon ami, je me laiſſe entraîner par une impulſion naturelle, & non par la force du raiſonnement ; ſi, à la vue du péril affreux où il eſt expoſé,

(*) *Syſtême de philoſophie morale*, par Huchetſon, tome I, chap. IV.

PARTIE I.

je m'occupois à calculer le degré de mérite qu'il y auroit à l'en délivrer, mon ami périroit, & je ne ſerois plus qu'un monſtre.

Un vieillard reſpectable voit s'écrouler autour de lui ſa maiſon embraſée : un de ſes fils court, au travers des feux & des décombres, arracher ſon pere à la mort ; l'autre, après avoir meſuré des yeux la hauteur des flammes, appelle froidement des ſecours étrangers. L'inſtinct moral a fait du premier un héros ; le ſecond, qui s'eſt contenté de raiſonner, n'eſt pas même un homme.

Huchetſon obſerve que cet inſtinct moral, qui eſt indépendant de la raiſon, ne l'exclut pas (*) : quelquefois ces deux mobiles concourent enſemble ; & quand l'approbation de la raiſon eſt inutile pour faire un acte de vertu, elle en eſt du moins la récompenſe. (**)

(*) Burlamaqui admettoit également la raiſon & l'inſtinct moral. *Voyez* ſes Principes du droit de la nature & des gens, *tome II*, *chap. III.*

(**) Si l'on deſiroit de nouvelles lumieres ſur la nature du ſens moral, on les trouveroit dans l'éditeur

Ce

Ce ſyſtême eſt très-ingénieux ſans doute; mais c'eſt un ſyſtême.

PRINCIPES.

---

de Burlamaqui: voici un fragment du commentaire qui mérite d'être connu: « Il y a deux MOI dans l'homme; » le moi d'habitude & le moi de réflexion. Le premier » dirige les facultés animales; le ſecond s'occupe du » ſoin d'ajouter à notre bonheur: quoiqu'ils tendent » chacun à un but particulier, ils agiſſent ſouvent en- » ſemble. Ainſi lorſqu'un géometre eſt occupé de la » ſolution d'un problême, le moi d'habitude obéit aux » impreſſions des ſens; c'eſt lui qui traverſe la ville & » qui évite les embarras, tandis que le moi de réflexion » eſt tout entier à la ſolution qu'il cherche: le moi » d'habitude ſuffit aux beſoins qui ſont abſolument né- » ceſſaires à la conſervation de l'animal; & l'inſtinct en » général, n'eſt que cette habitude ſéparée de la ré- » flexion. L'inſtinct des bêtes eſt quelquefois plus ſûr » que notre raiſon, parce qu'il eſt plus en proportion » avec leurs beſoins, que la raiſon ne l'eſt avec les » nôtres. Ainſi, de tous les êtres créés, celui qui eſt le » moins ſujet à ſe tromper eſt celui qui a la plus petite » portion d'intelligence; l'inſtinct des bêtes n'a pour » objet que des connoiſſances pratiques; le nôtre em- » braſſe la théorie & la pratique: c'eſt lui qui nous fait » ſouvent preſſentir la vérité avant même d'en avoir » ſaiſi la démonſtration. » *Voyez* Princip. du droit naturel de Burlamaqui, édition du profeſſeur de Félice, *tome II*, *page* 58, *&c.*

M. le profeſſeur met ici de l'eſprit où il ne faudroit que de la logique. Qu'eſt-ce que l'inſtinct, ſoit dans l'homme, ſoit dans la brute? Qui lui a dit que la bête

PARTIE I. Sa baſe eſt la rêverie des idées innées, & depuis Locke, il n'eſt pas permis au philoſophe d'introduire cette qualité occulte dans le monde de la métaphyſique.

L'ame n'agit que par l'impreſſion des objets

étoit, dans la nature, l'être qui avoit la plus petite portion d'intelligence? Quand au double MOT, il eſt très-plaiſant dans la comédie d'Amphitrion, mais très-abſurde dans un livre de philoſophie.

Le profeſſeur de Félice, qui ſe trompe quelquefois avec Burlamaqui, & plus ſouvent encore ſans lui, déclare, au reſte, que ſon inſtinct n'eſt pas un guide sûr dans le diſcernement du bien & du mal moral [*Ibid. tome II, page 49, &c.*]; & pour le prouver, il compare l'inſtinct en fait de morale avec l'inſtinct en fait de beaux-arts. Je dirai à M. le Profeſſeur, 1°. que ce dernier inſtinct ne s'acquiert que par la réflexion. Le plus ſtupide des hommes peut bien juger des proportions d'une ſtatue; mais c'eſt par une ſecrete comparaiſon avec lui-même. Il n'en eſt pas de même de l'inſtinct moral, ſuppoſé qu'il exiſte; ſi je vois un homme ſur le point de ſe noyer, je lui tends la main machinalement; je le ſauve d'abord, enſuite je raiſonne.

2°. Même dans les beaux-arts, ce qu'on nomme l'inſtinct eſt quelquefois un guide ſûr. Voyez un ignorant & un homme de goût à la repréſentation d'une tragédie pathétique; tous les deux ſeront émus, & le ſeront aux mêmes endroits. Un payſan Danois & un Académicien pleureront enſemble à la dernière ſcene d'Inès de Caſtro.

extérieurs sur les sens : & quel est l'organe physique de la moralité ? PRINCIPES.

Nous avons tant de peine à expliquer comment le parfum d'une rose frappant la membrane olfactive, l'ame a des idées d'odeur ; & nous voulons rendre raison comment, l'être métaphysique qu'on appelle *le beau* ou *le bon*, agissant sur l'organe métaphysique qu'on appelle le *sens moral*, nous avons l'idée de la vertu !

Qu'est-ce que ce sixieme sens que les moralistes ajoutent à la composition de l'homme ? Il n'y a pas plus de sens moral pour juger la moralité, que de sens médicinal pour guérir les maladies, & de sens alchymique pour chercher le grand œuvre.

S'il y avoit un sixieme sens à créer, ce seroit peut-être cette pente qui nous entraîne impétueusement à l'amour ; du moins elle est soumise à l'analyse : on voit que c'est une modification de l'organe du tact ; & encore ce mot énergique qui exprime si bien ce frémissement

PARTIE I.

délicieux de toute notre exiſtence à l'approche du plaiſir, ne s'emploie-t-il qu'avec la plus grande réſerve dans la langue du philoſophe.

De quelle utilité ſeroit le ſens moral aux enthouſiaſtes d'Huchetſon ? Voilà le juriſconſulte Burlamaqui, qui décide que cet inſtinct perſuada autrefois aux Grecs & aux Romains d'expoſer leurs enfans ; & aujourd'hui à des nations barbares de les enſevelir avec leur mere, ſi elle meurt en couche, ou de les tuer, ſi un aſtronome aſſure qu'ils ſont nés ſous une mauvaiſe étoile (*). Aſſurément il valoit mieux ne point créer de ſens moral que de lui faire inſpirer des aſſaſſinats réfléchis & des parricides.

Si l'homme étoit né avec un ſens moral, tous les individus intelligens qui ſont répandus ſur la ſurface du globe, Negre ou Albinos, Anglois ou Samojede, Nain ou Patagon, auroient les mêmes notions du juſte & de l'injuſte ; alors Marc-Aurele ſeroit un écrivain

(*) *Principes du droit naturel*, édit. *in*-8°, tome II, page 77.

inutile, & il faudroit jeter au feu tous les livres de morale.

Ecartons tout préjugé; étudions l'homme en lui-même, & non dans les tableaux des artiſtes qui l'ont deſſiné, & nous verrons que le ſens moral n'exiſte pas plus qu'une tête morale, ou un château moral; alors nous mettrons à l'étude des choſes le tems que nous perdions à l'étude des mots, & nous mériterons d'être les interpretes de la nature.

Réſumons. L'inſtinct moral eſt une chimere : l'homme eſt né indifférent au bien comme au mal, & il faut chercher un autre principe de morale.

CHAPITRE IV.

Du vrai Principe de la moralité.

PARTIE I.

LE ſyſtême de Platon ſur les relations morales, ne conſtitue pas plus un vrai principe de moralité que le roman philoſophique d'Huchetſon; la vérité & la juſtice, diſoit le fameux diſciple de Socrate, ne different que par le nom; elles ſont auſſi éternelles que l'Être ſuprême; elles ſubſiſtoient avant la création de l'univers, puiſque notre raiſon conçoit des rapports de juſtice, fondés ſur l'exiſtence de Dieu & ſur la poſſibilité de celle des êtres intelligens; elles ſurvivent auſſi au naufrage du monde, car l'exiſtence de la cauſe fait imaginer les effets; ainſi, quand même Dieu feroit périr le genre humain, il ne pourroit détruire les relations que l'ame du juſte a avec ſon eſſence; la terre ſeroit anéantie, & l'idée ſublime de Socrate ſubſiſteroit encore.

Cette idée magnifique a été adoptée par les

Zénon (*), les Malebranche (**), les Leibnitz (†), les Clarke (††), les Wolaſton (§), les Warburton (§§) & les Monteſquieu (¶); ces philoſophes ont été flattés d'un ſyſtême dont l'intelligence les diſtinguoit du reſte des hommes; ils ont cru, en l'expliquant, contribuer à l'harmonie de la nature: ils ont poſé une échelle immenſe entre Dieu & le néant, & du haut de cette échelle ils ont jugé les êtres & imaginé leurs rapports. PRINCIPES.

Platon, Leibnitz, Monteſquieu, &c. dont l'autorité eſt infinie quand on leur oppoſe d'autres hommes, ne ſont plus que des écrivains ordinaires, quand on leur oppoſe la

(*) Vid. Senecæ *opuſc.* Cicer. *de natur. deor.* Plutarch. *de placitis philoſophorum.*

(**) *Traité de morale*, & *recherche de la vérité*, paſſim.

(†) *Recueil de diverſes pieces ſur la philoſophie*, &c. par MM. Leibnitz, Clarke, Newton, &c.

(††) Traité *de l'exiſtence des attributs de Dieu.*

(§) *Ebauche de la religion naturelle.*

(§§) *Diſſertation ſur l'évidence de la religion, de la morale & de la politique, traduites de l'anglois.*

(¶) *Eſprit des loix*, liv. I, tome I, page 62.

vérité. On a pu dire en tout tems aux inventeurs des relations morales : vous avez tort de confondre la vérité & la juſtice ; l'une eſt la conformité qui ſubſiſte entre la nature des choſes & les ſignes qui les expriment ; l'autre eſt la conformité des actes des êtres intelligens avec la nature : des rapports fondés ſur la poſſibilité des êtres, forment une idée abſtraite pour être propoſée au vulgaire des hommes. Quelle ſeroit l'intelligence qui imagineroit des rapports, ſi Dieu anéantiſſoit tous les êtres intelligens ? Quoi ! le raiſonnement eſt néceſſaire pour faire connoître les loix de la nature ? Je ne puis, ſans une opération pénible de l'eſprit, être vertueux ? Je ne ſaurois, ſans le génie de Platon, avoir l'ame de Socrate ?

Laiſſons-là le monde métaphyſique, & cherchons dans la nature de l'homme un autre principe de moralité.

L'homme s'aime lui-même, & il n'y a aucun individu excepté de cette loi générale ; il s'aime, negre ou blanc, géant ou nain, bien

conformé, ou ſourd, aveugle & eunuque.

PRINCIPES.

Il s'aime, & la nature l'a ordonné ainſi, pour qu'il veillât à la conſervation de ſon exiſtence.

Il s'aime, & ſon intérêt le porte à vivre en paix avec Dieu, avec ſa conſcience & avec les hommes.

L'amour de ſoi eſt donc la baſe de la morale du genre humain.

L'amour de ſoi eſt ſi bien le principe du monde moral, que nous ſommes toujours tentés de ne conſidérer tout que relativement à nous; le peuple & les théologiens s'imaginent que ces millions de globe qui roulent dans l'eſpace, ſont faits pour cet infiniment petit atome qu'on nomme la terre: ſi un deſpote ſe porte bien, l'univers eſt un chef-d'œuvre d'harmonie; ſi un inſecte le pique, il accuſe d'aveuglement Dieu & la nature.

L'homme s'aime dans la femme que ſon cœur a choiſie, & dans les enfans que ſa tendreſſe a fait naître: telle eſt la baſe de l'union ſacrée des familles.

PARTIE I.

Il s'aime dans ſes concitoyens, qui le protegent; & voilà le fondement du patriotiſme.

Il s'aime dans la grande famille des êtres intelligens qui forment la population de notre globe; & voilà l'origine de cette bienveillance univerſelle qui caractériſe la belle ame du philoſophe.

Je prouverai donc dans la philoſophie de la nature, qu'il eſt de l'intérêt de l'homme d'être vertueux; que le bien qu'il fait à la ſociété n'eſt qu'une modification de l'amour qu'il ſe porte à lui-même; & qu'enfin, comme le diſoit Marc-Aurele, ce qui n'eſt point utile à la ruche, ne ſauroit l'être à l'abeille.

Le théologien part de la haine de ſoi-même, & le philoſophe de l'amour de ſoi, pour fonder la morale: voyons, dans le ſilence des préjugés, lequel réſoudra le mieux ce grand problême de la nature.

Tous les êtres dans la nature paroiſſent s'aimer, parce que tel eſt le principe de leur conſervation: cette bienveillance paroît dif-

tinctement dans les bêtes, depuis l'éléphant jusqu'à cet animalcule qu'on ne découvre qu'avec le microscope de Leuwenhoeck. PRINCIPES.

Je ne doute point que les végétaux mêmes ne soient aussi soumis à cette loi, mais d'une maniere plus stricte encore que les brutes : ce phénomene, que la physique a reconnu dans les plantes sensitives, seroit peut-être regardé comme universel à tout le regne végétal, si les naturalistes, accoutumés à ne tout voir qu'avec leurs yeux, vouloient voir quelquefois avec les yeux de la nature.

Au reste, la raison qui dirige dans l'homme cette bienveillance, ne la fait pas naître; cette faculté est l'effet du sentiment, plutôt que de la philosophie ; & je suis persuadé que le Groënlandois & le Caffre, s'aiment autant que Locke ou Montesquieu.

L'amour de soi est le ressort qui donne du jeu à nos facultés ; c'est le mobile de toutes les vertus ; c'est un principe actif qui empêche l'homme de n'être qu'un automate.

PARTIE I.

La bienfaiſance, cette vertu née pour l'homme, & qui porte avec ſoi ſa récompenſe; la bienfaiſance, dis-je, eſt l'effet de cette bienveillance naturelle pour nous-mêmes. En me croyant digne de faire des actes de vertu, j'en deviens plus vertueux; & ſi je pouvois me haïr moi-même, je haïrois bientôt le genre humain.

Et toi, ô amitié! charme des grandes ames, toi qui ſeule juſtifierois à mes yeux la divinité, des malheurs du genre humain; divine amitié! c'eſt en moi-même que j'oſe t'aimer: ſi j'ai quelquefois, dans le ſein de Pylade, reſſenti la vivacité de tes feux, c'eſt que je retrouvois dans ſon eſprit la copie de mon eſprit, & dans ſon cœur l'image de mon cœur; j'admirois mes vertus dans les ſiennes, & je trouvois ſouvent dans ſes défauts le pardon des miens.

L'amour de Dieu lui-même n'eſt peut-être qu'une modification de l'amour de ſoi: jamais la belle ame de Fénelon ne me perſuadera que ma tendreſſe pour l'Être ſuprême eſt indépen-

dante de l'intérêt que j'ai d'être heureux (*); il n'appartient qu'au quiétiſte de s'imaginer qu'il peut aimer Dieu, lorſqu'il gémit ſous le poids éternel de ſes vengeances. Si l'amour de ſoi offenſoit l'auteur de mon exiſtence, je ſerois tenté à chaque inſtant de blaſphémer contre la vertu avec l'aſſaſſin de Céſar. PRINCIPES.

On abuſe ſouvent de l'amour de ſoi, & alors il dégénere en amour-propre.

L'amour de la gloire peut être conſidéré ſous ce double aſpect ; il eſt certain que cette paſſion eſt naturelle à l'homme : on ne la découvre pas dans le vulgaire, parce que c'eſt un feu caché ſous la cendre & qui ne peut percer ſon enveloppe ; mais il n'en eſt pas de même de ces fanatiques heureux qu'on appelle des héros ; c'eſt un incendie qui conſume tout ce qu'il rencontre, & à qui l'univers entier ſert d'aliment.

(*) Voyez les *Maximes des ſaints ;* ouvrage que l'immortel auteur du Télémaque eut la foibleſſe de faire & le courage de condamner.

Or cet amour de la gloire qui fit de Léonidas un héros aux Thermopyles, & de Socrate un ſage dans ſa priſon, ne produit, par exemple, qu'un enthouſiaſme de férocité dans ces Indiennes qui ſe brûlent ſur le bûcher de leurs époux, & qui cherchent, dans le mépris des loix naturelles, une eſtime à laquelle elles ne ſurvivent point.

Cette foule de brigands couronnés, qui n'ont étalé aux yeux de l'univers que des talens deſtructeurs, ſacrifierent les peuples à leur vanité, & abuſerent de l'amour de la gloire. Ne confondons point Marc-Aurele, qui chercha ſa célébrité dans la proſpérité de Rome, avec Scah-Nadir, qui la fit dépendre du déſaſtre de l'Indoſtan.

Il eſt une autre gloire plus flatteuſe encore pour l'homme qui s'aime, que la gloire des conquêtes; c'eſt celle que produit un ouvrage de génie à ſon auteur. Confutſée eût été moins flatté du titre de légiſlateur de la Chine, s'il n'y eût joint par ſon Y-king, celui de

législateur de la postérité ; & peut-être le Platon de la France eût-il préféré la gloire de créer l'Esprit des loix à celle de gouverner l'Asie. PRINCIPES

On abuse aussi de cette renommée littéraire, quand on écrit pour corrompre les mœurs, ou renverser l'édifice sacré du théisme ; quand on emprunte la plume de Pétrone ou celle de la Mettrie.

La plupart des hommes ne dirigent l'amour de soi que vers les plaisirs des sens : ils trompent alors l'institution de la nature. Dans ces serrails asiatiques où sont rassemblées à grands frais les beautés des quatre parties du monde, les sardanapales, qui en sont les divinités, sacrifient aux facultés de leurs corps énervés les facultés de leur esprit abruti ; & c'est un spectacle bien singulier pour un philosophe, que de voir ces ames de boue savourer des plaisirs qu'ils partagent avec les animaux les plus vils, tandis que l'ame d'un Newton trouve les siens à découvrir les loix réciproques des globes

PARTIE I.

enflammés qui roulent ſur nos têtes, & à devenir ſur la terre citoyenne des cieux.

D'où vient la volupté des ſens, qui fait deſcendre l'homme, a-t-elle plus d'adorateurs que la volupté de l'eſprit, qui l'éleve? C'eſt que, dans la balance de nos facultés, la partie animale l'emporte ordinairement ſur la partie intellectuelle; c'eſt qu'il faut, pour ainſi dire, une force mouvante pour tendre les reſſorts de l'eſprit, tandis qu'il ne faut qu'une force d'inertie pour goûter les plaiſirs du corps; c'eſt qu'il eſt bien plus aiſé d'être voluptueux que d'être grand.

C'eſt principalement dans la vengeance que ſe caractériſe l'amour illégitime de ſoi-même; on goûte un plaiſir barbare dans les larmes qu'on fait répandre; les diſgraces d'un ennemi font oublier les ſiennes propres; on aime à ſe regarder comme le Saturne des anciens Carthaginois, dont on ne pouvoit appaiſer le courroux que par des ſacrifices humains.

Les partiſans du polythéiſme firent de la vengeance

vengeance le plaiſir ſouverain des dieux; il y avoit peu d'immortels qui ne puſſent dire comme Atrée : PRINCIPES.

Du plus puiſſant des dieux j'ai reçu la naiſſance ;
Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance. (*)

Le délire des poëtes & des mythologiſtes ne ſauroit juſtifier un penchant qui tend à troubler l'harmonie de la nature. Suis-je coupable & puni? je dois me corriger. Suis-je innocent & perſécuté? je dois dire, avec Théodoſe : vous frappez ma ſtatue, mais je ne ſuis point *bleſſé*.

J'ai prouvé par un aſſez grand nombre d'exemples, que l'amour de ſoi eſt la baſe de toutes les vertus, comme ſon abus eſt la ſource de tous les vices. L'homme de bien fait ſervir cet inſtinct naturel au développement de ſes qualités, & le méchant au progrès de ſa ſcélérateſſe : c'eſt ainſi qu'en Arabie les viperes

(*) Vers de cette belle tragédie d'Atrée, qu'on ne joue plus, à cauſe des femmes ou des hommes qui leur reſſemblent.

PARTIE I.

ont leur retraite auprès des arbres d'où découle le miel.

Au reſte, la théologie a eu tort de ne pas diſtinguer ce miel du venin de la vipere : confondre l'amour-propre avec l'amour de ſoi, c'eſt confondre le fanatiſme avec la religion, & la tyrannie avec la royauté.

Malgré les ſophiſmes, les décrets & les anathêmes, l'amour de ſoi ſera toujours pour le genre humain le vrai principe de la moralité.

CHAPITRE V.

De la Loi naturelle.

Principes.

Ce n'eſt point au philoſophe que je m'adreſſe, c'eſt au genre humain; & malheur à moi ſi je m'égare dans une matiere auſſi importante! je ne puis errer ſans me rendre coupable du plus grand des crimes, du crime de leze-humanité.

Il faut que de mes principes dérive le bonheur de l'homme iſolé & ſans rapport avec les êtres qui l'environnent.

Il faut que l'homme ſocial en puiſſe faire la baſe de toutes les législations.

Il faut enfin que les inſtituteurs de tous les cultes religieux y puiſent les dogmes ſacrés qu'ils propoſent à la vénération du genre humain.

ARTICLE PREMIER.

DE LA NÉCESSITÉ DU DROIT NATUREL.

PARTIE I.

SI l'univers exiſte, il faut qu'il y ait un concert invariable dans toutes ſes parties; il faut que tous les êtres ſoient ſoumis à cette harmonie primitive, depuis Dieu, principe de tout ordre, juſqu'au dernier animalcule qui végete dans le plus petit des ſatellites de Saturne.

Il y a cependant une obſervation à faire ſur cette hiérarchie : ſi on enviſage la nature comme une grande échelle, occupée par une foule d'êtres intermédiaires, qui voit l'exiſtence infinie à une de ſes extrêmités, & le néant à l'autre, cette idée n'eſt qu'un rêve ſublime : car rien ne peut remplir l'intervalle entre Dieu & la ſeconde intelligence de l'échelle, comme rien ne peut être placé entre le néant & le dernier des atomes : ajoutons que c'eſt dans un ſens très-impropre qu'on ſoumet Dieu lui-

même aux loix éternelles de la nature. Il n'eſt enchaîné que dans le ſens qu'il tient la chaîne entre ſes mains. PRINCIPES.

Si une loi générale eſt néceſſaire pour la conſervation du grand ſyſtême des êtres, cette même loi modifiée eſt néceſſaire auſſi pour aſſurer l'exiſtence & le bonheur des êtres intelligens.

L'homme ne s'eſt pas donné l'être : ainſi la reconnoiſſance l'amene aux pieds de ce Dieu dont la providence embraſſe les mondes & vivifie les intelligences qui les habitent.

L'homme ne ſe ſuffit point à lui-même : ainſi un autre ordre de devoirs l'enchaîne à la ſociété qui le protege.

Je ſais qu'en qualité d'être libre, il peut violer les loix naturelles ; mais cette liberté n'eſt regardée comme un préſent fatal du ciel, que par ceux qui ſont tentés d'en abuſer : le vrai philoſophe s'applaudira toujours d'une faculté qui lui donne des droits excluſifs à la vertu.

PARTIE I.

En un mot, l'homme s'aime; il eſt donc néceſſaire qu'il maintienne l'harmonie primitive dans la petite ſphere où il exerce ſon activité; cette harmonie particuliere conſtitue pour lui la loi de nature.

Si cette loi de nature n'exiſtoit pas, je ne vois pas quel ſeroit le frein qui pourroit arrêter le ſcélérat qui raiſonne; & Marc-Aurele même, né pour le bonheur de la terre, auroit droit, dans ces principes deſtructeurs, de n'aſpirer qu'à la célébrité des monſtres qui ont déshonoré le trône des Céſars; il employeroit également les reſſorts de ſon génie à plier l'intérêt général à ſon intérêt particulier : il feroit ſervir ſa philoſophie même à lui pallier ſes attentats : d'autant plus dangereux alors, qu'il joindroit à tous les vices les apparences de toutes les vertus, & qu'il auroit l'ame de Néron avec le nom de Marc-Aurele.

Oui, ſi la diſtinction du juſte & de l'injuſte n'a pas pour principe la nature, je puis déchirer le bandeau du préjugé qui m'attache à tout ce

que j'ai de plus cher ; puiſque mon intérêt l'exige, j'égorgerai mon ami, j'empoiſonnerai mon pere, je ravirai la liberté à ma patrie : les tortures & les bûchers prouveront bien que j'ai été mal-adroit, mais non que j'ai été coupable. PRINCIPES

La loi poſitive arrêtera quelquefois ma main, parce que je préfere l'exiſtence au néant ; mais arrêtera-t-elle mon cœur ? Ma vertu conſiſtera donc dans l'impuiſſance de faire le mal, & je devrai ma philoſophie à ma foibleſſe.

Le danger ſeroit bien plus affreux, ſi tous les hommes adoptoient mes principes ; mes paſſions toujours oppoſées à celles des autres, ne ſe trouveroient jamais en équilibre avec elles, à cauſe de ma foibleſſe : j'aurois pour ennemis tous les habitans de la terre ; & ſi par haſard je devenois ſouverain, je devrois être dans le même effroi que ce roi des eſclaves, que ſon ſucceſſeur étoit obligé d'aſſaſſiner.

La loi poſitive eſt le ſupplément de la loi naturelle : elle ſuppoſe toujours un ordre anté-

PARTIE I.

rieur que la main lente du tems n'a jamais altéré, & qui ſurvit à ſes infracteurs.

Quand même la raiſon ne nous démontreroit pas la néceſſité du droit naturel, l'intérêt général devroit encore le ſuppoſer; & il faudroit que le genre humain élevât des autels au premier philoſophe qui mit devant ſes yeux un bandeau qui fait ſa félicité.

La néceſſité du droit naturel pour l'homme dérive particuliérement du beſoin perpétuel qu'il a de la ſociété; & il ne faut pas une philoſophie bien profonde pour démontrer ce principe, ou pour le concevoir.

Il n'en eſt pas de la génération humaine, comme de la métamorphoſe des pierres de Deucalion; le corps de l'homme ne naît point avec tout ſon accroiſſement, & ſon eſprit n'a pas d'abord toutes ſes connoiſſances: ſon premier ſentiment eſt celui du beſoin, & ſa premiere ſenſation eſt celle de la douleur. Ainſi tout l'enchaîne à ſa naiſſance, & il eſt perdu s'il ſe ſuffit à lui-même, à l'exemple de la Divinité.

L'âge viril ne le ſouſtrait point à la ſervitude des êtres ; les paſſions prennent la place des douleurs ; le ſang dans ſon efferveſcence échauffe l'imagination ; les deſirs font ſoupirer après la jouiſſance, & la jouiſſance multiplie les deſirs : l'homme alors rechercheroit la ſociété, quand même cette recherche ſeroit le plus grand des attentats.

L'homme eſt encore moins en état de ſe ſuffire à lui-même quand la vieilleſſe vient émouſſer l'activité de ſes organes ; il a recours aux ſens des autres pour ſuppléer à la foibleſſe des ſiens : il ne vit plus pour lui-même, mais il ſe voit encore avec plaiſir renaître dans ſa poſtérité ; tout eſt mort chez lui, & l'amour de la ſociété y vit encore.

En un mot, l'amour de la ſociété ſemble auſſi eſſentiel à l'homme que l'intelligence ; mais l'union qui eſt la ſuite de cet amour doit être réglée par certaines loix primitives : ces loix ſont le code de la nature.

Il eſt beau que dans le ſyſtême moral de

PARTIE I.

l'univers, le bonheur de l'homme ſoit attaché à la bienveillance univerſelle ; c'eſt ainſi que dans ſon ſyſtême phyſique, le globe que nous habitons ceſſeroit d'exiſter, ſi dans l'ellipſe immenſe qu'il décrit autour du ſoleil, il ceſſoit de graviter ſur la plus petite des planetes.

ARTICLE II.

De l'existence du droit naturel.

PRINCIPES.

Qui eſt-ce qui a appris aux Romains à s'abſtenir du parricide pendant ſix cents ans (*) ? Seroit-ce la loi poſitive ? Mais elle ne ſuppoſoit pas même la poſſibilité d'un tel crime.

Pourquoi ne vit-on pas dans l'isle de Chio un ſeul adultere pendant ſept ſiecles (**) ? Puiſque les femmes y avoient toutes la beauté d'Hélene, pourquoi aucune n'en eut-elle l'intempérance ? Attribuera-t-on cette retenue aux préceptes des législateurs ? Mais ſi le droit naturel n'exiſte pas, les législateurs ne ſont à mes yeux que les tyrans du genre humain, & leurs loix des attentats contre ma liberté.

Il faut conclure qu'antérieurement à tout

(*) Voy. Plutarque, premier vol. de l'édit. *in-fol.* de ſes œuvres, *vie de Romulus.*

(**) Voyez le même auteur, tome II, *Traité de la vertu des femmes.* Ce philoſophe ajoute que ces inſulaires ont le plus beau ſang de la Grece.

ſyſtême humain, il eſt des choſes dont l'eſſence eſt de devoir être faites, comme il en eſt d'autres dont l'eſſence eſt de devoir être crues.

Ce principe eſt ſi vrai, que tous les légiſlateurs qui n'ont pas eu un grand intérêt à être abſurdes & barbares, ont toujours reſpecté la morale. Liſez le Yking de Congfutſée, les vers dorés de Pythagore, le Védam de Zoroaſtre, l'Evangile de Jéſus-Chriſt, vous y verrez la quinteſſence des vérités que Platon, Séneque & Burlamaqui ont enſeignées au genre humain (*). Ces vérités naturelles ne ſont point le fruit d'une lente & pénible réflexion ; elles forment une chaîne immenſe, mais dont le premier anneau eſt dans notre cœur.

(*) Mahomet même, le plus farouche des légiſlateurs, a rarement altéré la morale. Voyez ſes 48 aphoriſmes, dans Hottinger, *hiſtor. oriental. page* 247.

ARTICLE III.

PARADOXES ERRONNÉS DE QUELQUES PHILOSOPHES SUR L'EXISTENCE DU DROIT NATUREL.

PRINCIPES.

LE tonnerre des dieux ne fut qu'une chimere : (*)
La terre a mon encens, non l'olympe & les dieux ;
Nourrice des humains, elle eſt auſſi leur mere ;
Et ſon ſein producteur s'ouvre toujours pour eux.

(*) Voyez le poëme de Lucrece, *de natura rerum*, lib. V. Voici les principaux vers que j'ai imités ; car des vers ne doivent pas ſe traduire.

Liquitur ut meritò maternum nomen adepta
Terra ſit ; è terra quoniam ſunt cuncta creata....
Terra cibum pueris, veſtem vapor, herba cubile
Præbebat, multâ & molli lanugine abundans....
Quare etiam atque etiam maternum nomen adepta,
Terra tenet meritò ; quoniam genus ipſa creavit
Humanum. . . . . .
Multaque per cœlum ſolis volventia luſtra
Volgivago vitam tractabant more ferarum ;
Nec commune bonum poterant ſpectare ; nec ullis
Moribus inter ſe ſcibant, nec legibus uti,
Quod cuique obtulerat prædæ fortuna ; ferebat
Sponte ſuâ ſibi quiſque valere & vivere doctus....
Indè magiſtratum partim docuêre creare,

PARTIE I.

Ses premiers citoyens, pourvus par la nature,
N'eurent pour vêtemens que les feux du ſoleil ;
Et le tendre duvet d'un gazon ſans culture
Leur ſervoit à goûter les pavots du ſommeil.

Semblables à la brute, ils vivoient avec elle ;
Un bois & des rochers bornoient leur horizon ;
Ils erroient ſans tracer une route nouvelle ;
Ils ſuivoient leur inſtinct, & jamais leur raiſon.

A leurs heureux penchans ſoumis ſans être eſclaves,
Sur l'ourſe & la panthere ils régnoient dans les bois ;
On ne les voyoit point, l'eſprit chargé d'entraves,
Baiſſer un front ſoumis ſous le glaive des loix.

Intérêt, ſeul mobile & bienfaiſteur du monde,
Toi qu'on honore encor ſous le nom de Plutus,

Juraque conſtituere, ut vellent legibus uti ;
Nam genus humanum defeſſum vi colere ævum
Ex inimicitiis languebat. . . . . .
Nunc quæ cauſa deûm per magnas numina gentes
Pervulgârit, & ararum compleverit urbes. . . .
Undè etiam nunc eſt mortalibus inſitus horror,
Qui delubra deûm nova toto ſuſcitat orbi. . . .

On reconnoît fort peu dans ces vers le poëte, & encore moins le philoſophe.

Tu gouvernois alors dans une paix profonde,
Tu créois à ton gré le crime & les vertus.

PRINCIPES.

La ſcience orgueilleuſe & l'affreux fanatiſme
Ont, depuis, ſur nos yeux étendu leur bandeau ;
Et la philoſophie, en proie à l'oſtraciſme,
Dans la nuit de l'erreur porte en vain ſon flambeau.

On a vu l'équité, que la fraude environne,
Sous un ſceptre d'airain gouverner les mortels ;
Le beſoin au plus fort conférer la couronne,
Et la terreur aux dieux ériger des autels.

Tout ce ſyſtême d'athéiſme eſt fondé, ſoit ſur un état de nature qui n'a jamais exiſté, ſoit ſur une profonde ignorance des loix de la phyſique & de l'hiſtoire des premieres ſociétés : Lucrece, comme tous les ſophiſtes à grande imagination, mit d'abord en principes celles de ſes opinions qui ont le plus beſoin d'être prouvées ; enſuite, s'il eſt conſéquent, il perſuade aux ſectaires qu'il eſt vrai : telle eſt la logique du philoſophiſme.

On pourra regarder cet ouvrage entier

PARTIE I.

comme la réfutation complete du ſyſtême de Lucrece : quant à ſon erreur particuliere ſur le droit naturel, comme elle n'offre rien de neuf, ſon examen ſera lié avec celui des ſophiſmes que je vais combattre.

Lyſandre ſoutenoit qu'il n'y avoit point de droit naturel ; que la vérité ne valoit pas mieux que le menſonge, & qu'il falloit amuſer les hommes par des ſermens, comme on amuſe les enfans avec des oſſelets (*). Cette opinion convenoit parfaitement à un homme qui avoit voulu ravir la liberté à ſa patrie, & qui avoit tenté de corrompre les oracles de Delos & d'Ammon (**). Cette ame de boue avoit commencé par violer les loix naturelles ; enſuite elle ſuppoſa qu'il n'y en avoit point : telle eſt la marche de l'eſprit humain quand il s'approche du dernier période de la dégradation. C'eſt Salmonée qui détruit le temple de Jupiter, & enſuite en nie l'exiſtence.

(*) Voyez Plutarque, tome II, *apophtegmes des Lacédémoniens.*

(**) *Vid.* Xénophon, *lib. III.*

Ce

Ce Lyſandre, par une contradiction digne de lui, admettoit cependant des loix poſitives. Il eſt ſingulier qu'il voulût ſoumettre les hommes au glaive des loix, tandis qu'il leur apprenoit à braver la foudre. PRINCIPES.

Hobbes inſulte à l'homme & à la Divinité, quand il compare la droite raiſon aux triomphes du jeu de cartes, qui doivent leur prééminence en partie au haſard, en partie aux caprices des joueurs (*). Il s'enſuit de ce principe abſurde, qu'afin d'être heureux je ſuis obligé d'étudier les caprices de tous les individus qui couvrent la terre, & que la même maniere d'employer mon poignard fera de moi un philoſophe à Londres, & un parricide à Pétersbourg.

Carnéade, avant ce philoſophe avoit ſoutenu que le juſte & l'injuſte n'exiſtoient pas, avant les loix poſitives; & Locke, le ſage Locke (**), n'a pas craint d'appuyer ce paradoxe de ſon autorité reſpectable: c'eſt comme

(*) Voyez l'édition latine de ſon *Léviathan*, cap. V.
(**) Voyez l'*Eſſai ſur l'entendement humain*, tome I.

PARTIE I.

ſi l'on diſoit qu'avant que la phyſique eût découvert les propriétés de la matiere, Jupiter ne gravitoit pas vers le ſoleil.

Il n'y a pas de juſtice antérieure aux loix, ajoutoit Carnéade, ou s'il y en a une, ce n'eſt qu'une ſouveraine extravagance, puiſqu'elle nous engage à procurer le bien d'autrui, au préjudice de nos propres intérêts (*). Carnéade n'eut jamais des idées philoſophiques ſur les vrais avantages de l'homme en ſociété : il en eſt du bonheur comme de la lumiere, dont les rayons ne ſubſiſtent qu'en ſe partageant.

Je ne me ſacrifie point à la ſociété, quand j'en remplis les devoirs, parce que la vie n'eſt qu'un commerce perpétuel de ſervices; ma bienfaiſance m'aſſure le ſecours de toutes les ames honnêtes, & force les hommes indifférens à m'imiter.

Si je voulois épurer ce vil amour de l'intérêt,

(*) Voyez les argumens de ce philoſophe, qui nous ont été conſervés par Lactance, *Traité des inſtitutions, liv. V, chap. XVI.*

qui n'a de force que dans une ame froide & cadavéreuſe, je dirois : ne portai-je pas au fond de mon cœur le prix de ma vertu ? Ne ſuis-je pas heureux du bonheur que je procure ? Et quand même ma bienfaiſance ne ſeroit pas toujours éclairée, la reconnoiſſance d'un ſeul ami ne me dédommage-t-elle pas de l'oubli de mille ingrats ? PRINCIPES.

Si ce n'étoit pas profaner les noms ſacrés de Caton & de Marc-Aurele, en empruntant leur langage ſublime pour réfuter Carnéade, j'ajouterois : qu'ai-je beſoin du vain ſuffrage des hommes, pour m'engager à être homme ? Dieu & moi, voilà l'unique tribunal où j'appelle. Quand je meurs pour ſauver un pere, je ne fais aucun ſacrifice ; la mort n'eſt qu'un inſtant, mais ma gloire reſte avec ma vertu ; & quand même, par un renverſement des loix de la nature, mon nom ne ſurvivroit point à ma cendre, je déchirerois encore mon ſein pour ſauver mes concitoyens ; cet inſtant de deſtruction où je me vois le bienfaiteur d'un peuple, cet inſtant, dis-je, d'exiſtence, me dédommage du néant de l'éternité.

ARTICLE IV.

DE LA SANCTION DU DROIT NATUREL.

PARTIE I.

LES premiers Indiens n'écrivirent point leurs loix ; ils disoient que si elles étoient dans les livres, il n'y auroit bientôt que les savans qui pourroient les lire. (*) Ce raisonnement est juste, si les peuples du Gange n'ont eu en vue que les loix naturelles, qui semblent gravées en caracteres ineffaçables dans les cœurs de tous les hommes, & dont les scélérats attestent l'existence par les efforts mêmes qu'ils font pour les détruire. Il seroit absurde d'exiger, pour la loi naturelle, la promulgation qui donne la validité aux loix positives des législateurs ; la loi naturelle est indépendante du consentement formel de ceux qui doivent l'observer ; elle oblige tous les hommes, parce qu'ils sont hommes, & dès qu'ils sont hommes.

(*) Voyez *Recueil d'observations sur les mœurs des peuples d'Asie, &c.* tome I, chap. VI.

Demandez à un Indien, à un Péruvien ou à un Siamois, s'il eſt permis de calomnier, de mentir ou d'aſſaſſiner ; ils ne s'aviſeront pas d'examiner ſi Brama, Manco-Capac & Sammonocodom défendent de tels crimes ; mais l'indignation ſe peindra dans leurs regards : voilà le cri de la nature & leur réponſe. PRINCIPES.

Où en ſerois-je, ſi, pour exécuter les loix naturelles, j'avois beſoin du ſuffrage exprès de l'univers (*) ? Connoît-on les nations qui

(*) Le conſentement de l'univers n'eſt pas le fondement de la loi naturelle ; mais il en eſt une preuve éclatante : il eſt beau de voir tous les peuples rendre hommage à la même vérité, & le genre humain, par rapport à ces principes primitifs, ne former qu'une ſeule famille.

Je n'ignore point que quelques auteurs ſe ſont élevés contre l'exiſtence de ce conſentement univerſel, & qu'ils s'appuient de l'autorité de quelques voyageurs dont les noms ſont auſſi peu connus que leurs ouvrages. Obſervons en peu de mots que la plupart des écrivains dont on cite le témoignage ſont ſujets à juger de tout par leur génie, dont la ſphere eſt fort peu étendue ; à décider des mœurs des peuples par les coutumes de quelques particuliers ; à juger d'une loi par l'action même de ſon infracteur. Tous les voyageurs ne ſont pas des Kaempfer, des Anſon & des la Condamine.

[illegible] brûlans de l'Afrique ? [illegible] neiges éternelles du pole, [illegible] des terres auſtrales ? Connoît-[illegible] les peuples avec qui l'on vit ? Mais, [illegible] conſentement des nations policées [illegible] Fort bien : mais quel eſt le peuple [illegible] reconnoîtra barbare, ou que la différence [illegible] uſages autoriſera à nous faire regarder [illegible] comme tel ? Les Grecs étoient bien préſomp-[illegible] de ſe regarder comme le ſeul peuple [illegible] civiliſé de la terre, tandis que Salomon régnoit [illegible] en Paleſtine, que Numa poliçoit les Romains, & que la Chine recevoit la législation de Cong-futſée. Le Caraïbe prétend que ſes uſages ſont parfaits & que les nôtres ſont abſurdes ; & les Chinois ont ſoutenu long-tems que les Euro-péens n'avoient qu'un œil, & que le reſte de l'univers étoit aveugle. (*)

(*) La géographie des Chinois n'étoit qu'une ſatyre perpétuelle. Ils nommoient un royaume le pays des nains ; il étoit compoſé, diſoient leurs lettrés, d'hommes de ſi petite taille, que, dans la crainte d'être enlevés par les aigles & les éperviers, ils étoient obligés de ſe lier

Sophocle, ſi célebre parmi nous, & cependant ſi peu connu, a dit dans une de ſes tragédies (*), en parlant de la loi naturelle :

Sans doute, cette loi divine,
Connue avant les ſouverains,
Ne peut devoir ſon origine
A la volonté des humains :
Toujours pure & toujours auguſte,
Elle habite le cœur du juſte
Et le cœur le plus avili :
Fille du ciel, dans tous les âges
Elle triomphe des outrages
Du deſpotiſme & de l'oubli.

Ce grand homme, qui a ſi bien peint la

pluſieurs enſemble. Ils appelloient une autre région l'empire des femmes ; ils ſe figuroient qu'elles y concevoient en regardant leur image dans un puits, & qu'elles ne mettoient au monde que des filles. Un autre peuple étoit compoſé d'hommes à corps humains & à têtes de chien. Ils appelloient les Tartares les Coréens, les Japonois & les Tonquinois, les quatre nations barbares. *Voyez* le P. du Halde & les auteurs cités dans l'*Hiſtoire générale des voyages* de l'abbé Prévôt, édit. in-12., vol. XXII, *deſcription de la Chine.*

(*) Voyez ſa tragédie d'*Œdipe tyran.* On s'appercevra aſſez que ſes vers ſublimes ne ſont point une autorité de poëte.

PARTIE I.

nature dans ſes tragédies immortelles, ne conſultoit que ſon cœur pour la définir : il ſentoit que des loix qui obligent tous les hommes, iroient contre l'intention du Législateur ſuprême, s'il falloit être philoſophe, pour les connoître ou pour les expliquer.

Au reſte, s'il faut une ſanction à toute loi, il en eſt une à la loi naturelle.

J'ai des rapports avec les êtres qui m'environnent : ſi je les change ſuivant mon caprice, j'en ſuis puni par mes remords.

Ces remords ſont un ſupplice ; & le ſupplice des infracteurs d'une loi en établit la ſanction.

ARTICLE V.

De l'Essence des loix naturelles.

PRINCIPES.

SPINOSA renfermoit le droit naturel dans l'exercice des facultés purement animales (*); mais le code qui réſulte de cette définition, convient moins à la race humaine qu'à celle des quadrupedes.

Hobbes, qui a jugé de l'homme par ce qu'il eſt quelquefois, & non par ce qu'il doit être, fait, du ſoin de ſe conſerver & du deſir de ſubjuguer ſes voiſins, le fondement des loix naturelles. (**)

(*) Voyez l'ouvrage qui a pour titre, *Tractatus theologo-politicus*, ouvrage qui, à tant d'égards, a mérité le mépris des gens de lettres, & les anathêmes des gens de bien.

(**) Voyez le traité *de cive*, cap. I. Ce principe ſuit néceſſairement du ſyſtême de ce philoſophe ſur l'homme. « Dans l'état naturel, dit-il, chacun a droit » ſur tout; & la nature nous permet d'avoir tout, & de » tout faire. » Voici le texte: *Natura dedit unicuique jus in omnia... ſequitur omnia habere & facere in ſtatu naturæ omnibus licere.* --- *De cive, cap. I.* Voilà l'apo-

PARTIE I.

Cette opinion arme les humains les uns contre les autres, juſqu'à leur entiere deſtruction; & le nouveau légiſlateur, pour maintenir le monde, auroit dû aſſigner à chaque individu une planete pour la gouverner ſans ſujets & ſans contradicteurs.

Hobbes, en établiſſant la diſcorde pour principe du droit naturel, met la nature ou la Divinité en contradiction avec elle-même; car d'un côté elle met les armes à la main des hommes, & de l'autre elle défend la guerre entre eux.

Quelques anciens qui penſoient comme le philoſophe de Mamelsbury, en ont tiré d'étranges conſéquences. Brennus, marchant au Capitole, diſoit aux Romains : « Vous ne » faites rien d'étrange ni d'injuſte en ſubjugant » vos voiſins, & en vous emparant de leurs » terres; vous agiſſez ſuivant la plus ancienne » de toutes les loix; c'eſt-à-dire, ſuivant celle » qui donne au plus fort les biens du plus foi-

logie des deſpotes. Heureuſement que ces tyrans de l'eſpece humaine ne liſent pas les livres des philoſophes.

» ble; loi qui embraſſe tous les êtres, depuis » la brute juſqu'à la Divinité. » (*)

Quel ravage n'auroient pas fait dans l'univers un Gengis-Khan, un Scah-Nadir, un Charles XII, s'ils avoient été conquérans par principe de philoſophie, & deſtructeurs par amour de la nature?

Comme il ne s'agit point dans cet ouvrage de citer des philoſophes, mais de l'être ſoi-même, on ne s'amuſera point à réfuter tous les écrivains qui ont mal jugé de la nature, ou qui l'ont mal définie. (**)

(*) Voyez Plutarque, édition de Vaſcoſan, tome I, *vie de Camille.*

(**) Puffendorff, Cumberland & Wolff, ſemblent avoir réfléchi péniblement dans leur cabinet, pour rendre obſcur ce qui eſt écrit dans le cœur de tous les hommes.

Voici la définition de Puffendorff: « La loi fondamentale du droit naturel eſt que chacun doit être » porté à former & à entretenir, autant qu'il eſt poſ- » ſible, une ſociété paiſible avec tous les autres, con- » formément à la conſtitution & au but de tout le » genre humain, ſans exception. » Voyez *Traité du droit de la nature & des gens*, tome I, liv. II, chap. III.

Voici celle de Cumberland: « Il y a une propoſition

PARTIE I.

Les loix naturelles ſont ces principes éternels & primitifs, qui dérivent de la conſtitution de l'être & qui le conſervent.

Dans un ſens plus particulier à l'homme, les loix naturelles ſont ces rapports de bienveillance qui réuniſſent l'homme à Dieu, & l'homme à l'homme.

Ce droit naturel, tel que je l'ai défini, eſt antérieur à toutes les inſtitutions humaines : les

---

» unique à laquelle on peut réduire toutes les loix natu-
» relles... le ſoin d'avancer, autant qu'il eſt en nous,
» le bien commun de tout le ſyſtême des agens raiſon-
» nables, ſert à procurer, autant qu'il dépend de
» nous, le bien de chacune de ſes parties, dans lequel
» eſt renfermée notre propre félicité, puiſque chacun
» de nous eſt une de ſes parties. » Voyez *Traité philoſophique des loix naturelles*, par Richard Cumberland, évêque de Péterborough, trad. de Barbeyrac, *diſcours préliminaire*.

Voici la traduction de celle de Wolff : « Le droit na-
» turel eſt celui qui dérive d'une obligation naturelle ;
» de ſorte que cette obligation étant poſée, il faut que
» ce droit exiſte : or la nature ou l'eſſence de l'homme
» emporte certaines obligations ; elle établit donc
» certains droits » Wolff, *jus naturæ*, tome I.

On peut juger de la clarté des définitions des politiques ſubalternes, par celles des maîtres de l'art.

législateurs mêmes n'ont pu faire leurs codes, que pour l'affermir ou pour le combattre. PRINCIPES.

Et quand je dis que le droit naturel eſt antérieur aux loix écrites, je ne prétends pas, comme tous les juriſconſultes qui m'ont précédé, qu'il eſt antérieur aux êtres mêmes qui l'obſervent : je ne conçois pas des regles pour le bonheur des intelligences, avant qu'il y ait des intelligences : la loi qui défend le larcin ne ſubſiſtoit pas avant qu'il y eût des propriétés ; il n'y avoit point de peines décernées contre les homicides, avant qu'il y eût des hommes : toutes ces abſurdités platoniques & théologiques ne doivent point entrer dans la compoſition d'un ouvrage, deſtiné à la recherche de la vérité & à la morale de la nature.

ARTICLE VI.

PREUVES DES LOIX NATURELLES, PAR LEUR INFRACTION.

PARTIE I.

BAYLE, Locke, & d'autres ſceptiques ont dit : quelques peuples ont violé la loi naturelle ; donc il n'y a point de loi naturelle. Je conſens d'accorder le principe de ces philoſophes ; mais je ferai plus conſéquent qu'eux ; je dirai : quelques peuples ont abuſé de la loi naturelle, donc il y a une loi naturelle.

Ce n'eſt point honorer la vérité que de calomnier la mémoire de ceux qui l'ont méconnue : ainſi je remarquerai que peu de philoſophes ont mieux obſervé la loi naturelle que ce Locke & ce Bayle qui en ont conteſté l'exiſtence : le délire de leurs écrits ne paſſa point juſqu'à leurs mœurs ; & tandis que leur plume coupable brûloit d'arracher au genre humain le plus beau frein qui l'attache à la vertu, leurs cœurs plus ſinceres, dépoſoient contre leurs

blaſphêmes, & les contradicteurs de la nature marchoient à la lueur de ſon flambeau.

Ce n'eſt point ici le lieu de parler de l'hommage que les hommes ont rendu à Dieu, même en inſtituant des cultes qui l'outragent : cet examen trouvera ſa place dans l'hiſtoire du théiſme ; ne nous occupons en ce moment que du grand principe de bienveillance qui lie l'homme à l'homme.

Tous les peuples ont ſenti qu'on ne ſauroit avoir la paix avec ſoi-même ſi on eſt en guerre avec les hommes ; mais quelques légiſlateurs ont pris, pour affermir ce principe de bienveillance, des moyens qui le détruiſent ; ils ont rendu par leurs crimes mêmes un hommage ſolemnel à la nature.

Je vais citer quelques voyageurs & des hiſtoriens, qui ont peut-être encore moins d'autorité ; mais je ne me rends point garant de la vérité des faits qu'ils expoſent ; comme critique, je les révoque en doute ; comme philoſophe, je les ſuppoſe, & je les fais ſervir au triomphe des loix naturelles.

PARTIE I.

Le desir de prévenir les dissentions des familles qui sont liées avec les troubles politiques des états, a pu engager les législateurs des Agathyrses (*), des Massagetes (**) & des habitans des isles Canaries (†), à tolérer l'infame coutume de se servir des femmes en commun. Une conséquence mal tirée du principe de la bienveillance universelle, a fait anéantir à ces peuples le plus beau nœud que la nature ait formé entre deux individus; le seul qui serve à-la-fois à la conservation du genre humain, à sa tranquillité & à ses plaisirs.

Le citoyen voit dans la multiplication de la race humaine la grandeur & la force de la patrie; le politique y voit la culture de ces immenses déserts, qui pourroient avoir d'autres habitans que les bêtes féroces: le philosophe y voit la prodigieuse variété des ouvrages de la

(*) *Vid.* Pomponius Mela, *lib. III.*

(**) Hérodote, à la fin du liv. I.

(†) *Voyage de Perse & des Indes orientales*, de Herbert, traduction françoise.

nature;

nature; & tous ces motifs réunis ont pu engager Lycurgue à permettre à ſes Spartiates de prêter leurs femmes à leurs concitoyens, quand la vieilleſſe ou les bleſſures les avoient rayés du nombre des hommes (*). Cette aveugle bienveillance a effacé l'adultere du nombre des crimes, dans les isles Moluques (**). Elle a même pu dicter aux Parthes & aux Arméniens la loi féroce qui accordoit une entiere impunité à celui qui tuoit ſon fils, ſa fille ou ſon frere, encore à marier, quoique dans l'âge nubile. (†) PRINCIPES.

Quand les petits ſouverains du royaume de Juida ſur la côte des eſclaves, ont ordonné que les deux ſexes reſtaſſent nus juſqu'au moment du mariage, ſous le prétexte d'aſſurer la paix parmi leurs ſujets, en ôtant le voile qui cou-

(*) *Vid.* Plutarch. *vit. Lycurgi.* Les rois ſeuls n'étoient point ſoumis à cette loi.

(**) Argenſola, *hiſtoire des Moluques*, tome I. L'opinion de ces inſulaires eſt que la propagation du genre humain doit être le premier objet de la politique.

(†) Voyez les auteurs cités par Puffendorff, *droit de la nature & des gens*, tome I, liv. II.

PARTIE I.

vroit leurs imperfections (*), ils ont violé les mœurs pour établir la bienveillance.

A Lacédémone, à Rome & à Pékin, on faiſoit périr les enfans mal conſtitutionnés (**). Les Moxes enterrent leurs fils quand leur mere vient à mourir (†). Les Hottentots, qui ne demandent aux perſonnes qu'ils épouſent, d'autre dot que la beauté, les Hottentots, dis-je, de deux filles qui naiſſent en même tems, égorgent ſans ſcrupule la plus laide (††): enfin, dans l'isle de Madagaſcar, l'uſage eſt établi de diſtinguer les jours heureux ou malheureux, & d'égorger tous les enfans qui naiſſent dans ces derniers (§). Tous ces uſages, s'ils exiſtent, ſont des preuves barbares de l'amour des peres pour leurs enfans: ces hommes féroces

(*) *Hiſt. génér. des voyages*, tome XIV, liv. X.

(**) Plutarque, *vie de Lycurgue*, les ſatyres d'Horace, & les lettres du P. du Halde.

(†) *Recueil d'obſervations ſur les mœurs des peuples d'Aſie, &c.* vol. IV, chap. I.

(††) *Hiſtoire générale des voyages*, tome XVIII, *mœurs des Hottentots.*

(§) *Ibid.* tome XXXII.

ont calculé pour ces malheureuſes victimes les biens & les maux de leur vie, & ils ont conclu qu'il valoit mieux pour elles ne pas exiſter, que d'exiſter dans l'indigence ou dans l'opprobre. PRINCIPES.

Le même raiſonnement a pu accélérer la mort des vieillards dans certains climats. Chez les Bactriens (*), & les Hyrcaniens (**), ces malheureux étoient expoſés à la voracité de quelques chiens qu'on élevoit pour les déchirer.

Les Herules (†) que la vieilleſſe ou quelques maladies avoient rendu infirmes, s'étrangloient eux-mêmes.

Parmi les habitans de Taprobane, il y avoit une loi portant qu'on ne devoit vivre qu'un certain nombre d'années, après quoi il falloit aller gaiement ſe coucher ſur une herbe venimeuſe qui tuoit ſans douleur. (††)

Dans l'isle de Céos, une loi pareille ordonnoit aux citoyens qui avoient paſſé ſoixante ans, de

(*) Plutarch. *de fortunâ Alexandri.*

(**) Euſebe, *préparation évangélique*, liv. I, ch. IV.

(†) Procope, *hiſtoire des Goths*, liv. II, chap. XIV.

(††) *Diod. Sic.* lib. II, cap. V.

PARTIE I.

s'empoiſonner avec de l'aconit, afin que les autres euſſent de quoi vivre. (*)

Les législateurs de tous les pays que je viens de citer, ont cru qu'on ne devoit plus être, quand on ceſſoit d'être utile à la ſociété.

Enfin, il n'eſt peut-être pas incroyable que les habitans d'Angola, anthropophages, mangent juſqu'à leurs propres amis, en leur diſant, qu'ils ne ſauroient mieux exprimer leur amitié pour eux, qu'en uniſſant leurs corps d'une maniere inſéparable (**) : on peut appeller cette action un héroïſme horrible d'amitié.

Quand je vois que d'un côté l'amitié engage Pylade à ſe laiſſer immoler pour ſauver la vie à Oreſte, & que d'un autre côté la même amitié porte un Africain à devenir le tombeau vivant de ce qu'il a de plus cher, j'admire la raiſon humaine & je la plains.

Si je voulois encore fatiguer ma plume du

(*) Strabon, *geograph.* lib. X.

(**) *Voyages de Perſe & des Indes orientales*, par Herbert, traduction françoiſe.

récit des horribles coutumes qu'a produites en tout tems l'imagination dépravée des hommes, Epicure, peut-être, en concluroit que nous n'avons aucune notion du juſte & de l'injuſte; & moi, j'en conclus que le droit naturel exiſte, malgré ſes infracteurs, & par la raiſon même qu'il trouve des infracteurs. PRINCIPES.

CHAPITRE VI.

APPLICATION DU DROIT NATUREL AUX PRINCIPES DE LA MORALE.

PARTIE I.

LA morale vue en grand, conſiſte à ne pas réſiſter à la pente qui nous entraîne au bonheur.

Pour en étudier les principes, il ſuffit donc que j'étudie le cœur de l'homme.

Si je voulois devenir abſurde, je me contenterois d'étudier les livres des moraliſtes, de les copier ou de les contredire.

Si je voulois être à-la-fois abſurde & dangereux, je me dirois inſpiré, & je ferois parler la nymphe de Numa, l'ange de Mahomet, ou la biche de Sertorius.

ARTICLE PREMIER.

De l'Homme seul.

L'AMOUR de soi, principe du monde moral, a ses regles, comme la gravitation, principe du monde physique, a ses loix. PRINCIPES.

Le premier précepte de l'homme isolé est de maintenir ses organes dans leur énergie & dans leur intégrité.

Il doit diriger son entendement à la vérité, & sa volonté à la vertu.

Il est nécessaire qu'il borne ses besoins pour multiplier ses jouissances.

Le plaisir que lui indique la nature doit tendre à prolonger son existence, & non à la détruire.

La paix de l'ame doit être le premier des biens auxquels il doit aspirer : car l'homme de la nature, fût-il plus heureusement organisé qu'Alcide, plus sain que Nestor, plus puissant que Charlemagne, ne sera jamais heureux avec des remords.

ARTICLE II.

DE L'HOMME AVEC DIEU.

PARTIE I.

DIEU m'eſt néceſſaire pour me conſoler du mal phyſique qui m'aſſiége, & de l'injuſtice des hommes pervers qui me puniſſent de ne pas leur reſſembler.

Je lie ſociété avec Dieu par l'intermede de la religion.

La religion doit être le culte ſimple & ſublime d'un cœur que la contagion de l'exemple n'a pas encore dépravé.

Ses préceptes doivent être gravés, non ſur des tables d'airain, mais dans le cœur de l'être intelligent qui doit les obſerver.

Ses prêtres doivent être tous les gens de bien.

Il faut que tous les hommes ſachent ſes loix ſans les apprendre, grec ou barbare, negre ou blanc, géant ou pygmée, tyran ou eſclave.

Tous ces caracteres conviennent au théiſme, & ne conviennent qu'à lui ſeul.

Des législateurs, pour enchaîner encore plus les hommes au pacte ſocial, ont imaginé d'ajouter au théiſme, des dogmes qui, comme la loi poſitive, ont beſoin de promulgation : & voilà l'origine des cultes qui diviſent ce globe, & qui le diviſeront tant qu'il ne ſera pas gouverné par des philoſophes. PRINCIPES.

Ces cultes nouveaux, faits originairement pour étayer le mur de la religion, ſemblent un lierre malfaiſant qui ne s'eſt inſinué dans ſon ſein que pour amener ſa deſtruction.

On peut apprécier ces cultes par l'intervalle qui les ſépare du théiſme, ou de la religion de la nature.

ARTICLE III.

PRÉLIMINAIRES DE L'ARTICLE SUIVANT.

PARTIE I.

IL ſeroit difficile d'entendre les principes ſur les rapports de l'homme avec l'homme, ſans quelques notions préliminaires ſur l'origine du gouvernement.

L'homme primitif, borné au ſoin de vivre & de ſe propager ; a eu une exiſtence animale plutôt qu'une exiſtence intellectuelle : ce ſont les beſoins qui ſecouent notre entendement ; eux ſeuls nous apprennent l'uſage de nos organes, nous en créent de nouveaux, & doublent par-là les forces de notre intelligence.

En général, il n'y a que l'homme des grandes ſociétés qui ait du génie ; l'homme iſolé ne lie point ſes idées, ne ſaiſit point dans les objets qu'il apperçoit les rapports les plus éloignés pour en faire un nouvel enſemble ; il n'éprouve ni l'ennui qui donne du reſſort à l'ame, ni les paſſions fortes qui impriment ſur ce qu'il fait le ſceau de l'immortalité.

A meſure que le peuple primitif ſe multiplia, il ſentit la néceſſité d'avoir une volonté générale, qui rectifiât à chaque inſtant la volonté des individus; alors naquit le gouvernement. Un homme ſe trouva chargé d'interpréter la volonté générale, & cet homme fut un roi. PRINCIPES.

Le ſentiment du beſoin d'être gouverné, annonce une révolution dans les idées; ainſi à cette époque l'eſprit humain fit un pas.

Mais dans ce premier âge, où les loix ne pouvoient être l'ouvrage d'une raiſon mûrie par l'expérience, où le ſol de la politique ne ſembloit qu'un ſol chancelant, qui menaçoit d'engloutir à-la-fois le peuple crédule qui y marchoit ſans défiance, & le légiſlateur inhabile qui cherchoit à l'affermir, il ne faut pas s'attendre que l'entendement humain fit de grands efforts pour ſe tirer de ſon inertie. Il fallut bien des ſecouſſes dans le gouvernement pour tendre ce reſſort caché; enfin du ſein des orages politiques naquit un ſyſtême ſocial, &

PARTIE I.

la raiſon fit un ſecond pas vers la lumiere.

Si dans la ſuite l'eſprit de l'homme ſe perfectionna, il le dut à la naiſſance de la propriété ; tant que le peuple primitif circonſcrit dans l'enceinte de ſes montagnes s'étoit contenté pour ſa nourriture des fruits que la terre neuve encore lui fourniſſoit en abondance, ne connoiſſant pas l'aiguillon du beſoin, il étoit reſté dans ſon inertie ; mais lorſqu'il ſe vit forcé par ſa population, à cultiver cette terre qui ne répondoit plus à ſon attente, chaque individu put dire : ce champ, qui porte l'empreinte de mon travail, eſt à moi. Dès-lors la propriété vint avec l'induſtrie & les arts, & le monde ſocial roula ſur un axe nouveau.

Je ne marche qu'en tremblant dans le dédale obſcur où je me ſuis engagé, parce que le fil de mes principes me conduit ſans ceſſe à des réſultats qui contrediſent les ſyſtêmes des philoſophes ; mais il me ſemble que l'homme primitif fut de bonne heure un être ſocial. Comme l'Océan battoit de ſes flots l'enceinte de ſa

demeure, il fut bientôt obligé de faire le partage de cette terre végétative dont dépendoit sa subsistance; & par conséquent, d'admettre une propriété, un gouvernement & des loix. Les hommes se rapprochent nécessairement, quand, malgré leur population, ils n'habitent qu'une contrée resserrée par les eaux. C'est lorsque la terre libre s'offre d'elle-même à leur empire, qu'à force d'errer dans ses déserts immenses, ils peuvent perdre la trace de la civilisation, & devenir aussi sauvages que le lieu inculte qu'ils ont choisi pour leur demeure. PRINCIPES.

Ces principes ne sont pas ceux des Hobbes, des Helvétius & des Rousseau; mais ces hommes célebres ont créé un état de nature d'après leur imagination. Moi, je n'ai écrit que d'après les faits; il étoit difficile de nous rencontrer.

ARTICLE IV.

DE L'HOMME AVEC L'HOMME.

PARTIE I.

DÈS qu'on desire d'être en paix avec Dieu & soi-même, on doit desirer aussi de l'être avec les hommes.

L'homme, par la raison qu'il ne peut se suffire à lui-même, est un être social; mais il ne protege la société de sa force individuelle, que pour être protégé par la force générale. Il y a un contrat tacite entre les peuples & chaque citoyen: c'est de la fidélité réciproque de chaque contractant, à observer ses engagemens, que dérive le bonheur de l'univers.

Le bien particulier est toujours renfermé dans le bien général.

Ce bien général est le fondement de l'édifice social. -- Moi, qui dis, je veux vivre, j'ai autant de droit que celui qui dit, je veux mourir: qui donc sera le juge entre nous deux? -- On a répondu avant moi: ce ne peut être l'homme,

mais ce ſera l'humanité : c'eſt à la volonté générale que l'individu doit s'adreſſer, pour ſavoir juſqu'où il doit être ami, fils ou citoyen. PRINCIPES.

De cette idée lumineuſe dérivent tous les devoirs de la ſociabilité.

Comme membre d'une ſociété très-bornée, je maintiendrai dans ma famille l'harmonie qui conſerve l'univers ; je me ſacrifierai pour mon pere, & même pour mes enfans, juſqu'à ce qu'ils ſoient en âge de ſe ſacrifier pour moi.

Comme membre d'une ſociété plus étendue, je concourrai à la gloire de ma patrie & à ſa félicité ; je vivrai pour la défendre ; je mourrai avec ma famille pour la ſauver.

Enfin, comme citoyen de l'univers, j'embraſſerai tous les hommes dans ma bienveillance ; & s'il étoit poſſible que leur intérêt fût eſſentiellement oppoſé à celui de mes concitoyens, j'immolerois, ſans balancer, ma patrie, ma famille & moi-même à la félicité du genre humain.

Je ne préviendrai point ce que j'ai à dire ſur

la bienveillance univerſelle, dans la quatrieme partie de cet ouvrage : cependant comme cette partie n'eſt point faite, je dois m'arrêter encore quelques inſtans ſur les principes qui en ſont la baſe : je dois faire deſirer cette ſuite de la philoſophie de la nature, ou du moins la faire preſſentir.

De grands législateurs ont réduit en deux lignes le code des vertus ſociales ; de ſavans juriſconſultes en ont fait l'objet de leurs énormes compilations ; mais l'aride conciſion n'entre pas plus dans mon plan, que l'appareil faſtueux de l'érudition. Voici une anecdote qu'on raconta à Maupertuis dans ſon célebre voyage au pole ; je la crois plus utile pour la poſtérité, que ſes remarques aſtronomiques ſur le monument de Windſo, parce que l'homme veut être ému encore plus qu'éclairé, & que le ſpectacle de l'innocence aux priſes avec l'adverſité, eſt plus fait pour le corriger que les plus beaux calculs ſur la préceſſion des équinoxes.

ARTICLE

Ô Nature, ranimeras-tu un jour cette cendre? — Peut-être.

ARTICLE V.

L'ELEVE DE LA NATURE DANS LA MINE DE COPERBERIT.

PRINCIPES.

UN enfant de l'amour fut abandonné presqu'à sa naissance dans les vastes forêts de la Dalécarlie; la femelle d'un ours blanc, qui avoit perdu ses petits, le nourrit de son lait, jusqu'à ce qu'il pût vivre de glands & de fruits sauvages; mais cette bête féroce ne fut pas si heureuse que la louve de Romulus; elle n'allaita ni un roi ni un conquérant, mais seulement un philosophe.

Un hasard favorable lui fit franchir, à l'âge de vingt ans, la barriere immense qui le séparoit de la société: voici l'histoire de ses premieres pensées à la vue des hommes; ses idées étoient philosophiques, mais comme son style ne l'étoit pas, on va l'interpréter.

« Tant que j'ai resté dans ma premiere » patrie, j'ai cru être le seul de mon espece;

» car je ne reſſemblois à aucun des êtres avec
» qui je vivois dans les bois. Que mon plaiſir
» augmente avec ma ſurpriſe ! je revois d'au-
» tres moi-même ; mon exiſtence ſe multiplie,
» & la nature me ſemble plus belle, depuis que
» je ne ſuis plus le ſeul qui ſoit digne de l'ad-
» mirer. Par quelle merveille ces êtres qui me
» reſſemblent font-ils naître en moi le plus vif
» intérêt ? mes regards s'animent tout-à-coup ;
» mon front ſe déride, mon cœur palpite ; je
» ſens que leur bonheur m'eſt cher, que je ne
» puis être heureux qu'avec eux.... Mais quel
» eſt ce nouvel objet que mes yeux n'avoient
» pas encore fixé ? eſt-il d'une nature ſupé-
» rieure à la mienne ? quelle fraîcheur dans ſon
» teint ! quelle fineſſe dans ſa taille ! quelle
» douceur dans ſes regards ! un mouvement
» inconnu me fait treſſaillir ; une flamme rapide
» circule dans mes veines ; c'eſt de ce moment
» que je ſens tout le prix de mon exiſtence....
» Quel eſt donc cet être étonnant que mes
» yeux parcourent avec tant de volupté ? je

» me ſens plus fort que lui... Non, il eſt plus
» fort que moi ; car je n'aurai pas le pouvoir
» de lui réſiſter... Approchons, tombons à ſes
» genoux ; ſi c'eſt un Dieu, il recevra mon
» hommage ; s'il eſt mon égal... il le recevra
» encore. Que j'aurois de plaiſir à vivre ſous
» ſa loi, à vivre avec lui, à vivre pour lui ! »

Au premier mouvement du ſauvage, la jeune Suédoiſe treſſaillit, & ſe déroba par une fuite rapide aux empreſſemens de ce nouvel adorateur ; elle avoit eu cependant le tems de le contempler à ſon aiſe, & il ne lui avoit pas déplu ; la taille du Dalécarlien étoit auſſi ſvelte que la ſienne ; le plus léger duvet ombrageoit ſon menton & trahiſſoit ſon âge ; la teinte même de férocité qu'elle voyoit dans ſes traits les faiſoit reſſortir ; elle ſentoit que cet animal ſingulier pouvoit être apprivoiſé, & je ne ſais quel inſtinct lui faiſoit deſirer que nul autre qu'elle ne l'apprivoisât.

Les deux freres de cette Suédoiſe, auſſi curieux qu'elle, mais moins timides, reſterent

PARTIE I.

pour éclaircir cette ſinguliere aventure : cependant le jeune habitant des bois, perſuadé qu'il avoit déplu à la belle étrangere, parut quelques momens plongé dans un ſtupide abattement ; mais la préſence de cet objet charmant n'agitant plus ſes ſens, il revint à lui-même, & l'amant ne fut plus qu'un philoſophe.

« Mon cœur, ſe diſoit-il à lui-même, eſt » pour moi un problême inexplicable ; je ſens » bien que je dois quelque choſe à l'ourſe qui » m'a nourri de ſon lait ; mais ce ſentiment a » moins d'attraits & de force, que celui qui » m'entraîne vers les êtres qui me reſſemblent. — » Que ſais-je même, s'ils n'ont pas été mes » bienfaiteurs, avant que j'aie pu me connoître ? » la bête féroce qui m'a nourri ne m'a point » donné la vie ; car ſes inclinations ſont trop » contraires aux miennes ; j'ai toujours frémi » quand je lui ai vu déchirer les entrailles pal- » pitantes de ces rennes, qui appaiſoient ſa » faim ſans calmer ſa voracité ; je n'ai jamais » étanché ma ſoif en buvant le ſang des ani-

» maux ; j'ai vécu cependant, & je me ſens
» en état de donner le mien pour plaire à
» l'objet qui me captive & qui me fuit. — Oui,
» tout me ramene vers ces nouvelles moitiés
» de moi-même : quoi ! ne peut-il pas ſe faire
» que ces êtres qui me ſont ſi chers aient pris,
» pour arriver dans ma forêt, le même che-
» min que j'ai pris pour en ſortir ? Si j'en crois
» leurs traits ... ſi mon cœur ne me trompe
» point... O nature ! réaliſe mes deſirs ; fais
» que je rencontre ici ceux de qui je tiens la
» naiſſance ! Ils m'aimeront ſans doute, puiſ-
» qu'une ourſe m'a aimé. »

Cependant les Suédois s'approchoient inſenſiblement, & ſe faiſoient part mutuellement de leur ſurpriſe ; ils étoient auſſi étonnés de voir rêver un ſauvage, que celui-ci l'étoit de voir parler des hommes intelligens.

La ſympathie ſi naturelle entre des hommes agit peu à peu ; on s'apperçut que le ſauvage n'avoit de féroce que l'air & les fourrures groſſieres dont il étoit revêtu ; & les deux freres

PARTIE I.

l'amenerent, moitié de gré, moitié de force, dans leur maiſon, pour examiner à loiſir par quel méchaniſme un ſinge pouvoit penſer.

L'animal penſif ne tarda pas à ſe faire aux mœurs de ſes nouveaux concitoyens; il apprit à manger des fruits dont il avoit lui-même ſemé les germes; ſon goſier ſe fit aux inflexions de la langue Scandinave; il ſentit que d'autres nœuds que la ſympathie pouvoient l'attacher à ſes pareils; & déjà il s'applaudiſſoit de connoître l'inſtinct ſublime de l'amitié, tandis que les Suédois ne s'applaudiſſoient encore que d'avoir apprivoiſé un joli ſinge.

La belle Waldémar, ſœur des hôtes généreux du Dalécarlien, ne vivoit point avec eux; cependant ſon ame habitoit toujours avec le ſauvage; tous les jours elle venoit examiner la gradation de ſes connoiſſances: elle croyoit s'enrichir des lumieres qu'il acquéroit; elle partageoit également l'humanité des maîtres & la reconnoiſſance de l'éleve; quelquefois leurs yeux ſe rencontroient, & alors ils ne voyoient

qu'eux deux, & toute la nature étoit oubliée : quand Waldémar revenoit à elle-même, elle paroiſſoit fâchée qu'on l'eût fixée ſi long-tems; mais elle ſe fâchoit encore plus, quand le ſauvage ne la regardoit pas. PRINCIPES.

Tout ce que le Dalécarlien voyoit, tout ce qu'il entendoit, étoient autant de phénomenes pour lui : il reſſembloit, à quelques égards, à un homme qui verroit la lumiere au moment de ſa création, & qui douteroit de l'exiſtence de tout ce qu'il voit, par la raiſon qu'il le voit pour la premiere fois. Un jour qu'il ſe promenoit dans un vallon écarté, penſant à ce qu'il avoit été pendant vingt ans, & à ce qu'il étoit alors, & regardant toute ſa jeuneſſe comme un ſonge funeſte, dont ſon bonheur étoit le réveil, il fut frappé tout d'un coup des cris d'un malheureux qu'on aſſaſſinoit, pour avoir ſes dépouilles. -- Ces brigands furent arrêtés un an après, & ſe juſtifierent, dans les tortures, par de vains ſophiſmes; ils s'attribuoient le droit de corriger l'inégalité phyſique

PARTIE I.

qui eſt entre les hommes, & diſoient que la loi du plus fort étoit la premiere loi de la nature ; comme Machiavel l'a enſeigné aux rois, & Hobbes au genre humain.

Si le Dalécarlien avoit entendu diſſerter ces ſcélérats, il auroit été fort ſurpris qu'il y eût parmi les hommes deux ſortes de morale ; mais dans le moment où il entendit la victime ſe débattre, avec les forces du déſeſpoir, contre ſes aſſaſſins, il ne penſa pas même à raiſonner ; entendre gémir un infortuné, & voler à ſon ſecours, fut pour lui l'ouvrage du même inſtant : il arriva cependant trop tard pour prévenir le crime ; quand il parut, les meurtriers étoient en fuite, & la victime égorgée. L'humanité lui arracha alors un ſoupir ; les barbares ! dit-il en lui-même, ils méritoient de n'avoir d'autre mere que la mienne.

Il s'approche en tremblant du corps enſanglanté, qui palpitoit encore ſur la pouſſiere : il voit ..... quel ſpectacle pour un cœur tout neuf, & que le bonheur n'avoit pas encore

endurci ! il voit que le malheureux qu'on venoit d'aſſaſſiner étoit un de ſes bienfaiteurs, le frere de la belle Waldémar ; il ſe précipite ſur le ſein de ſon ami, cherche à étancher le ſang qui couloit encore de ſa bleſſure, &, la bouche collée ſur la ſienne, ſemble attendre ſon dernier ſoupir, pour l'empêcher de s'exhaler : toutes les reſſources de ſa tendreſſe furent inutiles ; le Suédois expira, & ce qui répandit encore plus d'amertume dans le cœur de ſon ami, il expira ſans le reconnoître. PRINCIPES.

Cependant le ſauvage, la terreur dans les yeux, & le déſeſpoir dans le cœur, dévoroit auprès du cadavre de ſon ami tout le fiel de ſes réflexions ; « je ne me ſuis point apperçu, diſoit-» il, dans mon ancienne demeure, qu'un ours » déchirât un ours, ou que l'élan dévorât un » autre élan ; l'animal le plus féroce reſpectoit » ſon ſemblable, & lors même que le ſoin de » ſa ſubſiſtance lui faiſoit quitter ſon repaire, » pour attaquer d'autres animaux, il ne s'a-» charnoit point ſur une proie inutile, & ſa

» fureur étoit aſſouvie, dès que ſa faim étoit » calmée..... » Il raiſonnoit encore, quand une troupe d'hommes ſinguliérement vêtus, s'approcherent de lui; le ſauvage philoſophe hâta ſa fuite, s'imaginant voir de nouveaux aſſaſſins. Il ne ſe trompoit guere, c'étoient des alguazils, chargés par l'état de veiller à la ſûreté du peuple. Comme ils étoient mal payés, ils s'entendoient avec les aſſaſſins pour ne les pourſuivre qu'après le crime; le public & les brigands étoient également ſatisfaits; le voyageur ſeul étoit la victime de cet arrangement; mais on le tuoit d'ordinaire pour l'empêcher de ſe plaindre.

Le prevôt de ces alguazils, qui vit de loin un corps mort & un inconnu à ſes pieds, ſe douta de la vérité de l'aventure; mais comme il avoit de l'eſprit, il n'en témoigna rien, & voulut ſe faire auprès du ſénat de Stockholm un mérite de ſa vigilance, en arrêtant comme aſſaſſin un étranger dont l'unique crime étoit d'être humain, quand il ne s'agiſſoit que d'être prudent.

Le Dalécarlien fut ſaiſi & conduit à ſes juges ; comme il s'énonçoit encore avec peine en ſuédois, il ſe défendit mal ; on lui pardonna encore moins, de parler ſur la ſellette avec toute la fierté de l'innocence opprimée ; & quoiqu'il n'y eut contre lui que des préſomptions, il fut condamné preſqu'unanimement à paſſer le reſte de ſa vie dans la mine de Coperberit (*). Le ſauvage, qui dans le cours de ſon

(*) La mine de Coperberit eſt à quatre journées de Stockholm : voici quelques traits de l'effrayante deſcription que nous en donne un de nos premiers dramatiques.... « On découvre cette mine long-tems avant » d'y être, par la fumée qui en ſort de toutes parts, » & qui la fait paroître la forge de Vulcain, plutôt que » la demeure des hommes.... Nous entrâmes dans la » mine par une large ouverture, dont la profondeur » empêchoit de voir les ouvriers ; les uns élevoient des » pierres ; d'autres faiſoient ſauter les terres ; quelques- » uns détachoient le roc du roc, par des feux apprêtés » pour cet uſage... Nos guides allumerent enſuite des » flambeaux de bois de ſapin, qui perçoient à peine les » épaiſſes ténebres qui régnoient dans ces lieux ſou- » terrains, & ne donnoient de jour qu'autant qu'il en » falloit pour diſtinguer les objets affreux qui ſe pré- » ſentoient à la vue... L'odeur du ſoufre vous étouffe ; » la fumée vous aveugle ; la chaleur vous accable : » joignez à cela le bruit des marteaux qui retentiſſent

PARTIE I.

procès n'avoit point cherché à fléchir ſes juges, mais à les éclairer, après ſon arrêt ne les maudit pas, & ſe contenta de les plaindre; il diſoit même en allant au lieu de ſa captivité : « l'humanité n'eſt donc pas un fantôme, puiſ-

» dans ces cavernes, la vue des ſpectres nus qui y tra-
» vaillent, & vous avouerez que ce tableau vivant ne
» ſauroit peindre avec de plus fortes couleurs les de-
» meures infernales.

» Nous deſcendîmes plus de deux lieues au ſein de la
» terre, par des chemins affreux, tantôt ſur des échelles
» tremblantes, tantôt ſur des planches légeres, & tou-
» jours dans la crainte de nous précipiter dans les
» abymes... Nous rencontrâmes le cadavre d'un mal-
» heureux qu'on reportoit en haut, & qui avoit été
» écraſé de la chûte d'une pierre; ce qui arrive tous les
» jours; car les plus petits cailloux, venant à tomber
» d'une hauteur extraordinaire, font le même effet que
» la chûte d'énormes rochers... On tire de cette mine
» du ſoufre, du vitriol & des octadres. » Voyez le premier volume des *œuvres de Regnard*, voyage de Suede.

Pline aſſure que les Romains, qui ſentoient qu'ils avoient plus beſoin d'hommes que d'or, ne voulurent jamais permettre qu'on exploitât des mines qu'on avoit découvertes en Italie, pour ne pas expoſer la vie des peuples. — Principe ſage, & qui me réconcilieroit preſque avec ce peuple conquérant. En effet, le métal le plus précieux augmente-t-il la force d'un état? & ne ſuis-je pas maître de l'or de mes voiſins, ſi j'ai plus d'hommes qu'eux?

» qu'elle eſt connue, même de ceux qui la
» violent à mon égard ?..... Mais ſi j'avois
» pu ſauver la vie à mon bienfaiteur !..... Mais
» ſi j'étois innocent aux yeux de Waldémar !...

PRINCIPES.

Il ne reſta pas long-tems dans le tombeau qui lui ſervoit de priſon, ſans reſſentir toute l'amertume de ſon ſort ; l'aſpect toujours uniforme des objets les plus affreux, la lumiere, dont il ne jouiſſoit qu'à la faveur d'une lampe ſépulcrale, ſur-tout l'idée de paſſer dans l'eſprit de Waldémar pour l'aſſaſſin de ſon frere, aigriſſoit ſon eſprit, & le livroit aux accès de la plus ſombre mélancolie ; ſon imagination étendoit ſans ceſſe l'affreuſe perſpective de ſes malheurs ; & fatigué enfin de déclamer contre l'injuſtice des hommes, il ſe laiſſa tenter de les imiter. Un jour (*) qu'il feignoit de dormir ſur un amas de fange & de faſcines qui lui ſervoit de lit, il roula dans ſon eſprit ces ſiniſtres penſées : « Je ſuis né libre, & le crime de

(*) On doit remarquer que le jour, pour lui, n'étoit pas diſtingué de la nuit la plus affreuſe.

» mes juges n'a pu me faire perdre le privilege
» de ma nature; je puis donc recouvrer par la
» violence un bien que la violence m'a ravi :
» eſſayons de franchir l'intervalle immenſe qui
» me ſépare de la lumiere; & puiſque la mort
» de tout ce qui m'environne, peut ſeule m'ou-
» vrir les voies à la liberté, ſacrifions notre
» exiſtence, pour diſpoſer de toutes celles qui
» me ſont importunes. — Si je meurs, je n'ai
» rien perdu; ſi je fais périr tous les compa-
» gnons de mon opprobre, ils deviennent
» libres, & moi auſſi. »

Ces tranſports de fureur commençoient à fermenter dans l'ame du ſauvage; déjà il meſuroit des yeux l'inſtrument qui devoit faire paſſer ſes compagnons des bras du ſommeil dans les bras de la mort, lorſqu'il entendit deux de ſes voiſins qui tramoient enſemble le même complot, & qui ſe propoſoient d'égorger la nuit ſuivante tous les habitans de la mine, pour anéantir tout d'un coup les tyrans & les victimes de la tyrannie. — Le ſauvage, étonné &

confondu, vit rouler d'un autre côté le torrent de ſes réflexions : « Mon exiſtence, ſe dit-il à » lui-même, peut importuner mes pareils, » comme leur exiſtence m'importune; d'où me » viendroit donc le droit de diſpoſer de leur » ſort ? Si je pouvois l'avoir, je le partagerois » avec le genre humain, & alors le pouvoir de » ſe détruire ſeroit une loi de la nature: non, » non, Dieu ne tombe pas ainſi en contradic- » tion avec lui-même; il ne fait pas ſubſiſter » enſemble la diſcorde & l'harmonie. Ne per- » dons pas l'unique bien qui me reſte, l'inno- » cence & la paix de l'ame..... tout le bonheur » de la terre s'anéantit devant un remords. PRINCIPES.

Tandis que le Dalécarlien luttoit ainſi, avec les reſtes de ſa vertu, contre le délire de ſon imagination, la belle Waldémar n'étoit ni plus fortunée, ni plus tranquille; l'image de ſon frere égorgé par ſon amant, l'avoit long-tems pourſuivie dans les déſerts qu'elle habitoit : elle ſe reprochoit ſans ceſſe d'avoir retiré dans ſon ſein un monſtre qui l'avoit déchiré; ſi l'on pro-

PARTIE I.

nonçoit ſon nom devant elle, ſon trouble altéroit peu à peu ſes traits, & toute ſon ame ſe peignoit dans ſes regards ; elle invoquoit la vengeance céleſte contre les ingrats ; elle atteſtoit la cendre de ſon frere; elle haïſſoit avec fureur ſon meurtrier ..... elle l'aimoit encore, & pour comble d'horreur, elle ne pouvoit ſe le diſſimuler.

Cet état violent dura une année : la ſenſible Waldémar, rongée intérieurement par le chagrin qui la dévoroit, marchoit à pas lents vers la tombe. L'ennui de la vie venoit flétrir les roſes de ſon teint & ſillonner ſon viſage; le monde entier étoit mort pour elle ; mais la paſſion vivoit encore dans ſon cœur. Tout-à-coup elle apprend qu'on a découvert les vrais aſſaſſins de ſon frere, & que ſon amant, calomnié par des traîtres & condamné par des tyrans, expie, dans les ſombres cavernes de Coperberit, le crime d'avoir été humain ſans prudence, & généreux ſans baſſeſſe.

A cette nouvelle les yeux de Waldémar commencerent

commencerent à briller des étincelles de la joie, & toutes les facultés de ſon ame reprirent leur énergie : « Enfin, s'écria-t-elle, mon » cœur ne m'avoit pas trompée, & l'infortuné » eſt digne de moi ... mais ſuis-je encore » digne de lui, moi qui l'ai condamné ſans » l'entendre, moi qui n'ai pas oppoſé les » lumieres de ma tendreſſe aux ſophiſmes de » ſes accuſateurs, moi qui ai oſé croire l'éleve » de la nature capable d'un parricide ? »

PRINCIPES.

Un état auſſi violent n'étoit pas fait pour avoir quelque durée : Waldémar, qui aimoit mieux s'expoſer aux reproches de ſon amant que d'avoir trop long-tems à les craindre, prit ſubitement la réſolution de l'aller trouver, dans la priſon profonde où il étoit renfermé ; elle ne communiqua ſon projet à perſonne ; on lui auroit oppoſé la décence (*), & elle ne vouloit conſulter que ſa vertu.

(†) J'ai remarqué que dans un ſiecle dépravé la décence eſt d'ordinaire la vertu de ceux qui n'en ont point.

PARTIE I.

Tandis que Waldémar cherchoit ainſi à rendre la paix à ſon cœur éperdu, la diſcorde agitoit ſes ſerpens dans les ſombres cachots de Coperberit ; & quelques malheureux qui y végétoient depuis un grand nombre d'années, avoient réſolu de ſe faire, de leurs chaînes mêmes, des armes pour recouvrer la liberté : le Dalécarlien tenta inutilement de ramener les conſpirateurs à la loi naturelle, & il ſe vit obligé d'avertir du complot ceux de ſes compagnons qui devoient en être les victimes. -- Bientôt le combat s'engage dans ces abymes ſouterrains ; on ébranle les colonnes informes qui ſoutiennent les voûtes ; on détache du comble des quartiers de rochers ; les chaînes heurtent contre les chaînes. Tout multiplie les tableaux de cette ſcene d'horreur ; la pâle lueur des lampes qui éclairent la nuit éternelle de ce ſéjour, l'idée de ne pouvoir échapper par la fuite à ſa deſtruction, les vœux de la religion confondus avec les imprécations du déſeſpoir. On combat par-tout avec le même achar-

nement, parce que les conjurés craignent la mort lente & cruelle que le gouvernement leur deſtine, & que les autres ne craignent que de vivre. Lorſque la rage des combattans ſembloit à ſon comble, on vit deſcendre lentement ſur le champ de bataille un ſiege mal affermi par des cordes tremblantes, ſur lequel étoit aſſiſe une jeune perſonne que ſon âge, ſes traits & les larmes qui humectoient ſon viſage rendoient également intéreſſante : tel eſt le privilege de la beauté, & ſur-tout de la beauté éplorée, d'attendrir les cœurs les plus féroces ; tout-à-coup un ſilence profond règne dans l'abyme ſulfureux qu'on venoit d'enſanglanter ; on prend cette inconnue pour une intelligence céleſte ; & ces malheureux, qui dans les noirs accès de leur déſeſpoir, ne s'étoient jamais peint Dieu que la foudre à la main, conçurent alors l'idée d'une Divinité bienfaiſante ; cependant l'étrangere promenoit en tremblant ſes regards, ſous ces voûtes mutilées, qui regorgeoient de décombres & de cadavres. Un ſpectre couvert

PRINCIPES.

PARTIE I.

de ſang & enchaîné s'approche, recule, revient avec précipitation; tous deux en même tems ſe reconnoiſſent & jettent un cri de ſurpriſe.... Quoi! c'eſt vous Waldémar? -- C'eſt toi, infortuné ſauvage?... leurs bras s'entrelacent, leurs viſages ſe ſerrent, leurs larmes ſe confondent... Ah! ſans doute que je ſuis innocent à vos yeux, puiſque je vous revois. -- Oui, tu l'es, mais le ciel & la terre ſe ſont réunis pendant un an pour te trahir. -- Votre cœur me reſte; il ſuffit, & je mourrai content. -- Toi, mourir! Non, tu vivras; toi ſeul peux remplacer auprès de moi le plus tendre des freres, peut-être même le faire oublier.... Ecoute; le roi n'a pas encore prononcé définitivement ſur l'injuſtice du tribunal qui t'a condamné; mais il veut te voir, & tu es libre dès ce moment: ſortons de cet abyme effrayant où gémiſſoit l'innocence, où le crime même eſt trop puni, puiſque l'opprobre ſurvit aux remords; allons nous jeter aux genoux du prince; je ne l'implorerai point pour toi,

parce qu'il eſt juſte ; mais je l'attendrirai pour ces malheureux ; ſi je pouvois alléger le poids de leur infortune, tu m'eſtimerois ſans doute, & mes crimes anciens ſeroient réparés. PRINCIPES.

Paſſer ſans intervalle du plus profond déſeſpoir au comble du bonheur ; voir ſon ame au même inſtant ſe reſſerrer par le chagrin & s'ouvrir aux douces impreſſions de la joie, & ſur le bord de la tombe, recouvrer à-la-fois la lumiere, une amante & la vertu, ſont un de ces états violens que l'homme ne ſauroit éprouver qu'une fois dans ſa vie, & dont la trace profonde ne s'efface que quand il n'eſt plus. Le Dalécarlien, oppreſſé par l'excès du bonheur, reſpiroit avec peine, prenoit tout ce qu'il voyoit pour un beau ſonge, & appréhendoit de ſe réveiller. — Pour les malheureux dont ce couple auguſte étoit entouré, une ſcene auſſi attendriſſante les avoit inſenſiblement déſarmés ; dès qu'ils conçurent quelque eſpoir de changer leur deſtinée, ils conçurent des remords, & alors ils devinrent hommes.

PARTIE I.

Le ſouverain qui régnoit alors en Suede étoit ce Charles XII, dont les vices & les vertus étoient également faits pour étonner le genre humain, qui ne vécut que pour combattre, & qui aimoit mieux ébranler les trônes de l'Europe que de régner en paix ſur le ſien.

Ce prince aimoit la juſtice, mais il l'exécutoit ſouvent avec toute la férocité d'un guerrier ; & alors la vengeance des crimes faiſoit plus de mal que l'impunité.

Quand il eut appris la condamnation inique du Dalécarlien, ſon premier mouvement fut de faire renfermer tous ſes juges dans la mine de Coperberit : cette juſtice atroce étoit digne du deſpote qui écrivit dans la ſuite aux ſénateurs de Stockholm, qu'il leur enverroit ſa botte pour les gouverner.

Sur ces entrefaites Charles XII mourut ; la reine Ulrique, qui lui ſuccéda, ſe contenta de caſſer l'arrêt du ſénat contre le Dalécarlien, & fit renfermer dans la priſon d'où ce ſauvage venoit d'être tiré, l'indigne prévôt qui avoit

été plus que ſon aſſaſſin, puiſqu'il avoit été ſon calomniateur. PRINCIPES.

Cette princeſſe adoucit auſſi, ſur les inſtances de la ſenſible Waldémar, la captivité des eſclaves de Coperberit. Elle comprit qu'en travaillant péniblement pour l'état, ils rachetoient aſſez quelques inſtans d'ingratitude envers lui; elle leur laiſſa même entrevoir un avenir heureux, s'ils méritoient ſa clémence; & en montrant à ces criminels que la patrie exiſtoit encore pour eux, elle réuſſit à en faire des patriotes.

Tout proſpéroit au gré du ſage Dalécarlien; il goûtoit la douceur de vivre ſous un ſage gouvernement; il ſe faiſoit des amis de tous les hommes ſenſibles qui connoiſſoient ſes malheurs; il alloit être uni par des nœuds éternels à la tendre Waldémar; mais ſa vertu n'étoit pas aſſez éprouvée; & ce héros, digne des premiers âges du monde, n'étoit pas encore au dernier acte de la tragédie pathétique dont ſon bonheur devoit être le dénouement.

PARTIE I.

Cet indigne prévôt, qui par ſon iniquité avoit fait d'abord les malheurs du juſte, & enſuite les ſiens, n'avoit pas encore achevé la carriere des grands crimes; perſuadé que le Dalécarlien qu'il remplaçoit étoit l'inſtrument de ſa perte, il trama, avant d'entrer à Coperberit, la plus noire des vengeances. Il engagea une Suédoiſe avec qui il vivoit depuis un grand nombre d'années dans un commerce illégitime, d'empoiſonner ſon ennemi. Cette Suédoiſe devoit s'introduire ſous le titre de dame de compagnie dans la maiſon de Waldémar, & préſenter elle-même le breuvage mortel au philoſophe. Le jour choiſi pour cet attentat étoit celui qui devoit éclairer le mariage des deux amans; le lit nuptial ſeroit alors devenu le tombeau du ſauvage, & ſon corps livide & glacé auroit lutté contre les approches de la mort, dans les bras même d'une épouſe, où il ne devoit mourir que de l'excès de ſa félicité.

Les grands crimes ſont quelquefois projetés par les paſſions ordinaires; mais il n'y a que

les grandes passions qui les exécutent. La Suédoise n'avoit pas pour le prévôt ces fougues impétueuses de l'amour, qui conduisent aux vengeances éclatantes, & souvent les excusent; l'intérêt, l'habitude, & cette sympathie secrete qui agit entre deux complices du même brigandage, étoient les seuls nœuds qui unissoient ces deux cœurs dépravés: ils étoient de simples amis plutôt que des amans; si cependant on peut profaner le nom auguste de l'amitié, en le donnant à des hommes vils qui auroient dégoûté le sage de la plus sublime des jouissances, s'ils l'avoient partagée. PRINCIPES.

Le Dalécarlien tenoit en main le breuvage fatal; il parloit avec attendrissement du bonheur qu'il alloit goûter, & qu'il vouloit faire ressentir à tout ce qui l'environnoit; la Suédoise écoutoit avec émotion; l'humanité, malgré elle, parloit à son cœur; elle trembloit déjà de se voir trop bien vengée. Le ciel, disoit le philosophe, m'a conduit à la félicité suprême par toutes les voies qui devoient naturellement

PARTIE I.

m'en éloigner ; j'ai épuiſé la coupe amere de l'adverſité : d'abord mon cœur, né pour aimer, n'a jamais pu s'épancher dans le ſein qui m'a fait naître. — Quoi ! votre mere ne vit plus ? — Elle n'a jamais vécu pour moi ; la barbare chercha à couvrir par ma mort l'opprobre de ma naiſſance, & elle m'expoſa dans une forêt, auprès d'une ourſe qui fut moins féroce qu'elle....: Le trouble à chaque inſtant croiſſoit dans l'ame de la Suédoiſe ; ſon viſage prenoit alternativement toutes les teintes des paſſions violentes. Un mouvement involontaire lui fit bientôt porter la main ſur le vaſe où le poiſon étoit renfermé. — Répondez-moi, dit-elle avec chaleur ; dans quelle forêt fûtes-vous expoſé ? — Dans celle qui confine au nord de la Dalécarlie. — Quelle eſt l'époque de cet attentat ? — Je ſoupçonne qu'il fut commis, il y a environ vingt ans. — A peine ces derniers mots furent-ils prononcés, que la Suédoiſe jette un cri, renverſe la coupe fatale, & ſe précipitant aux genoux du ſauvage : « Malheureux ! dit-elle,

» reconnois ta mere, qui meurt d'opprobre à
» tes pieds; je voulus te faire périr à ta naif- PRINCIPES.
» ſance; & aujourd'hui, pour venger ton pere,
» j'allois t'empoiſonner..... L'indigence, la
» foibleſſe & l'habitude des crimes les ont
» accumulés ſur ma tête: déjà mes remords
» affreux commencent à te venger; abandonne
» à ma conſcience déchirée le ſoin de mon
» ſupplice : ſois heureux : bientôt je ne ſerai
» plus; mais jamais le crime de ma mort
» n'expiera pour moi le crime d'avoir vécu. »

Le Dalécarlien raiſonnoit trop bien, pour ne pas juger que tous les nœuds qui l'attachoient à des parens parricides étoient rompus; que la reconnoiſſance ſuppoſoit des ſervices & non des aſſaſſinats, & qu'il devoit plus à l'ourſe qui l'avoit allaité, qu'à la mere qui l'avoit expoſé. Mais dans ce moment terrible, ſa philoſophie céda à ſa ſenſibilité naturelle: il releva la Suédoiſe : vivez, dit-il, vivez ; ſi vous recouvrez la vertu, ſi mon bonheur devient le vôtre, tout eſt réparé, & vous êtes ma mere.

PARTIE I.

Cependant l'héroïque monument que le ſauvage élevoit à la nature, n'étoit encore qu'à moitié terminé; il étoit ſans ceſſe pourſuivi par l'image d'un pere qui vivoit à cauſe de lui dans l'opprobre de la miſere, & dans les convulſions du déſeſpoir; il ſe détermina alors à ſe jeter aux genoux de Waldémar. — « Chere moitié » de moi-même, lui dit-il, ce ſoir je devois » goûter dans tes bras le bonheur ſuprême; » mais mon ame ne jouit pas de toute ſa séré- » nité, & il eſt encore un ſacrifice que je dois » faire pour te mériter. Celui qui m'a donné » le jour gémit à ma place dans l'abyme de » Coperberit : je ſais que le haſard a préſidé » à ma naiſſance, & que l'auteur de ma vie en » attentant à mes jours, a rompu pour moi les » liens de la nature; mais le ciel l'a aſſez puni » en l'abandonnant à lui-même. J'irai le trou- » ver; je rappellerai en lui des ſentimens alté- » rés, plutôt que détruits; & ſi je réuſſis à en » faire un homme, peut-être ſera-t-il digne » d'être mon pere ». — Waldémar répondit

au ſauvage en le tenant embraſſé : l'hymen fut différé, & les deux amans s'en eſtimerent davantage. PRINCIPES.

La tendre Waldémar alla d'abord implorer pour le prévôt la clémence de la reine : c'étoit flatter cette princeſſe que de lui procurer les occaſions d'exercer ſa bienfaiſance ; elle lui accorda la grace de ce malheureux, & ne voulut pas même être remerciée. — « Je n'avois » voulu, dit-elle, en le condamnant, que » venger l'innocent opprimé ; puiſque ſa vie » vous eſt chere, qu'il ſoit libre ; en le ren- » dant à l'ordre des citoyens, je ne fais que ce » que je dois : tous ſes crimes envers la patrie » ſont effacés, puiſqu'il va devenir le pere de » Waldémar. »

Le Dalécarlien, muni de l'acte ſolemnel qui renfermoit la grace du prévôt, deſcendit à l'inſtant dans la mine de Coperberit. Ce preſſentiment ſecret que le théatre fait ſi bien valoir dans ſes héros, n'agit point dans l'ame d'un pere ſi indigne d'avoir un tel fils ; il ne vit

PARTIE I.

dans le ſauvage qu'un barbare qui venoit inſulter aux malheurs d'un ennemi dont il avoit triomphé ; tout-à-coup ſes yeux étincellent des feux de la rage ; le fiel de ſon ame paſſe juſque dans ſa bouche ; il agite avec force la chaîne qui l'arrête dans ſa priſon : le philoſophe entrevoit ſon deſſein ; & lui jetant froidement ſon épée. -- « Frappe, dit-il, je ſuis ton » fils ; je reconnoîtrai mon pere aux coups » qu'il va me porter ; c'eſt à lui à déchirer ce » ſein que les bêtes féroces ont reſpecté dans » les forêts de la Dalécarlie. » — Le prévôt n'étoit point né avec une ame atroce ; le beſoin, l'intérêt & la foibleſſe l'avoient précipité de crimes en crimes, mais il n'étoit point encore vil par principe & ſcélérat par ſyſtême. La généroſité de ſon fils fut un trait de lumiere qui l'éclaira ſur tous ſes égaremens. Il recula avec frayeur, étendit ſes mains ſur ſes yeux, comme pour redoubler les ténebres de ce lugubre ſéjour ; & s'adreſſant, avec des ſanglots entrecoupés, au héros dont il n'oſoit

ſoutenir les regards : — « Il ſuffit, dit-il, je
» ſuis aſſez confondu.... Mes crimes paſſés, PRINCIPES.
» ceux que je méditois encore, ſont autant de
» poignards qui me déchirent... Ah ! quand
» j'aurois échappé aux tribunaux humains,
» échapperois-je de même à mon cœur ?...
» Fuyez un ſcélérat que vous avez éclairé
» pour augmenter ſon opprobre, qui ſans vous
» ſeroit encore plus coupable, mais moins
» malheureux ſans doute ». — « Le malheur
» n'accompagne que le crime : croyez-moi,
» votre ame n'étoit pas faite pour être vile ;
» elle le deviendroit ſi elle déſeſpéroit de ſe
» relever. Le coupable qui a des remords ne
» fut jamais un ſcélérat ; & qu'importe que
» vos jours aient été marqués par des crimes ?
» Si vous conſacrez à la patrie & à l'humanité
» les derniers ſoupirs de votre vie, tout eſt
» réparé ». — « Qui, vous ! me juſtifier ? Ah !
» je ne me vis jamais ſi criminel... Laiſſez-
» moi courber vers la fange ces yeux indignes
» de s'élever juſqu'à vous. Je voudrois que ma

PARTIE I.

» priſon fût plus proche encore du centre de
» la terre, pour m'y cacher à l'univers ... à
» moi-même ». -- « L'état où je vous vois
» expie mieux vos attentats que les vains ſup-
» plices des hommes; la nature & la patrie
» ſont également ſatisfaites. Voici votre grace,
» que je viens vous apporter; ſoyez libre; &
» puiſſé-je dire: la chûte de mon pere n'a ſervi
» qu'à donner plus d'énergie à ſa vertu, & il
» ſeroit devenu moins grand s'il eût été toujours
» juſte! »

Le prévôt garda long-tems un ſilence plus éloquent que les expreſſions de la plus vive reconnoiſſance. Il embraſſoit les genoux du Dalécarlien; il les baignoit de ſes larmes: mais ſe relevant tout-à-coup avec fierté, il ſerra la main du philoſophe, & lui dit: « Un nouveau
» jour m'éclaire; je me ſens digne de vous
» nommer un jour mon fils; vous ne rou-
» girez pas d'avoir été mon bienfaiteur; j'oſe
» aſpirer à commencer une nouvelle carriere,
» & les jours que j'emploierai à vous imiter,

contribueront

» contribueront peut-être à effacer de mon
» exiſtence les jours que j'ai fait ſervir à vous
» perdre. »

PRINCIPES.

Le prévôt ſe voyant libre, ſe hâta de s'unir avec la Suédoiſe par des nœuds légitimes. Le Dalécarlien, quitte envers la nature, revole alors vers l'amour. -- O Waldémar ! dit-il, en ſe jetant entre ſes bras, enfin j'ai une patrie, un pere & une épouſe : je ſuis le plus fortuné des hommes ; je ſuis homme.

ARTICLE VI.

COMMENTAIRE SUR L'ANECDOTE PRÉCÉDENTE, OU DOUTES PHILOSOPHIQUES SUR LA LÉGITIMITÉ DE LA PEINE DE MORT. (*)

PARTIE I. Il étoit d'uſage dans l'ancienne Égypte, comme dans la Suede du moyen âge, de condamner à mort pour les moindres délits; Sabbacon, le Marc-Aurele des Égyptiens, coupant l'arbre du deſpotiſme par le pied, abolit tout d'un coup la peine de mort; cependant, pour que l'eſpoir de l'impunité n'enhardît pas à de nouveaux attentats l'infracteur du pacte ſocial, il le condamna à des travaux publics, ayant ſoin de proportionner l'inten-

(*) Ce morceau eſt tiré d'un autre ouvrage de l'auteur de la Philoſophie de la nature; il a pour l'œil philoſophique tant de connexité avec l'anecdote de l'éleve de la nature dans la mine de Coperberit, qu'on me pardonnera ſans doute ce rapprochement. *Note de l'éditeur.*

fité & la durée de cette peine avec la grandeur du crime. Par ce moyen, on réparoit l'offenſe faite au chef du corps politique, & le ſang humain étoit épargné. PRINCIPES.

Ce beau trait de Sabbacon a été inconnu aux philoſophes mêmes qui ont voulu meſurer avec le coup-d'œil du génie l'abyme des loix criminelles; arrêtons-nous-y un inſtant, parce qu'il fait époque dans l'hiſtoire des hommes.

Les légiſlateurs les plus célebres, qui ont eu des reſſorts politiques à faire mouvoir, ont cru que quand le mouvement étoit embarraſſé par des rouages qui ſe dégradoient, il ſuffiſoit, pour le rétablir, de retrancher ces rouages. Ces arbitres de la deſtinée humaine avoient des motifs, ſans doute, pour décider où ils ne devoient que douter; & j'imagine que ces motifs purent être expoſés ainſi dans le conſeil de Sabbacon.

« L'homme naturel que l'éducation n'a » point modifiée, eſt un tigre qu'il faut en» chaîner ou détruire.

» Dès qu'une fois le pacte ſocial a ſoumis
» cet homme naturel, il faut plier ſa tête
» indocile ſous un joug d'airain, qu'il ne ſoit
» jamais tenté de briſer.

» L'exiſtence eſt le premier des biens pour
» l'homme devenu ſocial. Il faut donc lui offrir
» ſans ceſſe en perſpective la perte de cette
» exiſtence, afin de le forcer à la rendre utile
» à ſes ſemblables.

» L'amour de l'ordre eſt un être métaphy-
» ſique qui n'a nulle acception pour la mul-
» titude. Le légiſlateur, en ſa préſence, ne
» doit pas s'amuſer à raiſonner, mais frapper.
» Ce troupeau d'hommes eſclaves & nés pour
» l'être, n'entend qu'un ſigne, c'eſt celui qu'un
» maître impérieux fait à des bourreaux.

» Il doit y avoir un équilibre, ſans doute,
» entre les délits & les peines; mais le ſublime
» de cet équilibre eſt la loi du Talion. Un
» homme barbare m'a-t-il mutilé? qu'il ſubiſſe
» le même genre de mutilation. Me retranche-
» t-il de la ſociété? qu'il en ſoit retranché lui-
» même.

» Eh ! par quelle étrange contradiction un
» individu auroit-il ſur moi ce terrible droit du PRINCIPES.
» glaive que la loi n'auroit point ſur lui ? Quoi !
» l'homme utile périroit avant le tems, & il
» ne ſeroit pas vengé ! Le juſte ſeroit aſſaſſiné
» par le brigand qu'il éclaire, & il n'y auroit
» de ſacré ſur ce globe que le ſang de ſon
» aſſaſſin !

» On nous dit que la loi frapperoit le cou-
» pable plus utilement, ſi elle le frappoit plus
» lentement ; on voudroit ainſi ſubſtituer à la
» peine de mort ces priſons & ces chaînes qui
» ſemblent l'éterniſer. Mais tous ces vains
» palliatifs, imaginés par la foibleſſe, ſont des
» erreurs en politique. Pourquoi forcer le ſou-
» verain à nourrir l'homme qui a briſé ſon
» joug ? Le tréſor ſacré de l'état doit-il s'é-
» puiſer pour les beſoins de l'ennemi qui s'eſt
» plu à déchirer ſes entrailles ?

» Quelque dure que paroiſſe la peine de
» mort, c'eſt la ſeule qui ſerve de frein aux
» grands criminels : elle eſt la baſe des codes

PARTIE I.

» de tous les législateurs; le globe entier paroît
» l'avoir adoptée, & il faut être plus qu'homme
» pour avoir raiſon contre le genre humain. »

Un jeune nomarque Égyptien, qu'on diſoit infiniment éclairé, infiniment ſenſible du moins, aſſiſtoit à ce conſeil d'état. Quand ſon tour vint d'opiner, il regarda avec attendriſſement le pere de la patrie, qui ſembloit, par ſes vœux & par ſes regards, appeller ſa réponſe; & dit avec une émotion qu'il ne fut pas le maître de diſſimuler :

« Je ſuis homme, c'eſt-à-dire, ſenſible;
» mon ſang qui s'agite à la vue du péril de
» mes ſemblables, mon cœur qui ſe ſerre, mes
» larmes qui coulent, tout me l'indique aſſez.
» En vain je replie mon ame ſur elle-même
» pour en écarter tout ce que l'exemple &
» l'habitude y ont introduit de factice, je ſens
» qu'elle n'a pu être originairement pétrie de
» fiel & de ſang. L'idée de la deſtruction lui
» fait éprouver un ſentiment pénible; ainſi
» l'homme de la nature n'eſt point un tigre;

» & quand même l'éducation ſociale ne vien- PRINCIPES.
» droit pas le modifier, il ne faudroit ni
» l'enchaîner, ni l'anéantir.

» Il eſt bon qu'un législateur qui parle aux
» hommes raſſemblés, s'arme de toute l'é-
» nergie du pouvoir. Mais il faut qu'il appelle,
» par ſa confiance, celle des individus qu'il
» enchaîne; s'il les juge des êtres féroces, il
» les rendra tels; s'il ne ſait les réprimer que
» par les gibets & les bûchers, il les rendra
» dignes des gibets & des bûchers.

» On s'étonne de ce que les codes des em-
» pires de l'Aſie ſont auſſi mobiles que l'ima-
» gination des deſpotes qui les gouvernent:
» c'eſt que le législateur, par ſes inſtitutions
» féroces, n'a fait qu'armer l'homme qui
» commande contre les hommes qui obéiſſent;
» c'eſt qu'il ſemble n'avoir jamais ſuppoſé un
» cœur aux êtres qu'il étoit chargé d'éclairer;
» c'eſt qu'il aurait cru peut-être proſtituer le
» nom de ſouverain, en l'aſſimilant avec celui
» de pere de la patrie.

PARTIE I.

» Quand la loi ne s'annonce qu'avec un » appareil effrayant de chaînes, l'eſclave lutte » ſans ceſſe, avec ſes chaînes mêmes, contre » la loi. Voilà pourquoi rien n'eſt ſtable dans » le code affreux des ſupplices ; du ſein des » mœurs dégradées, des crimes nouveaux » naiſſent ſans ceſſe, & le gouvernement n'eſt » occupé qu'à varier les moyens de les punir. » Mais formons, pour les enfans de l'état, un » code paternel de peines, & il ſubſiſtera » juſqu'à ce que le trône ſoit anéanti.

» Quel eſt, au reſte, ce terrible droit de » glaive que s'arrogent les législateurs ? Quand » les ſociétés ſe forment, chaque citoyen peut » céder une partie de ſa liberté pour jouir en » paix de l'autre ; mais l'homme peut-il céder » ſon exiſtence ? Qu'eſt-ce que le ſouverain » donneroit en échange d'un pareil ſacrifice ? » L'être ſocial n'a pas plus le droit de dire à » la loi de le frapper de mort, qu'il n'a celui » d'exécuter lui-même ſa ſentence. Soit qu'il » s'arrache la vie, ſoit qu'il l'abandonne au

» deſpotiſme d'un maître, il y a de part & » d'autre un ſuicide.

PRINCIPES.

» Si par un concours infiniment rare d'événe-» mens malheureux, il ſe trouvoit que le ſang » d'un ſeul homme prévînt la diſſolution d'un » état, il faudroit bien que l'intérêt d'un individu » fût ſacrifié à l'intérêt de tous; mais l'acte par » lequel le citoyen ſeroit frappé de mort, ne » conſtitueroit point un droit. La nation ſeroit » cenſée avoir tué un homme, & elle devroit » s'en juſtifier au tribunal ſacré de l'humanité.

» Il n'y a qu'une occaſion, peut-être, où » le chef du corps politique ait droit de frapper » de mort un de ſes membres; c'eſt lorſque » ce membre, devenu auſſi puiſſant que le » chef même, fait taire la loi & prépare une » révolution; mais obſervons qu'alors le ſou-» verain eſt dans le cas de la défenſe naturelle; » l'état lutte avec danger contre un individu auſſi » fort que l'état; il tue pour n'être point tué.

» Il faut, je le ſais, un ſage équilibre entre » les délits & les peines; mais cet équilibre

PARTIE I.

» dépend-il de la loi féroce du Talion ? Eſt-
» il bien néceſſaire que le ſang ſoit payé par
» le ſang ? Et parce que l'état a perdu un
» citoyen, faut-il qu'il en perde deux ?

» Le Talion me ſemble une inſtitution de
» ſauvages, où l'on a plutôt cherché à punir
» les délits d'une maniere prompte, qu'à les
» punir d'une maniere efficace. Il eſt bien aiſé
» à une horde vagabonde, où tout le monde
» eſt égal, de dire : l'homme qui mutile ſera
» mutilé ; le brigand qui tue ſera tué à ſon
» tour. Mais, dans un état policé, où il y a
» des biens & des maux d'opinion, où l'on
» peut répandre un ſang vil comme un ſang
» précieux, où l'infini ſépare le grand homme
» de ſon aſſaſſin, le Talion ne ſatisfait ni
» l'offenſé, ni la patrie qui juge de l'offenſe.

» Ce Talion devroit être bien odieux à
» l'homme né libre, & que nous courbons
» ſous les entraves ſociales. Il a fait naître un
» fléau au ſein d'un fléau ; il a ajouté au droit
» de la guerre l'affreux droit de repréſailles.

» Je ſuis loin d'autoriſer la licence. La pre- PRINCIPES.
» mière des législations eſt celle qui prévient
» les attentats, & la ſeconde celle qui les ré-
» prime ; mais ſi la peine de mort ne prévient
» rien, ne réprime rien ; ſi elle n'eſt point un
» frein pour le ſcélérat ; ſi elle appauvrit le
» ſang du corps politique, ſans l'épurer,
» pourquoi ne plaiderois-je pas la cauſe ſainte
» des hommes, en cherchant à l'anéantir ?

» La peine de mort ne prévient pas les
» attentats contre l'ordre public ; au contraire,
» en donnant ſans ceſſe des ſpectacles atroces
» elle les invite à naître ; en accoutumant les
» yeux à voir couler le ſang, elle encourage
» des mains forcenées à le verſer ; en légi-
» timant l'homicide public, elle féconde le
» germe des homicides.

» La peine de mort ne réprime pas les
» ſcélérats. L'expérience de tous les ſiecles
» & de toutes les nations démontre qu'ils
» renaiſſent ſous la hache deſtinée à les anéan-
» tir ; il n'y en a aucun qui ne diſe en lui-

» même : *l'ordre public n'eſt rien pour moi*
» *puiſque je me rends heureux en le troublant ;*
» *le ſupplice m'attend, je le ſais, mais je*
» *mettrai mon génie à l'éluder ; & ſi je m'em-*
» *barraſſe moi-même dans les pieges que je*
» *tendrai à la loi, que m'importe ? La mort*
» *n'eſt qu'un inſtant ; il vaut mieux la braver*
» *ſur l'échafaud, après avoir joui, que de l'at-*
» *tendre dans ſon lit, après une vie entiere, tiſ-*
» *ſue d'opprobres, de douleurs & de déſeſpoir.*

» La peine de mort ſuppoſe un principe
» odieux ; c'eſt que l'être qu'on retranche de
» la ſociété eſt incapable de remords. Eh quoi !
» l'Ordonnateur des mondes ouvre ſans ceſſe
» des voies au répentir, & l'homme les fer-
» meroit ! Dieu pardonne, & la loi ne par-
» donneroit jamais !

» Puniſſons, il le faut, les perturbateurs de
» l'ordre ſocial ; mais puniſſons-les d'une
» maniere qui ſoit utile, ſoit aux dépoſitaires
» des loix qui les condamnent, ſoit à la nation
» qu'on rend témoin de la peine, ſoit au cou-

» pable qui la ſubit. Au lieu d'accumuler le
» ſupplice tout entier ſur la tête de la victime des PRINCIPES.
» loix, étendons-le ſur tous les points de ſon
» exiſtence; qu'elle vive, mais avec des chaînes,
» de l'ignominie, & ſur-tout des remords.

» Que le ſpectacle permanent d'un grand
» coupable qui, puni à-la-fois par ſa conſcience
» & par la loi, traîne une exiſtence pénible &
» douloureuſe, ſerve de frein à la multitude
» qui ſeroit tentée de l'imiter; mais que ce ſpec-
» tacle finiſſe au moment où le délit eſt réparé.

» L'état, je le ſais, ſera alors chargé de la
» ſubſiſtance des victimes de la loi; mais quel
» uſage plus noble peut-il faire des revenus
» dont l'adminiſtration lui eſt confiée? Ne
» vaut-il pas encore mieux que la patrie nour-
» riſſe ſes enfans qui ſe ſont égarés, que de
» payer leurs bourreaux?

» Au reſte, le gouvernement ſera aſſez
» indemniſé en rendant ces malheureux utiles.
» Chargeons-les de tous les travaux publics,
» qui ne ſont pas faits pour la main libre du

» citoyen. Qu'ils oppoſent des digues au fleuve
» qui menace d'inonder nos villes; que lorſque
» les vents ſe taiſent, ils dirigent le cours de
» nos vaiſſeaux au travers des mers ; qu'ils
» nous taillent même, s'il le faut, des obé-
» liſques dans les carrieres de Syene, & qu'ils
» nous érigent des pyramides.

» Ces principes, je l'avoue, ne ſont pas
» ceux des légiſlateurs vulgaires ; mais s'ils ſont
» vrais, qu'importe que juſqu'ici la terre les
» ait méconnus ? C'eſt la raiſon & non l'au-
» torité qui doit éclairer les peuples ſur leurs
» vrais intérêts ; je reſpecte les motifs des
» ſouverains qui ont adopté la peine de mort,
» mais mon cœur me dit que s'il s'en trouve
» un qui l'anéantiſſe, ſon nom chéri vivra à
» jamais dans la mémoire des hommes. »

Telle eſt l'hiſtoire de ce conſeil d'état à jamais mémorable; je n'ai point l'orgueil de décider la grande queſtion politique qui y fut agitée ; mais Sabbacon, moins timide, la décida; la peine de mort fut abolie, & il ne paroît pas que ſous ce beau regne l'Egypte s'en ſoit plus mal trouvée.

SECONDE PARTIE
DE LA
PHILOSOPHIE
DE LA
NATURE.

L'HOMME SEUL.

Le bonheur n'eſt que dans notre union

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

SUR LA MORALE DE L'HOMME PHYSIQUE.

ENTRAINÉ par la nature de mon ſujet à l'examen de queſtions philoſophiques ſur l'homme, qui, aux yeux du moins du vulgaire des lecteurs, ne tiennent que par un fil à la morale, je ſaiſis l'occaſion qui ſe préſente d'être utile à mes pareils, & de faire ſervir un écrit foible, il eſt vrai, mais conſacré à la vérité, à étendre le culte de la vertu. MORALE DE L'HOMME PHYSIQUE.

La morale peut être regardée comme l'art de guérir les paſſions déſordonnées des êtres intelligens; mais grace aux empiriques cette ſcience, comme celle de la médecine, eſt devenue l'art de conjecturer.

Tantôt des légiſlateurs préſomptueux

ont plié à leur gré les inſtitutions primitives, ont façonné l'homme dans un moule nouveau, & remplacé les mœurs par des loix.

Tantôt des deſpotes inſolens, du fond d'un ſerrail, où ils exécutoient orgueilleuſement la volonté de leurs femmes & de leurs eunuques, ont fait un défi à la nature, & dicté aux peuples un code de meurtres, d'erreurs & d'extravagances.

Plus ſouvent des écrivains audacieux, dont les écarts font quelquefois calomnier le nom de philoſophe, ont porté le cyniſme de leurs opinions, juſqu'à nier que les êtres intelligens fuſſent ſoumis à d'autres loix qu'à celles de la néceſſité, & par-là ont ſappé à-la-fois l'édifice de la morale par le faîte & par les fondemens.

Enfin (car il ne faut point qu'une prudence puſillanime enchaîne mon cœur & ma plume) des écrivains droits, mais peu éclairés, à force de nous traiter comme de pures intelligences, ont fait perdre la trace d'une partie de

nos devoirs, & nous ont égarés ſur un Océan métaphyſique, ſans nous laiſſer l'uſage de la bouſſole & la vue des étoiles.

Cependant, & c'eſt le but particulier de ce diſcours, il me ſemble démontré, que c'eſt ſur la baſe de l'homme phyſique que repoſe la ſcience des mœurs & le principe de nos devoirs.

Morale, gage ſacré du bonheur de l'homme en ſociété, principe de l'harmonie entre les êtres intelligens, que ne puis-je faire ſervir ma plume à étendre ton empire, à te faire adopter par les peuples qui t'ignorent, & à te rendre chere à l'écrivain qui te blaſphême!

La diſtinction du juſte & de l'injuſte eſt antérieure à nos loix, parce qu'elle dérive de la nature de l'homme & de ſes rapports avec les êtres qui l'environnent; parce que l'idée de la fatalité eſt contradictoire avec celle de l'intelligence; parce qu'avant tout ſyſtême de légiſlation, il y a des choſes dont l'eſſence eſt de devoir être faites,

PARTIE II L'HOMME SEUL.

comme il y en a d'autres dont l'eſſence eſt de devoir être crues.

Que m'importent les noms de Carnéade, de Lyſandre, de Hobbes & de l'auteur du *Syſtême de la nature*, noms malheureuſement célebres, que l'apôtre de l'indifférence morale des actions humaines allegue en faveur de cette atroce extravagance ! Carnéade étoit un Pyrhonicien orgueilleux qui doutoit de tout, excepté de la ſupériorité de ſa logique. Hobbes a oſé faire un livre contre les vérités éternelles de la géométrie. Lyſandre, l'ennemi de la liberté de Sparte, & le corrupteur des oracles de Délos & d'Ammon, étoit une de ces ames de fiel & de fange, qui cherchent à ſe faire un nom en réduiſant la ſcélérateſſe en ſyſtême. Quant à l'anonyme dont la plume effrénée a écrit tant de blaſphêmes ſur la nature, en niant l'exiſtence de Dieu, il a acheté le droit de nier celle de la morale. Il eſt tout ſimple que Salmonée, en bravant la foudre, apprenne à étouffer les remords.

MORALE DE L'HOMME PHYSIQUE.

La morale de l'homme eſt faite pour tous les individus de l'eſpece humaine; car dès qu'ils naiſſent, la nature leur crie à tous : chériſſez votre exiſtence & ſoyez heureux.

L'homme s'aime, & voilà la baſe de la morale.

Cet amour eſt fondé ſur la bonté de ſon être : caractere eſſentiel à tous les ouvrages d'un premier principe ſouverainement intelligent.

On diſtingue pluſieurs eſpeces de bontés. La bonté d'exiſtence n'eſt qu'un ſage rapport entre les attributs qui conſtituent un être. L'homme partage cette bonté avec une coralline comme avec une mandragore. La bonté animale peut ſe définir une juſte économie dans l'organiſation d'un être ſenſible; elle eſt également l'apanage de l'homme & des animaux. Enfin il y a une bonté raiſonnée, propre à l'être penſant par excellence : cette bonté n'eſt point diſtinguée de la vertu, & elle rend l'homme le roi de la nature.

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

La morale fondée ſur l'amour de ſoi eſt, comme je l'ai déjà dit, commune à tous les hommes, blancs, noirs ou olivâtres, nains ou géans; faiſant des ſyſtêmes à Londres, déraiſonnant au Japon, ou végétant obſcurément aux terres auſtrales.

Cette morale univerſelle marche avec les inſtitutions ſociales, & s'appuie d'un côté ſur Dieu, & de l'autre ſur l'idée de notre immortalité.

Dieu eſt la baſe de toute législation ſociale; vérité éternelle que mon cœur m'a perſuadée, avant même qu'elle me fût démontrée par ma raiſon, & que j'atteſterois encore avec courage, quand même l'athéiſme formeroit la profeſſion de foi de mes concitoyens, & que l'Europe entiere n'admettroit d'autres évangiles que le poëme de Lucrece, la lettre de Thraſibule, & le Syſtême de la nature.

Dieu eſt l'unique frein des délits ſecrets; lui ſeul, quand le glaive des loix s'émouſſe, vient avec ſon tonnerre

glacer, à l'approche des grands crimes, les ames ſcélérates des Locuſte, des Borgia & des Brinvilliers.

Que des penſeurs audacieux ceſſent d'affirmer que le frein des crimes ſecrets peut être la connoiſſance des rapports éternels qui lient les êtres entr'eux : s'imagine-t-on que le ſauvage qui végete dans les ſables brûlans du Zaara, ou dans les glaces du Groënland, puiſſe jamais réfléchir ſur l'eſſence des êtres & ſur leurs rapports ? Se flatte-t-on de gouverner les neufs cents millions d'habitans qui peuplent ce globe, avec des calculs métaphyſiques, comme Platon vouloit gouverner le monde aérien, qu'il a appellé ſa république ?

Enfin quel autre que Dieu peut être le légiſlateur ſuprême des êtres intelligens ? Eſt-ce à un homme qu'il appartient d'enchaîner les hommes, de ſoumettre les mouvemens phyſiques de notre corps à une moralité, & de créer le vice & la vertu ?

La morale eſt abſurde ſans l'inter-

PARTIE II L'HOMME SEUL.

vention de Dieu, elle reſte inutile ſans le dogme de l'immortalité.

Dans l'hypotheſe, que quand la frêle machine de mon corps ſe diſſout, tout mon être s'anéantit, pourquoi m'impoſerois-je la pénible néceſſité d'être vertueux? que m'importent des ſacrifices qui ne ſervent qu'à rendre malheureuſe la courte carriere d'exiſtence que je tiens de la nature?

Si je ne ſuis qu'un membre obſcur de la ſociété, je travaillerai à dérober au flambeau de la loi les ſombres profondeurs de mon ame ſcélérate; & l'impunité ſuffira pour me dérober aux tourmens des remords.

Le haſard m'a-t-il mis au rang des ſouverains, toutes les loix que je n'aurai point faites ſe tairont devant moi; j'opprimerai les nations étrangeres avec mon épée, & la mienne avec mes édits; & ſi je ſuis aſſez heureux pour mourir ſur le trône, mon ambition eſt ſatisfaite: que m'importe, quand je ne ſerai plus, que la poſtérité des hommes que

j'aurai exterminés flétriſſe ma mémoire?

Je le demande aux hiſtoriens de toutes les nations ; qu'ont fait pour la ſociété ces raiſonneurs triſtes & froids qui ont oſé entourer l'homme du néant ? ils ont glacé & perverti les citoyens deſtinés aux grandes choſes ; ils ont remplacé les héros par des ſophiſtes.

Il n'a été donné de faire avec énergie le bien de l'eſpece humaine, qu'à ces hommes ſenſibles, qui ſavent s'élancer au-delà des limites de leur exiſtence actuelle, dont l'imagination ardente voit, dans les ſervices qu'ils rendent à leurs contemporains, l'avantage qui en réſultera pour les générations futures, & qui sûrs de la vénération avec laquelle leur nom ſera prononcé, ſont flattés d'exercer un jour, du fonds même de leur tombe, un pouvoir que pendant leur vie ils ont rendu ſi utile aux hommes.

Oui, je le dis avec liberté, tous les légiſlateurs qui ont donné un code de morale, ſans l'appuyer ſur le dogme

de notre immortalité, n'ont tiſſu qu'une toile futile qui arrête quelque inſecte, mais que déchirent ſans peine les aigles & les vautours; ils ont flétri toutes les ames ſenſibles, & ont fait croire à l'homme de bien, que la nature l'avoit placé dans un déſert qui n'étoit habité que par des cadavres.

Dieu législateur & l'homme immortel: voilà donc le double pivot ſur lequel roule le monde moral: achevons la conſtruction de la machine.

Il me ſemble que l'homme phyſique doit être le premier but des inſtitutions ſociales. En effet, au berceau des empires, lorſque des pâtres & des barbares commencerent à ſe former en corps de peuple, ils ne ſongerent pas à analyſer le cœur humain & à diſſerter ſur le pouvoir des paſſions: ils ne s'occuperent que du ſoin de vivre, de produire des enfans & de ſe créer une patrie, malgré la rigueur des ſaiſons, la fureur de l'Océan & le glaive des uſurpateurs.

Telles furent auſſi les inſtitutions primitives des peuples de la Grece ; perſuadés que l'ame n'a jamais plus d'énergie que dans un corps vigoureux & qui ſe déploie ſans contrainte, ils firent de leur gymnaſtique la baſe de l'éducation nationale : par-là le code des mœurs dériva des beſoins de l'homme phyſique : la premiere génération produiſit des athletes, & la ſeconde ſe trouva compoſée de grands hommes.

Je ne parle point ici de la législation de Lacédémone, parce que Lycurgue outra le principe que j'expoſe ; il ſuppoſa qu'il n'y avoit dans l'homme que le phyſique de bon, & il oſa, pour établir la morale publique, renverſer la morale intérieure des familles : ſous quelque face qu'on conſidere ſes loix, il faut les regarder comme une infraction des mœurs réduite en ſyſtême, & un outrage réfléchi fait à la nature.

Quant on lit avec quelqu'attention les fragmens qui nous reſtent du poëme d'Orphée, du Yking de Cong-fut-fée

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

& du Zend de Zoroaſtre, on s'apperçoit que preſque tous les anciens législateurs ſe ſont réunis à partir du principe ſuivant, pour établir la morale de l'homme en ſociété : *Nos ſens nous inſtruiſent de nos beſoins, & nos beſoins de ce qui eſt juſte.*

De-là il ſuit que pour former l'homme de la nature, il faut perfectionner ſes organes & l'éclairer ſur ſes beſoins.

Il ne s'agit pas de changer la ſtructure organique de nos ſens, mais de les élever au dernier degré d'énergie dont ils ſont ſuſceptibles. Quand ils ſont arrivés à ce période, c'eſt à la morale à diriger leur activité, & à empêcher Cromwel ou Mahomet de les faire ſervir à embraſer la terre & à en faire le tombeau de ſes habitans.

Ne diſons point, avec notre éducation énervée & nos mœurs factices, que l'homme ne peut rien ſur l'ouvrage de la nature : à la naiſſance, il n'y a aucune différence entre Hercule enfant & le fils d'un duc & pair : c'eſt le phy-

ſique de l'éducation, ce ſont les exercices vigoureux de la gymnaſtique, c'eſt l'éloignement de toute jouiſſance prématurée, qui met un ſi grand intervalle entre nos vieillards de vingt ans & le héros qui le jour étouffe les lions entre ſes bras, & la nuit force cinquante vierges à devenir meres.

Ne dépend-il pas de nous de perfectionner le ſens du tact? Ne ſait-on pas que les femmes des grandes villes, en qui la propreté & la coquetterie concourent à augmenter la fineſſe de cet organe, nous effacent en ſenſibilité? Cet ancien philoſophe qui ſe creva les yeux pour devenir le plus profond des méditatifs, dans la ſuite voyoit tous les objets avec ſa main & ſon entendement.

Notre odorat deviendroit peut-être égal à celui des animaux, ſans la manie des parfums factices & l'uſage de cette poudre ammonicale & corroſive que l'Europe entiere, depuis un ſiecle, ſemble avoir adoptée, & qui, comme les liqueurs fortes, ne donne peut-être

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

un moment du reſſort à l'entendement que pour le conduire par degré à la ſtupidité.

Nos capitales ſont pleines d'individus dégénérés, qui à trente ans ne ſavourent que les liqueurs des isles, n'entendent qu'avec des cornets, & ne voient qu'avec des lunettes. Si ſuçant avec le lait la ſaine morale de l'homme phyſique, ils ſe perſuadoient de bonne heure qu'il faut jouir peu pour jouir long-tems, croit-on qu'ils ſe réſoudroient ainſi à flétrir leurs organes, à mutiler leur entendement, & à mourir tout entiers long-tems avant d'entrer dans la tombe ?

Ce que je dis des ſens externes porte le même caractere de vérité, quand on l'applique aux ſens intérieurs, tels que la mémoire, le caractere, les habitudes, &c. ; eſpeces d'organes qui, quoique appartenans à l'homme phyſique, lui ouvrent plus particuliérement l'entrée du monde moral, & par-là ſont plus ſoumis à la raiſon ſublime des légiſlateurs.

Tel eſt le méchaniſme du corps humain, que toutes les idées qui viennent des ſens doivent leur origine à l'ébranlement des petites cordes homogenes qui forment le tiſſu nerveux, & dont les racines ſont attachées au *ſenſorium:* ſi donc des barbares voulant refaire l'homme de la nature, détruiſent la configuration primitive du cerveau, le vrai ſiege du ſentiment, il faut s'attendre que toute la ſtructure de la machine en ſera altérée, & qu'il ne réſultera de cet attentat que des monſtres, ſoit dans l'ordre phyſique (*), ſoit dans l'ordre moral.

C'eſt donc en partant de mes principes ſur la ſcience des mœurs, que je regarderai comme le plus grand des outrages qui ait encore été fait à la nature, l'uſage de quelques caſtes américaines, d'écraſer entre deux planches la tête des enfans nouvellement nés,

(*) Il n'y a point réellement de monſtres dans l'ordre phyſique; mais je ſuis obligé d'adopter ici l'expreſſion populaire, pour me faire entendre.

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

pour lui donner la forme bizarre d'un cylindre (*) : sorte de configuration qui affoiblit pour jamais le *ſenſorium*, détruit l'élaſticité des organes externes, & d'ordinaire fait périr l'individu avant le tems, après l'avoir rendu eunuque de corps & d'intelligence.

Mon ſyſtême forme un tronc immenſe, dont il me ſeroit aiſé d'étendre au loin les ramifications ; mais je ne veux point prévenir les queſtions que je me propoſe de traiter dans le cours de cet ouvrage ; l'unique but de ce

(*) Il eſt probable que c'eſt à la petiteſſe du cerveau, & par conſéquent au peu d'étendue du *ſenſorium*, qu'il faut attribuer l'intervalle immenſe qui ſépare l'intelligence de ce ſauvage Américain & celle d'un philoſophe tel que Monteſquieu : Willis, qui a trouvé le germe de cette idée dans Ariſtote, & qui enſuite l'a confirmée par ſes expériences, prétend avoir prouvé par la diſſection de pluſieurs cadavres, que le cerveau d'un imbécille étoit beaucoup plus petit que celui d'un homme de génie. *Anatom. cerebr. cap. XXVI.* --- Il eſt dit auſſi dans une vie de Paſchal, que la nature avoit accordé un cerveau d'une étendue extraordinaire à ce beau génie, qui à treize ans inventa les mathématiques, & qui dans un ſiecle où preſque perſonne ne ſavoit écrire, fit le chef-d'œuvre des Provinciales.

diſcours

discours est de faire entrevoir la méthode que j'ai adoptée ; de rassembler dans un foyer unique divers principes lumineux que j'ai laissé épars, & de donner à l'ami des mœurs une idée favorable de l'homme de la nature.

L'art d'éclairer l'homme sur ses besoins n'est point aussi aisé que le vulgaire des penseurs se l'imagine, parce que l'homme en société s'est donné une foule de besoins factices qui tiennent moins à sa constitution qu'à sa dépravation. Il faut donc remonter à son berceau, examiner avec soin le jeu de ses organes, & distinguer les secours que demande la nature pour perfectionner la machine, des jouissances stériles que l'imagination sollicite : en un mot, il faut décomposer l'homme avec le prisme de la philosophie, pour le connoître à fond ; comme Newton avec le prisme des artistes décomposa les rayons solaires, pour connoître la lumiere.

Le premier besoin de l'homme est

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

celui de ſe nourrir; & c'eſt auſſi le plus aiſé à ſatisfaire, parce que la nature l'a fait frugivore.

Le ſecond eſt l'amour, cette fievre ardente des ſens, qui ne tourmente l'eſpece humaine que pour la perpétuer. L'homme adulte, ſurchargé de principes de vie, a droit de les répandre pour ſe reproduire; & le ſectaire qui l'empêche de jouir eſt coupable de ſuicide, comme le tyran qui l'empêche de vivre.

Il eſt encore un autre beſoin qui tourmente l'homme de la nature, c'eſt celui d'avoir un ſentiment vif de ſon exiſtence: telle eſt l'activité de ſon ame, qu'après s'être raſſaſié & avoir joui, il lui reſte une inquiétude machinale & des deſirs vagues qui empoiſonneroient ſes jours, ſi le travail, en variant les objets de ſa penſée, ne perpétuoit le plaiſir au milieu de ſa carriere.

Des fruits, une femme & un peu de travail, voilà donc à quoi ſe réduiſent les beſoins eſſentiels de l'homme de la

nature (*) ; ſon bonheur tient à ces trois fils ; ils ſuffiſent pour le guider agréablement dans le labyrinthe de la vie.

MORALE DE L'HOMME PHYSIQUE.

Quand l'homme ſe ſoumet au pacte ſocial, il ajoute des beſoins factices, à ces beſoins élémentaires qui entroient dans ſa compoſition.

Il veut dominer ſur tout ce qui l'environne, & chaque individu s'agite dans ſon tourbillon pour parvenir à cette ſupériorité qu'on n'accorde d'ordinaire qu'avec la haine, & qui commence à importuner, le lendemain du jour où on l'obtient.

Ses deſirs s'irritent ſans ceſſe par la facilité même qu'il trouve à les ſatisfaire. Au lieu de ces alimens ſimples & légers qui prolongeoient délicieu-

(*) Je ne parle pas du double beſoin de ſe vêtir & de ſe loger, parce qu'il n'eſt qu'accidentel à l'eſpece humaine. Le ſauvage iſolé ne mettra point ſon induſtrie à ſe façonner un habit, s'il habite les rivages embraſés du Sénégal : il trouvera ſon ſommeil paiſible au pied d'un arbre, s'il eſt né dans une iſle fortunée, à l'abri de l'attaque des bêtes féroces & de la morſure des inſectes.

ſement ſon exiſtence, il faut à ſon palais dégoûté les poiſons lents de la cuiſine d'Apicius: la femme que lui donne la loi ne peut ſuffire à ſon incontinence; il faut à ſon imagination déréglée un ſerrail & des jouiſſances criminelles; enfin blaſé ſur tout, il meurt avant l'âge, blaſphémant la Providence, parce qu'il a confondu les beſoins factices de l'homme en ſociété avec les beſoins de la nature.

Il me ſemble que les législateurs auroient épargné bien des crimes à l'eſpece humaine, s'ils avoient fondé la morale ſur un uſage modéré de nos organes: mais cette idée étoit trop ſimple, pour qu'on la vît adoptée par des hommes qui d'ordinaire cherchoient moins à être utiles qu'à paroître extraordinaires.

Si le fakir de l'Inde, ſi le cénobite à tête exaltée des déſerts de la Thébaïde avoient été bien convaincus que le premier principe de la morale de l'homme phyſique eſt de faire uſage de ſes fa-

cultés, ils n'auroient pas travaillé péniblement à entretenir l'inertie de leurs organes; ils auroient laiſſé le couteau d'Origene, & devenus hommes, ils auroient donné naiſſance à des hommes.

D'un autre côté, ſi l'habitant des grandes villes, repliant ſon ame ſur elle-même, ſoupçonnoit que le bonheur conſiſte dans l'uſage modéré de ſes facultés, il ne chercheroit pas à faire avec cinq ſens, ce que l'habitant de Sirius ne tente peut-être pas avec douze; il ne feroit pas ſervir à la deſtruction de la machine humaine, le plaiſir deſtiné à la conſerver; & pour augmenter l'activité de quelques jouiſſances, il ne réuniroit pas dans ſa carriere douloureuſe le point de l'enfance & celui de la décrépitude.

Comment Séſoſtris, Alexandre & Charles XII, au milieu de cette foule d'adulateurs qui déifioient leurs foibleſſes, n'ont-ils pas trouvé un philoſophe qui leur perſuadât que la manie des conquêtes n'étoit pas, comme ils

le penſoient, le beſoin des grandes ames, mais le délire d'une imagination embraſée, & un outrage réfléchi fait au genre humain ?

Des écrivains fanatiques ſe ſont flattés quelquefois que l'Europe avoit beſoin de leurs rêveries métaphyſiques, de leurs paradoxes deſtructeurs & de leurs diatribes : ils ont verſé des flots d'encre & de fiel contre le ſage à tête froide, qui n'épouſoit ni leurs querelles, ni leurs préjugés ; mais le bonheur de l'Europe éclairée dépend des dogmes pacifiques de ſa morale, & non des ſubtilités ontologiques de ſes ſophiſtes, des injures raiſonnées de ſes déclamateurs, & des écrits emportés des enthouſiaſtes, qui défendent la religion avec des libelles, & la vérité avec des ſatyres.

Et toi, ſophiſte effréné, qui as oſé réduire le roman de la nature en ſyſtême, quel beſoin avoit le genre humain que tu renverſâs tous ſes autels ? l'intérêt des nations, la ſûreté des rois,

la probité, la décence, toutes les vertus ſociales repoſoient ſur les vérités éternelles que tu tentes de détruire : penſes-tu remplacer par ton néant générateur le Dieu que tu viens me ravir ? tu appelles une douce illuſion ce dogme ſacré de la Providence, qui remonte au berceau du monde, & qui ſurvivra à ſon embraſement : pourquoi donc cherches-tu à l'anéantir ? Homme barbare, garde ton affreuſe lumière, pour ces ames de boue, que la nature a jetées dans le moule des Néron & des Borgia ; & laiſſe-moi mon bonheur & mon bandeau.

En général, c'eſt le rapport de nos ſens qui nous inſtruit de nos beſoins : auſſi le ſage dès qu'il ſe voit bien organiſé, étudie la morale en lui-même plutôt que dans les livres ; chaque inſtant de ſa vie eſt pour lui une expérience, & quand, à l'exemple des phyſiciens, il en a raſſemblé un certain nombre il dreſſe ſon code, & voilà la maniere de Socrate.

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

Cependant, grace à la dépravation nationale, nous héritons quelquefois de nos peres des organes viciés : nous ne pouvons guere alors nous inſtruire que par nos chûtes : ſemblables en cela à ces ſauvages des isles Marianes qui n'ayant point l'idée du feu, le prirent d'abord pour un animal domeſtique qui aimoit à ſe jouer, & qui ne furent inſtruits que par la douleur, de l'activité funeſte de cet élément.

C'eſt ſur-tout à de pareils individus que la morale du philoſophe eſt néceſſaire ; trop heureux ſi les livres où elle eſt conſignée ſont l'expreſſion d'une ame ſenſible & honnête, & ſi, attirés au pied d'un mancenilier par le luxe impoſant de ſes feuilles, ils ne vont pas s'empoiſonner ſous ſon ombrage !

L'art en morale de faire ſur ſoi des expériences, eſt peut-être parmi nous le chef-d'œuvre de la raiſon perfectionnée ; parce que tout concourt à nous faire illuſion, que nos cœurs ne parlent pas la langue de la grammaire,

& que l'habitude de l'erreur nous apprend à nous défier, même de la vérité.

L'homme entraîné par une paſſion dominante, ne voit les objets qu'au travers d'un verre coloré qui les dénature; ſa mémoire l'égare, ſon imagination l'aveugle, ſon tempérament le trahit; le faiſceau de ſes fibres ſenſibles éprouvant une foule de vibrations en ſens contraire, il ſe tourmente à chaque inſtant pour faire un choix, & n'eſt jamais qu'un automate dont les reſſorts ſont montés par l'habitude.

D'un autre côté, l'homme blaſé eſt incapable de ſe déterminer, parce que l'appareil de ſes cordes fibrillaires ne peut ſe mouvoir que foiblement & avec lenteur : toutes ſes expériences ſont tardives, ſa liberté eſt anéantie; il ne ſemble plus tenir que par un fil au monde moral & à la nature.

Ce fil exiſte cependant, & il ſuffit, pour que l'homme blaſé démérite; car les mouvemens phyſiques de la machine, quoique dirigés par une ame

pût ſervir de baſe au code des légiſlateurs & à la morale du genre humain.

La différence de l'organiſation ſuffit pour varier cette époque : un enfant dont les ſens ſont obſtrués, peut encore à vingt ans ſe jouer avec le hochet; mais Paſchal, qui à douze ans devine Euclide & Archimede, étoit probablement, à neuf, capable de mériter & de démériter, de ſe choiſir une patrie & d'avoir des remords.

L'éducation eſt encore une cauſe qui retarde ou accélere cette époque; l'enfant de la campagne ſe développe lentement & en ſilence ſous l'œil de la nature; mais l'enfant des grandes villes, environné de tant d'objets qui concourent à donner de l'élaſticité à ſes organes, acquiert une intelligence prématurée, & devient homme long-tems avant que d'avoir la faculté de les produire.

Enfin, le climat ſeul ſuffit pour faire entrer plus tôt ou plus tard les enfans dans le monde moral. L'habitant des

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

régions voiſines du pole, incapable à vingt ans de devenir pere, n'a de l'intelligence à cet âge que pour ſe défendre contre les ours blancs, les inſectes & l'hiver éternel de ſon pays. Il n'en eſt pas de même des negres & de quelques inſulaires des mers d'Afrique: très-ſouvent à dix ans ils ſavent engendrer, déshonorer les femmes, & vendre leur pere à l'Européen avide qui a l'infamie de les acheter.

L'individu dont la foibleſſe originelle des organes perpétue la ſtupidité, le frénétique qui doit à des maladies le dérangement de ſon *ſenſorium*, & le vieillard dont les ſens oblitérés n'ont de force que pour appeller la mort, ne ſont pas des hommes; les avenues du monde moral leur ſont fermées, non par leur crime, mais par la nature.

S'il naiſſoit, ſur ce globe, des êtres intelligens qui manquaſſent de quelques-uns de nos ſens (*), on ne devroit

(*) Mon hypotheſe tombe ſur un individu qui manque eſſentiellement d'un organe, & qui ne trouve

pas non plus les ranger dans la classe des hommes; il leur faudroit un code de morale particulier qui les éclairât sur le petit nombre de leurs besoins, & qui servît à les défendre contre l'éton-

MORALE DE L'HOMME PHYSIQUE.

point dans la perfection des autres la facilité d'y suppléer: de pareils êtres n'ont peut-être point encore paru sur ce globe; & il en est d'eux comme des vrais hermaphrodites. Il y a un art de faire parler & entendre nos sourds & muets: nos aveugles-nés lisent avec la main: ce n'est pas l'organe qui manque à tous ces gens-là; c'est seulement son usage: aussi ils sont hommes, & ne peuvent se dérober à notre morale & à nos loix.

Cependant l'organisation influe si fort sur la morale, qu'on a vu des hommes nés simplement avec un sens vicié, différer de nous sur des dogmes qui remontent au berceau du genre humain. Le célebre aveugle-né de Puyseaux ne croyoit point à la pudeur, & son cynisme sur ce point égaloit celui de Diogene.

Le philosophe qui nous l'a fait connoître laisse même à entendre qu'il se croyoit en droit de décliner nos tribunaux & nos loix. Quelques désordres de sa jeunesse le firent appeller à la police de Paris; mais les signes extérieurs de la puissance, qui nous affectent si vivement, dit l'auteur que j'analyse, n'en imposent point aux aveugles: celui-ci comparut devant le magistrat comme devant son semblable: les menaces ne l'intimiderent point. *Que me ferez-vous?* dit-il à M. Héraut. *Je vous jetterai dans un cachot*, lui répondit le magistrat. *Eh monsieur!* lui repliqua l'aveugle, *il y a vingt-cinq ans que j'y suis.* — *Lettr. sur les aveugles, page 28.*

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

nante ſupériorité que nous donneroit ſur eux l'uſage d'un plus grand nombre d'organes.

Ajoutons encore (car il ne nous appartient pas de circonſcrire dans les limites de notre petit entendement la marche de la nature), ajoutons, dis-je, qu'un être intelligent peut naître avec plus de cinq ſens : un tel individu doit être regardé comme au-deſſus de l'homme ; il lui conviendroit de protéger notre morale, mais non de s'y ſoumettre ; s'il paroiſſoit ſur ce globe, il devroit le gouverner ; & s'il exigeoit de nous un culte, la ſupériorité d'intelligence qu'il tireroit de la multitude de ſes organes, juſtifieroit bien plus notre idolâtrie que celle des polythéiſtes n'a été juſtifiée par les crimes impunis de Jupiter.

Je vais encore plus loin : il me ſemble qu'un degré de perfection extraordinaire dans nos organes ſuffiroit peut-être, pour changer quelques-uns de nos rapports avec les êtres qui nous environ-

nent. Je ſuppoſe qu'il naiſſe un vrai hermaphrodite, c'eſt-à-dire, un individu qui ait la faculté de donner le jour à des êtres qu'il aura lui-même engendré: il eſt certain qu'un homme ainſi organiſé peut rompre le contrat ſocial: pourquoi ſe laiſſeroit-il enchaîner par nos loix, lui qui ſe ſuffit à lui-même, qui ſatisfait ſes beſoins au moment qu'il les voit naître, & qui, ſans le concours des cauſes étrangeres, remplit toutes les vues de la nature?

Mais je me laſſe de parler d'êtres métaphyſiques: revenons à l'homme, que je n'aurois peut-être pas dû quitter.

La morale de l'homme phyſique dépend beaucoup du climat qu'il habite; j'en excepte cependant les devoirs eſſentiels qui le lient à Dieu, à ſes pareils & à lui-même: devoirs invariables, gravés non ſur des tables d'airain, mais dans les cœurs, & qui ſont faits moins pour l'individu que pour l'eſpece humaine.

Les annales des deux continens nous démontrent que le caractere des peuples

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

ſe forme ſur le ſol qu'ils habitent: un Caraïbe, né & vivant dans les bois, n'aura jamais l'urbanité & l'atticiſme du Pariſien; l'Africain énervé par l'air brûlant qu'il reſpire, ne ſauroit avoir la vigueur de ces nations du Nord, qu'on a regardées long-tems comme la pépiniere du genre humain. Toutes ces conſidérations doivent faire varier, à certains égards, les codes des légiſlateurs; & j'aurois bien mauvaiſe idée de ces bienfaiteurs de la terre, ſi toutes leurs inſtitutions ſe reſſembloient; s'il n'y avoit que le langage de différent entre les inſtitutions qu'Anacharſis donna aux Scythes, & celles que Zoroaſtre donna à la Bactriane; entre le code ruſſe de Pierre-le-Grand, & le code anglois du Solon de la Penſylvanie.

Le climat change ſi bien les mœurs, qu'un peuple tranſplanté d'une contrée dans une autre, perd peu à peu ſes manieres, ſa façon de penſer & ſon tempérament. Les Tartares qui ont conquis la Chine, ſont actuellement preſqu'auſſi

preſqu'auſſi polis que la nation qu'ils ont ſubjuguée : les Hollandois même, dont le travail ſemble l'élément, & qui en Europe ont créé leur patrie, tranſportés à Batavia, adoptent les mœurs aſiatiques, ſubſtituent des ſerrails à leurs fortereſſes, & remplacent leurs ſoldats par des eunuques.

Quelquefois un fleuve ou la poſition d'une montagne ſuffiſent pour établir cette variété de mœurs & de climats entre deux contrées limitrophes ; le Piémontois qui habite Turin, n'eſt point le même que celui qui vit dans les Alpes : Platon remercioit le ciel d'être né à Athenes, non à Thebes, & il n'y avoit guere que le fleuve Aſope qui ſéparât la patrie de Socrate de celle d'Epaminondas.

Le climat lui-même varie, ſoit par quelque grande révolution du globe, ſoit par d'autres cauſes ſecondaires : la mer en ſe retirant a tellement changé la nature de quelques plages Africaines, que le ſol de l'ancienne Carthage n'eſt

on n'y éprouve plus ces hivers rigoureux dont parle Tite-Live, & qui donnoient du reſſort, ſoit aux organes des habitans, ſoit à leur courage : ils ont perdu avec leur ciel l'énergie de leur caractere, & il ſeroit peut-être auſſi abſurde à un légiſlateur d'exiger des Italiens modernes qu'ils devinſſent tout-à-coup des Romains, que de demander des harangues académiques aux barbares du Kamchatka, & des opéra aux ſauvages de la baie d'Hudſon.

En général, les peuples qui habitent un climat riant & favoriſé de la nature, doivent avoir des inſtitutions auſſi douces que leur ciel; leurs annales ne doivent point être ſouillées de ces crimes réfléchis qui laiſſent une trace profonde dans la mémoire, & le légiſlateur qui les gouverne doit prendre une bonne idée de l'eſpece humaine.

Ces peuples ſe nourriſſent d'ordinaire de fruits & de végétaux (*). Or la mé-

(*) On a écrit que l'agriculture étoit le premier des arts; c'eſt à mon gré un des paradoxes les plus

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

decine, qui dans toute autre occaſion ne fait que conjecturer, affirme que c'eſt à de pareils alimens qu'on doit en

abſurdes que la manie des ſyſtêmes ait oſé produire.

Les premiers habitans de la terre ont dû être libres; ainſi il a dû s'écouler un grand nombre de ſiecles avant qu'un homme dît, *ce champ eſt à moi;* & un plus grand nombre encore avant qu'il tentât de le cultiver.

Varron, Pline, Lucrece & Horace aſſurent que l'homme ſauvage vécut d'abord de gland: mais, comme l'a très-bien obſervé le juriſconſulte Tribonien, le mot latin *glans* déſigne tous les fruits qu'un arbre peut produire: *Glandis appellatione fructus omnes percipiuntur.* La raiſon & la grammaire ſe réuniſſent donc pour faire l'homme primitif frugivore; quand en dégénérant il eſt devenu pourceau, ce n'a été, ſans doute, qu'à la façon d'Epicure.

L'agriculture eſt par elle-même un art ſi compliqué, que ſi le bled eût été eſſentiel à notre nourriture, le genre humain auroit probablement péri à ſon berceau.

Il falloit d'abord deviner que des grains, naturellement inſipides, à force de préparations & de métamorphoſes, deviendroient un aliment digne de l'homme.

Il falloit dompter des animaux ſauvages pour les aſſocier à ſes travaux.

Il falloit entr'ouvrir la terre pour en tirer le fer deſtiné aux inſtrumens du labourage, & faire ſervir enſuite ce même fer à déchirer cette terre qu'on venoit d'entr'ouvrir.

Il falloit moiſſonner à propos ces végétaux inconnus; il falloit inventer des machines pour broyer le grain; il falloit pêtrir, faire lever & cuire la pâte qui en étoit le

partie la pureté de ſon ſang, la ſérénité de l'ame & la vivacité brillante de l'imagination. Pour la philoſophie, qui de toutes les ſciences eſt peut-être la moins conjecturale, elle démontre aiſément que les mœurs s'épurent par le régime de Pythagore & de Newton: tout étant égal d'ailleurs, j'aimerois beaucoup mieux la morale d'un peuple frugivore que celle d'un peuple ichthyophage, & celle d'un peuple ichthyophage que celle d'un peuple carnivore.

MORALE DE L'HOMME PHYSIQUE.

Les mœurs doivent ſe dépraver quand on approche de la ligne, ou qu'on s'avance vers le pole.

Ceux des orientaux dont le ſang eſt brûlé par le ſoleil, doivent avoir une imagination vive, un caractere léger & une ame ſans énergie; auſſi leurs inſtitutions ſe reſſentent des vices de leur ſang & de leur climat; ils ont

réſultat: que de travaux préliminaires pour parvenir à la découverte du pain! Il en fallut peut-être moins à Archimede pour inventer ſon miroir brûlant, & pour réſoudre ſon problême de la couronne.

des romanciers pour hiſtoriens, des métaphyſiciens pour philoſophes, & des poëtes pour théologiens.

Les maladies mêmes qui favoriſent ces vices, doivent devenir ſacrées pour un Aſiatique: Mahomet s'évanouit, & le fanatiſme dit qu'il eſt en extaſe; il a des convulſions épileptiques, & on ſuppoſe qu'il eſt obſédé de la divinité qui l'inſpire; il eſt probable que, malgré ſon génie & ſes victoires, Mahomet, ſans ſon délire prophétique, n'eût pu réuſſir à être le législateur des Arabes, & que ſans le mal caduc il n'eût pu devenir prophete.

Un peuple comme les Arabes doit être entraîné impétueuſement à l'amour, parce que la chaleur du climat multiplie ces particules ignées qui s'exhalent des végétaux, circulent dans les veines avec l'air qu'on reſpire, & ſe portent avec force dans les réſervoirs de la génération: or, comme les plaiſirs des ſens ſont dans de telles contrées la paſſion dominante de chaque individu, il me

ſemble que les législateurs devroient s'appliquer particuliérement à en réprimer la licence; c'eſt-là que la pudeur doit être la baſe des loix ſociales, que le phyſique de l'amour doit être modifié par le ſentiment qui l'épure, & que la morale doit tonner à-la-fois contre l'opprobre des ſerrails & contre les jouiſſances ſtériles & infames des célibataires.

Mahomet n'étoit point fait pour être le législateur de l'Aſie; il avoit un tempérament trop ardent: ce n'étoit point du ſang, c'étoit l'élément même du phlogiſtique qui circuloit dans ſes veines: il ne combattoit, il n'écrivoit, il ne prophétiſoit que pour ſervir le penchant effréné qu'il avoit pour les femmes; il compoſa ſon Coran pour déguiſer ſes foibleſſes, & il imagina ſon paradis pour en faire l'apothéoſe.

Il me ſemble que c'eſt à un homme froid qu'il appartient de régir les paſſions ardentes des Orientaux, & à une imagination ardente à donner des loix aux

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

peuples du Nord: Fontenelle, à certains égards, pouvoit être le législateur des Arabes, Mahomet celui des Samoïedes & des Lapons.

Les hommes qui habitent les plaines brûlantes de la zone Torride ou les glaces éternelles du pole, tourmentés par les feux du ſoleil ou par ſon abſence, & ayant ſans ceſſe autour d'eux la nature morte ou inanimée, ont preſque toujours des loix dures & une morale atroce: ils ſe repréſentent Dieu comme un tyran, & pour l'honorer ils l'imitent.

Il en eſt de même des peuples dont le pays eſt ſujet aux inondations extraordinaires, aux ouragans ou aux tremblemens de terre: dévorés par une ſombre miſanthropie, ils ne connoiſſent l'Être ſuprême que par la ſuperſtition qui le dégrade, ou par le fanatiſme qui l'outrage: il ſemble que ce ſoit le mauvais principe qui leur ait donné une religion, des loix & une morale. (*)

(*) L'hiſtoire s'accorde ici parfaitement avec la philoſophie. Ouvrez les annales de l'Égypte, du Me-

C'eſt ſur-tout de pareils peuples dont le caractere a beſoin d'être réformé par les inſtitutions les plus pacifiques ; le légiſlateur doit s'appliquer à juſtifier à leur entendement cette nature, dont l'aſpect ſauvage effrayoit leur ſenſibilité: il doit les faire lutter par des mœurs douces contre l'aſpérité du climat qu'ils habitent, & donner à leur ame une ſérénité qui n'eſt point dans le ciel qui les éclaire.

La guerre ne doit point être leur élément: la guerre eſt un fléau factice de l'homme en ſociété, qu'il ne faut point ajouter à tant de fléaux qui déſolent l'homme de la nature.

Il faut ſur-tout conſoler ces victimes des révolutions du globe, par la douce perſpective de l'immortalité; il ſeroit trop affreux qu'après avoir traîné une exiſtence malheureuſe, elles ne viſſent que le néant au bout de leur carriere.

---

xique & du Japon, vous y verrez toujours la férocité dans le peuple, le deſpotiſme dans les rois, & la tyrannie dans les dieux.

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

Je ne me laſſe point d'examiner les maux que les législateurs ont fait aux hommes, & le bien qu'ils pouvoient leur faire ; il me ſemble qu'en général leurs codes de morale n'ont pas aſſez remédié aux vices des climats & des tempéramens : le prophete Odin étoit plus Scythe que les Scythes mêmes qu'il vouloit éclairer : comment Sommonacodom déguiſé en femme ſe flatta-t-il de donner du reſſort à l'ame efféminée des Siamois ? comment les Druides, qui étoient la raiſon vivante de nos peres, ſe perſuaderent-ils qu'ils civiliſeroient des barbares en inſtituant le point-d'honneur, en formant un code juridique de maſſacres, & en adorant un dieu antropophage ?

Il y a dans l'ordre moral une eſpece de tact particulier, fruit de l'habitude de réfléchir dans une tête heureuſement organiſée ; ce tact eſt dans la ſcience des mœurs ce que le goût eſt dans l'étude des arts ; il ſemble agir en inſpirant, comme le génie de Socrate.

Ce tact moral eſt l'application rapide des réflexions & des expériences ; il combine en un inſtant les effets & les cauſes ; il ſaiſit les rapports des loix faites & de celles qui ſont à faire ; & de la diſcordance des paſſions particulieres de chaque individu, il tire l'harmonie générale de la ſociété.

Ce tact n'a été donné qu'à un petit nombre de légiſlateurs : voilà pourquoi la terre a été inondée de loix ſtupides ou féroces, de loix qu'on croiroit combinées dans l'entendement d'un eunuque ou dans la caverne d'un antropophage.

Le grand défaut des fondateurs des empires, eſt d'avoir créé un art de tromper les hommes, qu'ils ont décoré du nom de politique : cet art funeſte commence par empoiſonner les mœurs ; l'épidémie de là ſe communique aux loix, & l'état gangréné s'anéantit enfin par les moyens qu'on deſtinoit à lui procurer une durée éternelle.

Cette politique, le fléau de la morale, conſiſte à ſacrifier ſans ceſſe les indi-

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

vidus de la ſociété à ce qu'on nomme le bien général (*). Elle n'agit qu'en armant les paſſions des hommes les

(*) Je trouve à ce ſujet dans un ouvrage juſtement eſtimé, une penſée digne de Hobbes & de Machiavel. La voici.

« La vue générale de la nature phyſique paroît être » de conſerver les eſpeces, ſans s'inquiéter des indi- » vidus : ainſi la politique morale veut faire le bien du » plus grand nombre qu'il eſt poſſible, ſans s'inquiéter » de quelques particuliers, & même à leurs dépens, ſi » l'on y eſt forcé. » Voyez *la philoſophie applicable à tous les objets de l'eſprit & de la raiſon*, page 37.

Il me ſemble que l'abbé Terraſſon ſe trompe, & comme philoſophe & comme naturaliſte.

Il eſt faux que la nature ne s'inquiete pas des individus. Chaque être apporte en naiſſant un principe vital qui tend à prolonger ſon exiſtence.

Le mot eſpece eſt un terme technique que nous avons inventé pour ſuppléer à la foibleſſe de notre mémoire & de notre entendement : la nature ne fait réellement point d'eſpeces ; elle ne forme que des individus.

Ce vil machiaveliſme, qui conſiſte à faire un mal réel pour travailler à un bien incertain, convient à de petits tyrans, tels que Philippe II, Tibere & Louis XI ; il n'eſt pas digne de la nature.

Tout gouvernement où on s'inquiete peu des particuliers eſt eſſentiellement mauvais ; c'eſt un ſol embraſé qui dévore ſes habitans : le crime de la patrie rompt alors le pacte ſocial entr'elle & les concitoyens.

Malheur à un être qui ſe trouve forcé à faire le bien du grand nombre de ſes membres aux dépens des autres !

unes contre les autres, pour en faire réſulter la tranquillité d'un deſpote, qui alors devient heureux par l'infortune de tous.

C'eſt à ce machiaveliſme qu'on doit ces manœuvres obſcures & cruelles, appellées par de vils adulateurs, *coups d'état*, *droit de bienſéance*, *effets du malheur des tems*, & que le philoſophe appelle, des attentats des rois contre les peuples.

Ce machiaveliſme entretient dans une monarchie les priſons d'état, quoiqu'il ſoit démontré que par-tout où la loi ne juge pas, le ſupplice eſt un crime du légiſlateur. (*)

C'eſt dans les états où circulent ces

---

c'eſt un malade que la médecine ne conſerve qu'en le mutilant: de pareils ſacrifices annoncent ſa gangrene & ſa décadence.

(*) Rendons juſtice au monarque juſte & ſage qui nous gouverne; il n'aime point les actes d'autorité arbitraire; il a détruit la priſon d'état de Vincennes, & il ne tient qu'à un miniſtre, homme de bien qui lira dans ſon cœur paternel, de lui faire renverſer le château abominable de la Baſtille.

maximes empoiſonnées que s'introduiſent d'ordinaire les maux d'opinion, le féroce préjugé des duels (*), & en général toutes ces inſtitutions barbares, où pour avoir de l'honneur il faut être ſans vertu.

C'eſt-là que ſe trament ſourdement les grandes conſpirations contre le genre humain ; on y voit fermenter ces haines nationales qui ſe terminent à des vêpres Siciliennes ; on y voit le fanatiſme honorer un Dieu de paix par des maſſacres d'Irlande & des journées de Saint-Barthelemi.

(*) Le point-d'honneur naquit du délire des peuples ſauvages, qui, ſans ceſſe occupés à attaquer ou à ſe défendre, n'eſtimant que la force phyſique, & n'ayant d'autres loix que leur épée, mirent une eſpece de grandeur d'ame à ſe faire juſtice des inſultes qu'on faiſoit à leur vanité. Par quelle bizarrerie, nous dont la paix ſemble l'élément, nous qui nous flattons de n'être plus ſauvages, nous qui avons des loix, avons-nous adopté ce préjugé frénétique de nos ancêtres ? Le nom de Gaulois eſt-il aſſez reſpectable pour conſacrer des uſages ſtupides ou féroces ? Irons-nous brûler des victimes humaines dans des paniers d'oſier, parce que nous deſcendons des adorateurs de Teutatès ?

La vraie politique ou l'art de gouverner les hommes réunis en ſociété, n'eſt que la morale appliquée à la législation.

Je ne vois ſur toute la ſurface du globe que le ſeul empire de la Chine où la politique, de tems immémorial, ait été eſſentiellement liée à la morale: c'eſt-là qu'un ſouverain eſt un pere; c'eſt-là que les vices de l'ame dégradent, & que les mœurs ſont le complément des loix: législation ſublime créée par un philoſophe, & que le Tartare farouche, qui a ſubjugué la Chine, a eu la grandeur d'ame d'adopter.

L'homme phyſique ne fut point négligé dans la législation de Cong-fut-ſée; ce ſage, ſi juſtement célebre, éclaira les peuples ſur leurs vrais beſoins: il voulut qu'ils rendiſſent la terre qu'ils cultivoient, & non les étrangers, tributaires de leur induſtrie; il leur apprit à jouir peu pour jouir long-tems, & à faire dépendre de la force de leurs organes la vigueur de leur intelligence.

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

Les rois reconnurent par ces inſtitutions qu'ils étoient hommes, & ſûrs de mourir comme le dernier de leurs adulateurs, ils ne tenterent point de ſe faire décerner les honneurs de l'apothéoſe. (*)

Je ne veux point m'appeſantir ſur l'éloge de la Chine, éloge qui ſembleroit une ſatyre de l'Europe: continuons à parcourir cet océan de loix créées par les hommes & non par la nature, & ne laiſſons jamais échapper de nos mains la ſonde de la philoſophie.

En général, les loix n'ont preſque jamais été faites pour le pays qui les

(*) Ce fut une ſinguliere manie à Alexandre, qui étoit d'ailleurs le premier des rois de ſon ſiecle, de renier ſon pere pour ſe faire le fils de Jupiter: il en coûta cher à Calliſthene pour n'avoir pas voulu mettre à côté du ſuprême Ordonnateur des mondes ce jeune inſenſé, qui corrompoit les prêtreſſes des temples, qui s'enivroit avec Clitus, & qui ſe faiſoit le mari de Bagoas & d'Epheſtion: Lacédémone, obligé d'aduler ce conquérant, ſe tira d'affaire par un décret conçu en ces termes: *Puiſque Alexandre veut être dieu, qu'il ſoit dieu.* Ælian. *var. hiſtor. libr. II, cap. XIX.* Le Dieu mourut à Babylone avant d'avoir pu ſe venger.

obſerve ;

obſerve ; d'ordinaire c'eſt le peuple ſubjugué qui adopte les inſtitutions de ſes conquérans, ou les conquérans qui ſe ſoumettent à celles des peuples ſubjugués. Voilà pourquoi le phyſique de l'homme & celui du climat qu'il habite ont été ſi peu conſultés; voilà pourquoi l'eſpece humaine gémit ſous l'eſclavage des loix, qui étoient faites pour aſſurer ſon bonheur & ſon indépendance.

Les Tartares, qui ont adopté un code Sybarite, ſe ſont dans la ſuite apperçus de ſon inſuffiſance : alors ils en ont formé un autre ; mais ſans détruire le premier, qui de jour en jour leur devenoit plus cher, non parce qu'il renfermoit des loix ſages, mais parce qu'il renfermoit des loix anciennes.

Il y a un ſiecle que ce mêlange abſurde de loix humaines & d'uſages féroces excita une grande réclamation en Angleterre : le chancelier Bacon, un des premiers qui ait fixé ſur cet objet les regards de la politique, diſoit que dans ſon pays les loix vivantes mou-

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

roient à côté de celles qui devoient n'être plus : c'eſt le fameux ſupplice inventé par Mezence.

Dans d'autres états, on n'a pas oſé toucher à l'édifice gothique & barbare des anciennes loix ; mais chaque docteur s'eſt permis de les interpréter à ſon gré : de là cette foule de commentaires qui rendent ſi pénible l'étude de la juriſprudence : chacun s'occupe, non à examiner la loi, mais à voir ce qu'a penſé en tout tems l'homme de loi : tel ſeroit le navigateur qui ne ſe conduiroit que par le ſillage du vaiſſeau qui le précede ; la nuit ſurvient & le guide diſparoît : il valoit mieux régler ſa route ſur le cours du ciel. -- Le ciel d'un grand juriſconſulte eſt la morale de la nature.

Ce n'eſt point l'étendue d'un code qui démontre les lumieres d'un peuple ; d'ordinaire plus il y a de loix dans un état & moins il y a de mœurs ; ſi on en doute, qu'on compare Rome ſous Juſtinien, & Rome ſous les Scipions, n'ayant que ſes douze tables.

Pourquoi a-t-on rendu ſi compliquée la machine de notre législation ? le gouvernement tremble à chaque inſtant pour ma vie & pour ma fortune ; une police défiante m'entoure de ſatellites inviſibles ; la loi, juſque dans le bien que je fais, ſoupçonne le mal que le méchant médite : grand Dieu ! ſuis-je donc dans une caverne de brigands, & la loi n'eſt-elle pour moi que cette épée de Denis le tyran, ſuſpendue par un fil ſur ma tête, moins pour me protéger que pour m'empêcher de vivre ?

Oh ! combien les mœurs ſeules, ſans cet appareil formidable de loix, contribueroient plus à mon bonheur ! Tems heureux de la franchiſe douce & honnête de nos peres, vous n'êtes plus que dans la mémoire de leurs deſcendans ! Qu'eſt devenue cette parole plus ſacrée pour les citoyens, que nos ſermens faits ſur des autels entourés du parjure ? Ne vaudroit-il pas mieux avoir affaire à des hommes juſtes, que de ſe repoſer ſans ceſſe ſur la juſtice du ſoin de nous

défendre ? Je voudrois vivre avec mes amis, & la loi inquiete ne me montre autour de moi que des tyrans puiſſans qui la bravent, ou des ſcélérats obſcurs qu'elle punit.

Des mœurs ſans loix annoncent une nature ſauvage : des loix ſans mœurs prouvent un état dépravé & qui touche à ſa décadence ; le chef-d'œuvre des gouvernemens eſt celui où on trouve à-la-fois des mœurs & des loix.

C'eſt aux loix à maintenir les mœurs ; voilà pourquoi les anciens, nos maîtres peut-être en tout genre, s'occupoient tant de la culture des arts eſſentiels, veilloient à l'éducation nationale, avoient un ſi grand nombre de loix ſomptuaires ; ils ſentoient aſſez qu'un légiſlateur ne donne à ſes monumens qu'une baſe de ſable, quand il ne bâtit pas ſur la nature.

Pour nos inſtituteurs modernes, on diroit qu'ils ont tenté de refondre l'homme ; mais au lieu de le vivifier comme Promethée, ils en ont fait une

ſtatue froide & dont les reſſorts ne ſe montent que pour ſe détruire : l'Europe preſqu'entiere ne s'occupe que de commerce, d'arts ſomptueux & d'induſtrie : le mot de finance eſt le ſeul que la politique prononce ; l'élément dévorant du luxe eſt le ſeul où le citoyen puiſſe reſpirer ; pour les mœurs on les a reléguées dans les ouvrages des philoſophes ; & puiſque la choſe eſt bannie de nos cœurs, je ne vois pas pourquoi le mot ſubſiſte dans nos grammaires.

Arrêtons-nous ſur-tout ſur l'épidémie financiere qui menace de gangréner le plus beau des gouvernemens de l'Europe.

Depuis environ vingt ans, il s'eſt établi, au centre de Paris, un foyer de ſpéculations, où l'abominable égoïſte ſe crée une fortune ou l'anéantit en un inſtant ; on ne peut ſe figurer tous les maux qui ont réſulté de l'ouverture de cette boîte de Pandore.

Du moment qu'on s'eſt apperçu qu'on pouvoit ſans talent atteindre à

la fortune d'un Lucullus ou d'un Beaujon, chacun a abandonné ſon travail & le rang que ſes peres tenoient dans la ſociété pour ſpéculer dans les fonds publics : le courtiſan a quitté Verſailles, le magiſtrat le Palais, & le prêtre, le miniſtere des autels pour ſe faire joueur. Sur une fortune rapide, il y a eu cent déſaſtres : mais eſt-ce que les fautes d'une génération ont jamais corrigé celle qui doit la ſuivre ?

Quand ces jeux terribles ne feroient qu'iſoler les hommes & les deſſécher, un gouvernement ſage devroit encore les anéantir.

L'arbre funeſte n'a pas pouſſé, dans l'état, des ramifications aſſez profondes pour qu'il ſoit impoſſible de l'arracher.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'un miniſtere ſage attachât une note d'infamie à l'agioteur.

Mais comme dans toute bonne légiſlation il faut prévenir les délits plutôt que les punir, le philoſophe deſireroit

qu'auparavant on ôtât tout prétexte à l'agiotage.

Quand un gouvernement ceſſera d'emprunter à de hauts intérêts, le mauvais citoyen ceſſera de ſpéculer ſur les emprunts.

Quand un gouvernement ſera aſſez fort pour ſe paſſer des vagues reſſources du jeu public, les fortunes du peuple & des grands n'iront pas s'anéantir dans les loteries.

Quand un gouvernement éclairé achevera de recouvrir un crédit qu'il n'auroit jamais dû perdre, fort de ſa propre force, il aura le droit de tonner contre une morale ſpéculative qui tend ſans ceſſe à anéantir la morale éternelle de la nature.

Oh, que la nature s'eſt cruellement vengée en abandonnant les hommes qui la blaſphêment! Un vil & froid intérêt a achevé d'éteindre en nous la flamme déjà expirante de la ſenſibilité; les liens ſacrés des familles ſe ſont relâchés: l'habitant des villes, iſolé au

milieu de ſes concitoyens, ſourit de pitié au nom de patriotiſme; & ce ſentiment noble & généreux qui fait embraſſer le genre humain dans ſa bienveillance, on le renvoie avec la chimere du bien poſſible dans la république de Platon.

A la place des mœurs nous avons mis une politeſſe féroce qui, à force de nous rendre uniformes, anéantit notre caractere: un homme aimable ſe croiroit déshonoré, ſi le nom ſacré de pere ou d'épouſe abordoit ſur ſes levres; incapable de ſentir d'autres plaiſirs que ceux qu'il achete, il abandonne ſa femme, ou quelquefois même oſe la vendre au premier ſéducteur qui entreprend ſa conquête; trafiquant ainſi avec des courtiſannes, & des amis plus vils encore, de crimes, d'opprobres & de remords.

Et toi, amour, lien ſacré des êtres, pur élément de la nature; toi qui montes dans les ames ſenſibles tous les reſſorts de la vertu, qui te reconnoîtra chez

un peuple qui ſe joue de la morale ? On donnera ton nom à ce ſentiment factice, né du beſoin de jouir & de la vanité d'être préféré ; & l'homme de bien te voyant dans la bouche de l'être vil, qui ſubjugue toutes les femmes, les trahit & les déshonore, te bannira de ſon cœur & rougira d'aimer.

MORALE DE L'HOMME PHYSIQUE.

Il ne ſuffit pas que les loix maintiennent les mœurs ; il faut que les mœurs, à leur tour, maintiennent les loix : car quel bien peuvent faire à un état les meilleures inſtitutions, quand le ſcélérat puiſſant s'en joue, que la mauvaiſe-foi les interprete, & que le cœur des méchans conſpire pour tenir lieu lui ſeul de toute législation ?

La plus légere atteinte portée aux bonnes mœurs peut entraîner la diſſolution du corps politique ; mais on peut & on doit quelquefois changer les bonnes loix : les inſtitutions des hommes ſont variables ; il n'y a que la morale de la nature qui doit être éternelle.

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

Quand Locke donna des loix à la Caroline, il voulut qu'elles n'euſſent de force que pour cent ans: ce grand homme, qui avoit fait une étude profonde du cœur humain, ſentoit qu'il ne faut pas un ſiecle à une nation pour que ſes mœurs s'alterent: or dès que les mœurs dans un état ſe dépravent d'une maniere ſenſible, la machine politique a beſoin d'être remontée par la légiſlation.

Je trouve dans les anciennes légiſlations un ſecret admirable pour éloigner la décadence des mœurs; c'eſt l'établiſſement de la cenſure. A Rome un ſimple magiſtrat, ſon tableau à la main, & armé du fouet de l'opprobre, forçoit les citoyens à être honnêtes; bien plus redoutable aux corrupteurs de la morale publique, que les inſtitutions de Numa gravées en airain au Capitole; parce que la loi ne parle qu'une fois, & qu'un homme tel que Caton agit toujours.

Je cite ſouvent Rome, & j'en rougis

pour l'Europe moderne, mais mon enthouſiaſme pour cette premiere des républiques, eſt trop réfléchi pour être aveugle; je ſuis loin d'approuver les inſtitutions qu'elle fit pour le malheur du monde : ſon patriotiſme étoit preſque toujours un attentat contre le repos des nations; & Caton terminant toutes les délibérations du ſénat par le conſeil de détruire Carthage, n'eſt plus à mes yeux la loi vivante de Rome, mais l'ennemi du genre humain.

Nous, qui avons ſous les yeux les codes divers des nations, qui pouvons nous inſtruire par leurs loix, & nous éclairer par leurs fautes, comment n'avons-nous jamais adopté que les mœurs des états énervés, & les inſtitutions des barbares? C'étoit la Rome des Scipions & non celle de Juſtinien qui devoit nous donner ſon code & ſes mœurs : au lieu d'adopter le farouche point-d'honneur des Welches, il falloit faire cenſeurs de la nation les Sully, les Catinat & les Montauſier, mais ſans leur

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

permettre d'opiner au parlement, pour rendre Londres eſclave, ou pour noyer la Hollande.

Je deſirerois auſſi, pour la perfection de la morale des états, qu'il y eût un opprobre légal attaché à ces vices du cœur, ſur leſquels le magiſtrat ſe tait, & qui ne ſont punis que par les remords: il y avoit dans l'ancienne Perſe des loix contre l'ingratitude; Xénophon obſerve qu'elles préparerent la grandeur des ſucceſſeurs de Cyrus: mais lorſque cette digue, qui arrêtoit le débordement des mœurs, commença à s'écrouler; lorſque le deſpotiſme dans les grandes familles de l'état eut ſubſtitué au nom de pere celui de maître; alors l'empire, fermé à la nature, s'ouvrit de toutes parts à l'épée d'Alexandre.

Le défaut le plus grand des légiſlations eſt peut-être de n'avoir attaché aucune récompenſe à la vertu: on diroit qu'elles ne croient pas les bonnes actions compatibles avec la vie ſociale; elles ne ſuppoſent pas plus la poſſibi-

lité des citoyens vertueux, que Rome ne ſuppoſoit la poſſibilité des parricides. (*)

Et qu'on ne diſe pas que la vertu eſt aſſez récompenſée par l'eſtime tacite des gens de bien : qu'eſt-ce que la froide bienveillance d'une centaine de ſages obſcurs, auprès de la confédération formidable de tant d'hommes méchans par caractere ou par foibleſſe,

(*) Le journal de Paris doit être bien étonné de trouver ici une place : ce journal que depuis ſon inſtitution jamais un homme de lettres n'a rédigé, qui d'ordinaire ne dit la vérité ni de l'homme en crédit qu'il encenſe, ni de l'écrivain qu'il déchire, qui ſemble ſans ceſſe occupé dans les arts à étouffer le génie & à élever la médiocrité ; le dernier enfin des journaux, qui ſont eux-mêmes la derniere des productions des gens de lettres, — eh bien, ce journal, depuis quelque tems, ſemble avoir épuré la baſſeſſe de ſon origine, en devenant le dépôt des actes de bienfaiſance. La publicité de ces feuilles engage une foule d'égoïſtes à venir au ſecours de la vertu indigente ; & peu importe au gouvernement, pourvu que le bien ſe faſſe, que le mobile en ſoit l'amour de l'homme ou la vanité.

O mes amis, qui voulez conſerver purs votre goût & votre cœur, voyez les actes de bienfaiſance du journal de Paris & n'en liſez jamais les analyſes ! *Note de l'éditeur.*

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

qui occupent toutes les avenues de la ſociété, qui diſtribuent en deſpotes les mépris ou la conſidération, qui réuniſſent à l'art de donner aux vices les couleurs de l'honnête, celui d'imprimer ſur l'honnêteté le burin du ridicule?

J'en appelle à la bonne-foi : penſe-t-on, par exemple, que le ſuffrage d'une douzaine de philoſophes pratiques, fût un encouragement ſuffiſant pour les bonnes mœurs dans une ville immenſe où la jeuneſſe s'inſtruit à jouir, comme les anciens Spartiates s'inſtruiſoient à voler ; où l'épidémie du libertinage a gagné le théatre (*), la bonne compagnie & juſqu'aux livres de morale ; où dans la foule des attentats contre l'union conjugale, le public ne ſe joue

(*) Comment la ſcene françoiſe, conſacrée au génie & à la vertu, conſerve-t-elle George-Dandin, cette nouvelle farce des nuées, deſtinée à jouer, non la philoſophie, mais le nœud ſacré du mariage? Et toi, immortel Moliere, comment as-tu fait ſervir quelquefois à ſapper la morale la plume que le goût t'avoit donnée pour jouer les ridicules? Tu étois ſi grand par toi-même, pourquoi te faire le rival d'un vil Ariſtophane?

que du mari qui ſe plaint, de la femme qui rougit, & de l'amant adultere qui ne s'en vante pas.

MORALE DE L'HOMME PHYSIQUE.

Dans une ſociété naiſſante, un crime tel que l'adultere entraîne peut-être avec ſoi ſon ſupplice ; mais auſſi dans une ſociété naiſſante il n'y a point d'adultere.

C'eſt lorſqu'un état affaiſſé par le luxe penche vers ſa décadence, qu'il faut le remettre debout, en encourageant les bonnes mœurs ; c'eſt alors que le légiſlateur doit choiſir le théatre le plus élevé pour y placer la vertu ; c'eſt alors qu'on doit renouveller les mariages Samnites, & multiplier les fêtes de la roſiere de Salency.

Je pourrois m'étendre encore ſur la morale des états ; mais le germe de toute ma politique eſt déjà dans le cœur de l'honnête homme, & dans le roman immortel de Télémaque. (*)

(*) *Le Télémaque*. dit un magiſtrat éloquent, *cette proteſtation immortelle de la raiſon humaine contre les erreurs de la politique ; ce livre des mœurs, des rois &*

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

Les nations ne ſont que des individus de la ſociété univerſelle; ainſi la morale des états eſt eſſentiellement la même que celle des particuliers; & donner des mœurs à l'homme phyſique, c'eſt en donner au genre humain.

J'ai dit qu'il y avoit un ordre moral pour l'eſpece humaine; mais tous les individus ne ſe prêtent pas de même à ſes loix; & cette différence qui dépend de leur organiſation, doit en

des hommes, où la poéſie eſt devenue la ſageſſe, & la fiction la vérité ſublime; ce livre inſtructif & conſolant; où l'ame entiere ſe repoſe avec délices dans le ſein des Graces & des Vertus; ce livre qui plaît tant, & qui fait qu'on ſe plaît tant à ſoi-même, parce qu'on ſe trouve meilleur après l'avoir lu. Diſcours ſur les mœurs, par M. Servan, page 58.

Perſonne n'étoit plus en état de peindre Fénelon, & peut-être de le remplacer, que cet orateur même, qui dans tous ſes ouvrages s'eſt montré l'apôtre des mœurs; qui, né avec le génie de Démoſthene, y a réuni l'ame de Montauſier, & à qui il n'a manqué peut-être que de reſpirer l'air & l'artificiſme de la capitale, pour conſoler la France de la perte de d'Agueſſeau.

Je n'ai jamais vu ce magiſtrat, je ne le connois en aucune ſorte; mais j'ai lu ſes écrits, & ſon éloge déjà placé dans mon cœur, s'eſt trouvé naturellement ſous ma plume.

mettre

mettre auſſi dans la maniere de les gouverner.

Il y a des hommes dont l'inſenſibilité fait la baſe du caractere : ces froides ſtatues ne ſe vivifient jamais au feu du patriotiſme, la douce amitié fermente rarement dans leur ame, l'impétueux amour n'y cauſe aucune exploſion ; de pareils êtres, que les naturaliſtes devroient ranger dans la claſſe des zoophytes plutôt que dans celle des hommes, ont beſoin d'efforts violens pour ſortir de cet anéantiſſement : il faut que le légiſlateur les ſecoue, & ce n'eſt que par des coups de tonnerre qu'on peut interrompre en eux le ſommeil de la nature.

S'il ſe trouvoit un peuple auſſi malheureuſement organiſé, il ſeroit peut-être utile d'effrayer ſes ſcélérats par l'appareil des ſupplices extraordinaires, & d'y introduire la légiſlation Japonoiſe, malgré ſon atrocité : ſi ce peuple avoit un théatre, ſes Sophocle ne devroient être que des Shakeſpear ; & le

PARTIE II L'HOMME

gouvernement ne devroit y tolérer d'autres drames qu'Atrée, Barnevelt & Beverley.

L'apathie eſt en général le fléau de la morale; parce que ce n'eſt que par les paſſions que la loi peut mener l'homme à la vertu.

Il y a des états dans la ſociété qui conduiſent naturellement à cette apathie fatale, qui éteint dans le cœur tout ſentiment d'humanité à cet égard; on diroit que la nature a jeté dans le même moule l'homme riche, le deſpote, le philoſophiſte, les conquérans & les bourreaux.

Il y a auſſi des manieres de vivre qui, en émouſſant la fineſſe des organes, détruiſent peu à peu cette douce ſenſibilité qui eſt la baſe de la vertu: à tempérament égal, le paiſible habitant des villes doit avoir plus d'humanité que ce marin qui, preſque toujours éloigné de la ſociété des femmes, vit ſans ceſſe dans un élément orageux & en contracte bientôt la dureté.

Le climat où l'on vit influe ſi fort ſur la ſenſibilité, que le changement des ſaiſons ſuffit quelquefois pour en apporter dans le caractere. Monteſquieu avouoit à ſes amis que dans les ardeurs de la canicule, ſon ame & ſon intelligence lui paroiſſoient uſées, & qu'il ne pouvoit alors ni faire une action de vigueur, ni travailler à l'eſprit des loix. Henri III, aux approches de l'hiver, renvoyoit ſes mignons, s'appliquoit aux affaires, & Paris étonné retrouvoit ſon roi. (*)

(*) M. de Saint-Lambert, qui paroît avoir étudié profondément l'homme phyſique, dans une note de ſon *Poëme des ſaiſons*, obſerve, d'après pluſieurs autorités reſpectables, que des grands crimes dont l'hiſtoire fait mention, la plupart ont été commis dans le tems des fortes gelées.

« Alors, dit ce philoſophe ſenſible, les fibres raccourcies & plus arroſées d'eſprits & de ſang dans » l'étendue qui leur reſte, ont plus de force & de reſſort : l'ame agit plus ſur elle-même, & les penſées » ont plus de ſuite & de profondeur : alors on ſe trouve » plus diſpoſé à la colere, à la vengeance, à la haine & » à tous ces crimes atroces dont l'homme foible ou » heureux n'eſt jamais capable. »

Voilà de quelle façon ont obſervé des hommes tels

PARTIE II L'HOMME SEUL.

Le principal objet de l'attention des législateurs en morale, doit regarder la diverſité des tempéramens (*) : il eſt certain que les paſſions qui naiſſent d'une combinaiſon particuliere des principes dont le corps eſt compoſé, ſont de la plus grande activité, & ſubjuguent tôt ou tard l'entendement : quand le tempérament eſt bien dirigé, l'homme eſt un héros ; mais auſſi quand il eſt vicieux, il devient un monſtre. Le miſanthrope qui propoſe alors le couteau d'Origene pour éteindre une paſſion fondamentale, n'eſt qu'un empyrique parmi les médecins de l'ame ; il ne ſait pas que le tempérament tient à l'organiſation, comme le tiſſu fibrillaire qui

que Pythagore, Tacite, Montagne & le préſident de Monteſquieu. Par-là on lie la phyſique à la morale, & on fait ſervir au bonheur de la terre les ſpéculations ſtériles des académies.

(*) Les gens de goût ſentent aſſez qu'un diſcours philoſophique de la nature de celui-ci, n'étant qu'une ſérie de faits liés entr'eux par des idées neuves ou utiles, ne peut comporter cette unité dramatique qu'on exige d'un diſcours d'apparat, qui, ne roulant que ſur un ſeul objet, ſe trouve ſi aiſément lié par des phraſes.

en eſt le ſiege, & qu'on ne peut le détruire ſans détruire la machine elle-même.

Hypocrate, Sydenham & Boerhaave établiſſent quatre tempéramens primitifs, ſur leſquels doivent repoſer les principes de la morale de l'homme phyſique.

L'homme phlegmatique, dont les fibres ſont ſans ceſſe abreuvées par une ſéroſité qui leur ôte leur reſſort, avec ſes organes délicats, ſon imagination froide, & ſon ame ſans énergie, eſt l'enfant, ou, ſi l'on veut, le vieillard de la nature.

Un tel être n'éclaire le monde ni ne le bouleverſe : comme il a rarement une ame à lui, il faut l'empêcher de s'iſoler, l'entourer d'hommes actifs qui lui donnent un caractere, & vivifient ainſi, pour la ſociété, l'automate de la nature.

Ce principe de l'organiſation & de la vie, qu'on peut appeller le feu élémentaire, eſt d'ordinaire très-foible

dans l'homme phlegmatique; il conviendroit donc de remonter ſa machine par l'uſage de ces alimens pleins de ſucs & de ces boiſſons ignées qui procurent de la tenſion aux nerfs, de la rapidité aux fluides, & des eſprits générateurs au cerveau: ce qui tue l'homme à imagination ardente ſerviroit alors à multiplier l'exiſtence de l'homme phlegmatique: & voilà comme la morale, à l'exemple de la médecine, tire des remedes du ſein même des poiſons.

L'organiſation du mélancolique n'eſt peut-être pas dans la nature; c'eſt une eſpece de tempérament factice, né d'une vie ſédentaire, de l'éloignement de la ſociété & quelquefois de l'abus des plaiſirs, qui ſe manifeſte d'ordinaire vers l'âge de trente ans, & qui conduit par une vie malheureuſe à une mort prématurée, & ſouvent au ſuicide. (*)

(*) Un naturaliſte moderne, qui a travaillé ſur la génération, prétend qu'on ne trouve guere les mélancoliques dans les petites villes, encore moins dans les

Un homme d'une telle conſtitution eſt naturellement porté à la rêverie ; ſon imagination ſe concentre ſur un objet & l'épuiſe : lui ſeul peut concevoir ces haines réfléchies, qui conduiſent à des crimes qui étonnent la nature : & l'hiſtoire, en effet, a rangé dans la claſſe des mélancoliques Atrée, Tibere & cette Médicis, qui fit ſigner à Charles IX le maſſacre de Saint-Barthelemi.

Quand on réfléchit ſur les déſordres que cet affreux tempérament a fait naître, on eſt tenté de s'indigner contre la nature humaine. Le mélancolique porte tout à l'excès, & ſur-tout la dépravation : s'il eſt né ambitieux, il ſera régicide comme Cromwel ; s'il eſt amoureux & jaloux, il fera boire le ſang de ſon rival à ſa maîtreſſe ; s'il écrit contre les philoſophes, il ſera

campagnes ; mais il en a rencontré à chaque pas dans ces capitales de l'Europe, où les hommes, preſſés étroitement les uns contre les autres, ſemblent ſe diſputer l'air qu'ils reſpirent. --- Il eſt bien ſingulier que des hommes ennemis de la ſociété ne puiſſent vivre que dans les grandes ſociétés.

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

l'apologie de l'aſſaſſinat juridique des Calas & du maſſacre d'Irlande.

Il eſt donc de la derniere importance, pour la sûreté des états, que les médecins & les moraliſtes ſe réuniſſent pour affoiblir, dans les citoyens auſſi malheureuſement organiſés, le poiſon lent de la mélancolie : leur imagination a beſoin, non de grands ſpectacles, mais de ſpectacles variés ; il faut ſubſtituer à la doctrine attrabilaire qu'ils ont adoptée, la morale douce & riante de la nature ; le cénobiſme ſur-tout doit leur être interdit, à moins que leur état ne ſoit déſeſpéré ; car alors il peut être utile à la ſociété qu'ils entrent tout vivans dans la tombe ; comme il eſt bon qu'un peſtiféré ſe tue, pour ſauver la vie à cent mille hommes.

L'être le plus ſocial eſt, ſans doute, celui qui a un tempérament ſanguin : cette chaleur douce qui circule avec ſon ſang dans ſes veines, cette vive ſenſibilité que produit en lui l'abondance du phlogiſtique, cette gaieté

charmante que fait naître le libre uſage de tous ſes organes, tout concourt à augmenter l'aménité de ſon commerce; mais comme tant de qualités phyſiques ſont toujours réunies à l'inconſtance, le moraliſte ne doit point s'en laiſſer impoſer par cette apparence brillante; & ſous le marbre extérieur du tombeau, il doit preſſentir le vuide qu'il renferme.

MORALE DE L'HOMME PHYSIQUE.

Il eſt certain que l'homme ſanguin n'a d'ordinaire que les idées du moment; ſans ceſſe entraîné par le flux & le reflux des paſſions contraires, tous les grands ſpectacles gliſſent ſur lui, & ne font qu'effleurer la ſuperficie de ſon ame; incapable également de grands crimes & de grandes vertus, il acquiert l'amitié plutôt que l'eſtime de tout ce qui l'environne, & meurt enfin regretté, mais ſans faire époque.

Pour que cet être ſenſible, mais léger, fût le modele des peres & le héros de l'amitié ou du patriotiſme, il ſuffiroit donc de fixer toutes les facultés de ſon ame par une paſſion dominante;

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

donnez-lui un caractere, & il deviendra le chef-d'œuvre de la nature.

L'homme bilieux ſe fait tout ſeul : né avec un tempérament vigoureux & une tête fortement organiſée, il imprime néceſſairement, à tout ce qu'il fait, un grand caractere : ſon ambition eſt celle de Mahomet, ſon patriotiſme celui de Caton, & ſa haine celle de Coriolan.

Quand il aime, il a tout le délire des Sapho ; l'objet aimé & ſon cœur ſont les ſeuls êtres qui exiſtent dans la nature, & le reſte de l'univers s'anéantit devant lui.

S'il écrit, ſes ouvrages ſont profondément penſés ; il épuiſe ſon ſujet, & lui ſeul ouvre & ferme la carriere. (*)

(*) Les oracles de l'ancienne médecine ont obſervé que les plus célebres athletes de la Grece furent bilieux. L'hiſtoire fait la même remarque de quelques-uns de ces philoſophes qui ont fait ſecte : cependant il n'y a rien de commun entre la bile & la gymnaſtique, ou l'art de faire des ſyſtêmes. Ce n'eſt donc que par la vigueur des organes, que ſuppoſe la bile, qu'il ſe trouve quelque rapport entre Milon, qui tue un taureau d'un coup de poing, & Newton, qui indique aux planetes l'ellipſe où elles doivent faire leur cours.

Voilà l'homme ſur lequel la loi doit veiller ſans ceſſe : comme ſon eſprit n'eſt point fait pour le repos, il faut que ce ſoit elle qui fourniſſe de l'aliment à ſon activité : le génie réunit deux hommes bilieux tels que Cromwel & Marc-Aurele ; il n'y a que la morale qui les ſépare.

Il ſuit de ces obſervations philoſophiques, qu'on pourroit faire un code moral, diviſé ſuivant l'échelle graduée des tempéramens.

Le citoyen apprendroit par ce code à ſe donner un caractere, ou à diriger celui qu'il a, ſur le plan de la vertu.

Perſuadé que le premier beſoin de l'homme eſt l'homme même, il regarderoit le pacte ſocial comme une loi ſacrée de la nature.

Il ſauroit que la baſe de toute légiſlation eſt l'utilité particuliere de chaque individu ; mais il diſtingueroit avec ſoin cet intérêt aveugle & momentané qui ne procure que des jouiſſances deſtructives, de cet intérêt éclairé & perma-

nent qui conduit au bonheur par des ſacrifices.

En réfléchiſſant ſur ce code, il apprendroit que l'héroïſme de la vertu conſiſte à exiger peu des hommes, & à leur faire tout le bien poſſible; à ambitionner la gloire de faire à-la-fois des heureux & des ingrats.

Il ſimplifieroit les principes de ſes devoirs, & reconnoîtroit que toutes les vertus humaines repoſent ſur la double baſe de la juſtice & de la tempérance; la tempérance, qui nous fait abſtenir de ce qui peut nuire aux autres & à nous-mêmes; la juſtice, qui nous porte à faire jouir chacun de l'être & du bien-être. (*)

Ce code, s'il étoit bien fait, préviendroit en quelques pays les difficultés innombrables que les têtes mal orga-

(*) On compte d'ordinaire quatre vertus primitives; mais pourquoi mettre en ce rang la force, qui ne ſe donne point, & la prudence, qui n'eſt point diſtinguée de la raiſon? Le nombre de quatre eſt-il ſacré pour nos moraliſtes, comme celui de trois l'étoit pour les diſciples de Pythagore?

niſées ont fait naître, de tout tems, contre la morale ; il prêteroit des armes pour couper à-la-fois toutes les têtes de l'hydre du fanatiſme, & pour rendre inutiles les cent mille bras du deſpotiſme ; il ſe liroit avec fruit à Londres, à la Mecque & à Iſaphan ; & le théiſme, le ſeul culte qui ait ſa racine dans le ciel, y reconnoîtroit ſes principes, en même tems que les Orphée, les Numa & les Zoroaſtre, y puiſeroient les dogmes ſacrés de la nature.

Me ſera-t-il permis, en finiſſant ce diſcours, de faire connoître dans quelles diſpoſitions il a été écrit, ainſi que mes autres ouvrages, & dans quel eſprit il faut le lire ?

La nature m'a fait auſſi pacifique que Socrate ; jamais ma plume n'a flétri les hommes, ni attaqué les vérités éternelles de la morale ; il n'y a point de liens ſacrés que je n'aie tenté de reſſerrer : j'ai ſu reſpecter juſqu'à ces erreurs douces qui bleſſent, il eſt vrai, l'œil ſévere du philoſophe, mais qui peuvent

PARTIE II. L'HOMME SEUL.

contribuer au bonheur du vulgaire des hommes.

Quand je parle de Dieu & de notre immortalité, je m'exprime avec vigueur, & ma plume ſe trouve quelqu'énergie; lorſque je preſſens dans l'hiſtoire de la nature quelque vérité inconnue, j'adopte le ſcepticiſme, & je ne demande que lui à mes lecteurs.

S'il m'étoit échappé, dans mes ouvrages, quelque principe qui pût contriſter une ame ſenſible & honnête; je le déſavoue hautement; & je prie qu'on pardonne aux erreurs de mon eſprit, en faveur de la pureté de mon cœur.

Je n'aſpire point à la gloire d'Eroſtrate : une ſeule larme que j'aurois fait verſer à un lecteur ſenſible, un ſeul remord que j'aurois arraché à l'ennemi de la morale, voilà le but de mes travaux & leur récompenſe.

DE LA

PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

SECONDE PARTIE.

L'HOMME SEUL.

L'HOMME SEUL.

Je regarde l'homme comme un modele exposé par la nature aux regards des artiſtes: chacun le deſſine ſuivant le point de vue où il eſt placé: mais je ne crois pas que perſonne ait eu l'audace d'en faire une ſtatue, & de la jeter en fonte avec toutes ſes proportions; c'eſt preſque toujours l'homme de ſa petite ſociété que chaque moraliſte a étudié, & non l'homme de la nature.

Le ſublime viſionnaire Platon & le bon Plutarque ont crayonné çà & là quelques traits ſur l'homme dans leurs nombreux écrits; mais ce ne ſont que des traits: ne prenons pas

PARTIE II.

pour des tableaux d'une ordonnance ſupérieure de ſimples eſquiſſes, fuſſent-elles de Rubens & de Michel-Ange.

Marc-Aurele pouvoit tracer le grand tableau que je propoſe; mais ſon livre n'eſt qu'un recueil indigeſte de ſes penſées; & il ne faut point en accuſer ſa mémoire: ce grand homme étoit trop occupé de faire le bonheur des êtres intelligens, pour avoir le loiſir de les peindre.

Montagne eſt peut-être l'écrivain qui a donné le plus d'idées pour jetter en fonte d'un ſeul jet la ſtatue de l'homme: la ſonde de la philoſophie à la main, il pénetre dans les replis les plus cachés du cœur; rien ne lui échappe de ce que le méchant cache à tout ce qui l'environne, & de ce qu'il voudroit ſe cacher à lui-même; il connoît l'homme, comme Promethée connoiſſoit ſa ſtatue, parce que tous les deux ſemblent n'avoir travaillé que ſur leur propre ouvrage.

Malheureuſement Montagne étoit organiſé pour être le plus indépendant des hommes; l'idée

l'idée de faire un ouvrage long & pénible, qui demandoit un plan & des détails ; & auquel il devoit rapporter toutes ſes connoiſſances, ne ſe préſentoit à lui qu'avec les entraves qui l'accompagnent, & effrayoit ſon eſprit, qui ne vouloit approfondir tout qu'en paroiſſant tout effleurer : auſſi les eſſais de ce grand homme ſont moins un excellent livre qu'un recueil d'excellens chapitres : ils doivent être le manuel du philoſophe qui exécutera la ſtatue de l'homme : mais cette ſtatue eſt encore à faire. L'HOMME SEUL.

Divers auteurs célèbres parmi les modernes ont encore écrit ſur l'homme, mais ſans qu'on puiſſe les mettre en parallele même avec Montagne, parce que l'idée de fonder la morale de l'homme ſur la nature n'étoit chez eux qu'une idée acceſſoire qui plaiſoit moins à leur imagination, que certaines rêveries philoſophiques auxquelles elle s'étoit arrêtée : c'eſt ainſi que Pope & Shaftesbury n'ont décompoſé l'homme que pour le bercer de la folie

PARTIE II.

de l'optimisme, & Leibnitz pour bâtir son édifice aérien des monades.

Ordinairement c'est l'homme de leur secte, & non l'homme de tous les tems & de tous les lieux, qu'ont sculpté nos moralistes, avant que l'aurore de la philosophie vînt luire sur l'Europe: l'homme de Nicole est un dévot; celui de Pascal est plus respectable, malgré ses préjugés; c'est un solitaire de Port-Royal.

Richardson étoit bien plus en état que des sectaires de tracer l'homme de la nature; ce Richardson qui, pour mieux observer la société vécut tant d'années dans son sein sans parler, & qui trouva le secret d'arracher de nous, pour des êtres frivoles & des noms imaginaires, ces larmes du sentiment que nous n'accordons que malgré nous au malheur de tout ce qui nous environne. La postérité regrettera long-tems que cet homme célebre, au lieu de faire l'histoire de l'homme, n'ait fait que le roman de Clarisse; quoique Clarisse soit, avec

Télémaque, le plus beau roman qui ſoit ſorti de la main des hommes.

L'Homme SEUL.

Marivaux eſt encore un des écrivains qui a ſoulevé le plus le rideau qui nous cachoit l'homme; au travers de ſes ſubtilités & de ſon froid néologiſme, on apperçoit un profond obſervateur à qui il n'a manqué que du goût & de la hardieſſe pour devenir un des plus grands peintres de l'eſpece humaine; des hommes plus célebres que lui, mais qui ne le valoient pas, l'ont mépriſé de ſon vivant; mais la génération préſente commence à le venger de l'injuſtice de nos peres; & avant quarante ans ſes juges auſſi bien que lui ſeront à leur place.

Depuis que les preſſes de l'Europe ſont moins chargées d'entraves, & que la plume du philoſophe a la permiſſion d'être utile, on a ſenti la néceſſité de refaire l'homme manqué par les artiſtes qui nous ont précédés; & les plus beaux génies ſe ſont réunis à fournir les matériaux néceſſaires pour la fonte de la ſtatue.

PARTIE II.

A leur tête il faut mettre l'auteur d'*Emile*; cet homme digne, par ſes talens & par ſon ame, de nous faire moins regretter les beaux ſiecles d'Athenes & de Rome: il a conduit l'homme du berceau à l'adoleſcence; & qui pouvoit mieux que lui le mener, le flambeau de la nature à la main, juſqu'à l'inſtant où il entre dans la tombe? — Si *Emile* n'eſt encore qu'un enfant, il faut s'en prendre au fanatiſme, qui craignoit d'être anéanti, s'il lui permettoit de devenir homme.

Une plume moins éloquente que celle du citoyen de Geneve, mais majeſtueuſe dans ſa timide circonſpection, avoit fait avant lui de l'homme phyſique l'objet de ſes recherches; on voit que je veux parler du Pline de la France: ſes diſcours ſur l'homme, ouvrage d'une tête meublée d'idées & de faits, ſont, ſi on en écarte la partie ſyſtématique, un des beaux monumens que la phyſique ait érigé à la raiſon; & s'il n'a pas fait dériver de notre organiſation la chaîne de nos devoirs, c'eſt

que ſon plan étoit d'écrire, non la morale de la nature, mais ſon hiſtoire.

L'HOMME SEUL.

Un génie ſupérieur peut-être à Buffon, l'immortel Helvétius, avoit conçu en même tems que moi l'idée d'écrire un code moral pour l'eſpece humaine, fondé ſur la philoſophie & tiré de la nature, & j'attendois l'impreſſion de ſon livre pour brûler le mien: il a paru enfin ſous le titre de *l'Homme & de ſes facultés intellectuelles*: cet ouvrage, comme tous ceux qui ſont ſortis de la plume de cet homme célebre, étincelle d'idées neuves & de vérités hardies; mais il m'a ſemblé, au défaut d'enſemble qui s'y fait entrevoir, que c'étoient des penſées ſur l'homme, plutôt qu'un traité de l'homme: j'ai regretté auſſi que la moitié de ce livre ne fût qu'une apologie déguiſée de celui de l'*Eſprit*, & l'autre une critique amere d'*Emile* & des prêtres. — J'ai écouté en ſilence le jugement des ſages, & mon manuſcrit a été conſervé.

LIVRE PREMIER.

DU BONHEUR.

PARTIE II.

MON but dans un ouvrage de la nature de celui-ci, eſt uniquement de travailler au bonheur de l'eſpece humaine ; mais ce but ſeroit difficilement apperçu, par cet ordre de lecteurs, qu'il faut conduire juſqu'à la derniere page d'un livre philoſophique pour les convaincre de la droiture des intentions du philoſophe : ſemblables à cet égard à ces ſauvages qui ne ſoupçonnent le deſſein d'un architecte que quand ils voient le comble d'un édifice.

Avant de décompoſer l'homme, je vais donc examiner ſi le bonheur eſt fait pour lui, & où il doit le chercher : c'eſt une perſpective dont il a beſoin pour charmer ſes ennuis, dans les landes ſauvages qui lui reſtent à défricher : j'avouerai que j'ai beſoin moi-même

de tracer un pareil tableau pour ſoutenir ma plume, que d'un côté la prudence de mes amis condamne à reſter oiſive, & que de l'autre le fanatiſme & le deſpotiſme concourent à m'arracher.

L'HOMME SEUL.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES SUR LE BONHEUR.

PARTIE II.

L'AMOUR du bonheur eſt le grand reſſort qui fait agir l'homme; il imprime à l'ame un mouvement qui lui donne de l'énergie, & aſſure au corps la continuation de ſon exiſtence.

L'amour du bonheur ne differe point de l'amour de ſoi; ainſi quand Nicole & la Rochefoucault ont défendu à l'homme de s'aimer, ils lui ont défendu d'être heureux.

Le deſir de ſe conſerver eſt le premier effet de l'amour de ſoi; mais cet effet ne ſe fait évidemment appercevoir, que dans les êtres qui ſont à la tête de l'échelle animale. Un chêne qu'on va renverſer n'a point l'idée de ſa deſtruction; un agneau que des loups à deux pieds & à tête intelligente vont égorger, ne ſoupçonne pas qu'il va devenir la proie de tout homme qui n'eſt pas diſciple de Pythagore.

L'amour de ſoi bien dirigé conduit l'homme au bonheur. Mais le bonheur exiſte-t-il ſur cet

amas de fange, où quelques infiniment petits ſe diſputent la gloire de végéter & de mourir ? Voilà un grand problême ; mais la fin de ce livre en donnera la ſolution.

L'HOMME SEUL.

Nous ſommes au rang des êtres mixtes : il faut donc nous enviſager ſous un double rapport.

L'homme intelligent ſent, penſe & ſe détermine ; l'homme machine ſubit les loix du mouvement, fait uſage de ſes organes & engendre des êtres qui lui reſſemblent.

Il n'y a point de modification dans l'homme qui lui ſoit indifférente, parce qu'il n'y a point de ſentiment moyen entre le plaiſir & la douleur. Pincez légérement une des cordes ſenſitives, l'homme eſt heureux ; augmentez un peu l'ébranlement, il ſouffre ; le mal & le bien ſe touchent par leurs extrêmités, & il n'y a point d'eſpace intermédiaire.

Le bonheur phyſique dépend fort peu de nous ; pour le bonheur moral, le ſage a des moyens de ſe le procurer ; c'eſt à réſoudre ce problême que tend la morale de la nature.

PARTIE II.

Le bonheur eſt pour les êtres ſenſibles une ſuite d'inſtans voluptueux. Comme ils ne peuvent continuer d'exiſter que par le ſentiment du plaiſir, il s'enſuit que le bonheur exiſte dans la nature.

L'homme gravite vers ſon bonheur, comme la matiere tend au centre de tout : ôtez-lui ſa liberté, & il ſera conſtamment heureux.

On peut être heureux ſans avoir la conſcience intime de ſon bonheur. Un grand qui s'ennuie le cherche à grands frais ſans l'atteindre. Un philoſophe diſſerte ſur ſa nature ſans en jouir ; mais ſouvent un ruſtre, qui n'a ni livres ni argent, eſt heureux.

Suivant notre maniere d'être actuelle, le bonheur n'eſt que la ſomme des plaiſirs qui reſte, quand on a retranché celle des maux : nous devons être très-ſatisfaits lorſqu'après le calcul il reſte zéro.

Il ſemble que l'homme ſeroit conſtamment heureux, s'il étoit conſtamment ſans deſirs ; mais il eſt auſſi impoſſible de vivre ſans deſirs que ſans tête : l'action eſt eſſentielle à l'ame ;

comme l'eſt aux poumons la faculté de reſpirer.

L'HOMME SEUL.

Nous avons ſi fort dénaturé l'eſſence du plaiſir, que nous le cherchons ordinairement par-tout où il n'eſt pas : lorſqu'enſuite nous appercevons le néant du bien dont nous jouiſſons, nous diſons tranquillement : le bonheur eſt une chimere... Inſenſé ! déchire ton bandeau, & tu ne nieras pas l'exiſtence du ſoleil.

Le bien & le mal ſemblent les deux limites de notre exiſtence ; ſi nous nous plaignons d'avoir inutilement parcouru la carriere qui les ſépare, c'eſt que nous ſommes partis du bien pour aller à ſa rencontre.

L'ame ſent le bonheur, elle le connoît, elle le deſire ; ainſi toutes ſes facultés concourent au même but, & l'homme a trois titres pour exiger de la nature qu'elle le rende heureux.

Si l'homme peut être heureux, ce n'eſt que par un noble uſage de ſes facultés : je réduis donc tout ce livre à un principe ; je connoîtrai le bonheur, ſi je n'altere point l'organiſation de mon corps, ſi je dirige mon entendement à la vérité, & ſi j'exerce ma volonté à la vertu.

CHAPITRE II.

Du Plaisir.

PARTIE II.

ON a fait de profondes diſſertations ſur la nature du plaiſir ; c'étoit prouver qu'on ne l'avoit jamais goûté. La meilleure maniere de traiter d'un être auſſi ſuperficiel, c'eſt de l'effleurer.

Tout ce qui agit avec molleſſe ſur les organes du ſentiment fait naître le plaiſir ; mais ſi ces ſenſations cauſent dans les fibres nerveuſes des ſecouſſes trop violentes, elles produiſent la douleur. Il n'y a rien qui approche plus de la douleur qu'un grand plaiſir.

Grace à l'activité de notre imagination, la jouiſſance continue des plaiſirs modérés nous devient inſipide ; il faut qu'ils deviennent à chaque inſtant plus piquans pour pouvoir nous affecter : voilà pourquoi le bonheur eſt déjà loin de nous, que notre ame altérée le cherche encore.

Il ſuit auſſi de cette théorie que le bonheur feroit un être de raiſon pour nous, ſi nous le regardions comme une continuité de plaiſirs. Cette ſérie de momens voluptueux eſt incompatible avec la foibleſſe de nos organes; l'excès du plaiſir anéantiroit bientôt notre machine, & notre ame ne jouiroit plus qu'au milieu des ruines. L'HOMME SEUL.

On juge du plaiſir par ſon intenſité, & du bonheur par ſa durée.

Un inſtant du plaiſir le plus vif, peut être mis en parallele avec pluſieurs années de bonheur. La premiere fois qu'Ovide jouit de Corinne, ou lorſqu'Archimede découvrit le problême de la couronne d'Hyeron, ils vécurent peut-être cent ans.

Ce n'eſt peut-être pas un paradoxe, de dire qu'un être qui ne connoîtroit qu'un ſeul plaiſir ne s'en dégoûteroit jamais; il eſt aſſez probable que la plante ſenſitive ne connoît d'autre plaiſir que celui de l'exiſtence; & ce plaiſir unique ſuffit pour la lui conſerver. Pour nous

PARTIE II.

qui courons sans cesse de jouissance en jouissance, nous ne les goûtons pas, parce que nous en faisons la comparaison. Notre imagination suppose toujours des plaisirs plus grands que ceux dont nous jouissons, & cela nous empêche d'en sentir la pointe ; nous ne sommes pas heureux, par cela seul que nous desirons toujours de l'être.

On distingue communément les plaisirs intellectuels des plaisirs des sens : à parler dans l'exactitude philosophique, les derniers n'existent pas, parce qu'il n'y a que l'ame qui reçoive les impressions du plaisir.

Cependant comme l'ame a plusieurs facultés, elle goûte aussi plusieurs sortes de plaisirs ; la faculté sensitive éprouve des plaisirs physiques ; la faculté intellectuelle jouit des plaisirs moraux, & l'imagination, qui paroît un être mixte, partage, peut-être, les plaisirs de la faculté sensitive & ceux de la faculté intellectuelle.

Les plaisirs mixtes semblent particuliérement

l'apanage de la jeuneſſe; les plaiſirs des ſens ſont de tout âge, mais ils s'affoibliſſent à meſure qu'on jouit de la vie: enfin, les plaiſirs de la raiſon ne conviennent qu'à l'âge mûr; mais plus on en jouit, plus ils augmentent d'activité. L'Homme réel.

L'homme que les plaiſirs rendroient le plus heureux, ſeroit peut-être celui qui joindroit la plus grande modération dans les deſirs à la plus grande ſenſibilité; qui, avec de grandes paſſions, ne ſe procureroit que de petites jouiſſances; qui auroit les organes du plus fort des hommes, & la raiſon d'un demi-dieu.

CHAPITRE III.

DE LA SENSIBILITÉ.

PARTIE II.

L'ANATOMIE a remarqué dans les fibres une eſpece de force tonique, qui tend ſans ceſſe à les raccourcir, & qu'on regarde comme le premier principe de la ſenſibilité : cette force ſe trouve dans un tilleul, comme dans un ſinge, parce que ces deux êtres vivent, & que vivre c'eſt ſentir ; mais l'homme en jouit dans un degré ſupérieur, parce que la nature a perfectionné en lui les organes du ſentiment ; il peut devenir le plus heureux des êtres, parce qu'il en eſt le plus ſenſible.

Toute ſenſation de l'ame eſt liée à un mouvement de fibres ſenſitives ; ainſi le genre nerveux a un rapport intime avec le ſyſtême des paſſions. Lorſque ces cordes toniques ne ſont que légérement ébranlées, l'ame jouit d'une heureuſe ſérénité ; mais ſi elles éprouvent des vibrations trop fortes & trop précipitées, l'ame

eſt

eſt en convulſions par le flux & le reflux des paſſions tumultueuſes.

L'HOMME SEUL.

Le tiſſu des fibres eſt très-délicat dans l'enfance ; elles s'ébranlent alors très-aiſément, mais avec une certaine foibleſſe ; auſſi un enfant que le moindre objet affecte, n'eſt point ſuſceptible de grandes paſſions. Dans un âge mûr les fibres acquierent de la ſolidité ; les mouvemens ſont plus rares, mais ils ont plus de force ; c'eſt alors que les grands caracteres ſe développent, que Monteſquieu crée l'Eſprit des loix, & que Céſar pleure ſur une ſtatue d'Alexandre. Dans la vieilleſſe les fibres perdent leur molleſſe & leur flexibilité ; la ſenſibilité s'altere ; les paſſions perdent leur vigueur, & l'ame n'a plus de jouiſſances.

Cette théorie ſur la ſenſibilité, étoit néceſſaire pour réſoudre le problême du bonheur. Il eſt certain qu'il y a des hommes que la nature a mieux partagés que d'autres, pour les organes du ſentiment : ceux-là ſont nés plus heureux, parce que toute leur ame eſt, pour ainſi

PARTIE II.

dire, ouverte aux impreſſions de la volupté. Ces hommes ſi bien organiſés ne peuvent goûter ainſi toutes les douces palpitations du plaiſir, ſans être auſſi expoſés à ſentir toutes les pointes de la douleur ; ils éprouvent avec la même vivacité les douceurs & les tourmens attachés à l'exiſtence.

Vu la maniere dont l'eſpece humaine a altéré la nature, il eſt conſtant que les commotions impétueuſes qui tendent à détruire l'organiſation du principe ſenſitif, ſont beaucoup plus communes que les douces impreſſions qui le conſervent ; ainſi l'homme a ordinairement plus d'occaſions de ſouffrir que de jouir.

Beaucoup de philoſophes qui ont remarqué que la ſomme de la douleur excédoit pour nous celle du plaiſir, en ont conclu que l'unique moyen pour être heureux, étoit de ſe rendre inſenſible.

Il paroît difficile d'acquérir l'inſenſibilité phyſique ; cependant on ne doit pas la mettre dans le rang de la pierre philoſophale. Dans

les premiers ſiecles de notre monarchie, on a vu des hommes qui faiſoient métier de s'expoſer aux épreuves judiciaires, pour de timides accuſés (*) : toutefois ces charlatans n'étoient pas philoſophes. L'HOMME SEUL.

Pour l'inſenſibilité morale, connue ſous le nom d'apathie, elle n'eſt pas faite pour l'homme ; celui qui la cherche, eſt un inſenſé ; celui qui dit l'avoir trouvée, eſt un impoſteur.

Zénon, qui a eu tant d'idées abſurdes ſur les premieres cauſes, mais qui a été ſi utile au genre humain par ſa morale, faiſoit de l'inſenſibilité l'unique principe de félicité pour tous les êtres ; ſuivant ce philoſophe, Jupiter poſſédoit eſſentiellement l'apathie, & le ſage en avoit beſoin pour le devenir. (**)

(*) *Voy. hiſt. génér. de France*, par Dupleix, *tome I. page* 487.

(**) Tel eſt le ſens qu'on doit attacher à ce paſſage de Séneque. — « Le ſage, abandonné de toute la » nature, deviendra... ce que devient Jupiter, quand » le monde étant décompoſé, tous les dieux étant » confondus dans la maſſe, la nature reſte quelque » tems immobile & ſans action ; Jupiter alors ſe repoſe

PARTIE II.

Il eſt heureux pour le genre humain que Marc-Aurele, le héros du ſtoïciſme, n'ait pas été jaloux de cette apathie, & que ſon ame ait été active, malgré les livres de Zénon & l'exemple de Jupiter.

Tâchons de faire naître des doutes ſur ce ſyſtême ſingulier de l'inſenſibilité; nous réuſſirons peut-être par-là à jeter quelques lumieres dans la nuit profonde qui ſemble voiler le bonheur.

L'inſenſibilité phyſique eſt contraire à l'ordre général; ſi la nature avoit voulu nous en faire part, elle nous auroit placés au-deſſous des élémens de la matiere, & non dans la claſſe des humains.

» en lui-même & ſe livre à ſes penſées. » — *Qualis eſt Jovis cùm reſoluto mundo & diis in unum confuſis, pauliſper ceſſante naturâ, acquieſcit ſibi, cogitationibus ſuis traditus.* Senec. *Epiſt.* 9. — L'obſcurité de ce texte vient de ce que chez les Stoïciens les mots de Dieu, de nature & de Jupiter ſont ſynonymes; ainſi, contre l'uſage ordinaire, ce paſſage peut être clair pour les lecteurs ſuperficiels, mais à coup sûr il ne l'eſt pas pour les philoſophes.

La do[illegible]r eſt pour nous un ſignal qui nous avertit de v[illegible]er à notre conſervation : ſi nous ſommes inſen[illegible]les, ce ſignal n'eſt plus entendu, & l'ame n'eſt à [illegible]ertie du danger qui la menace que par la diſſo[illegible]ion de ſa machine. L'HOMME SEUL.

On ne veut êt[illegible] inſenſible que pour être exempt de ſouffrir ; mais l'abſence du plaiſir eſt pour l'homme équ[illegible]alente à la douleur.

Si l'inſenſibilité phyſi[illegible]ue pouvoit jamais être utile, ce ne ſeroit qu'à cet [illegible]leve de l'Aretin qui, ayant épuiſé à vingt ans toutes les douceurs de l'exiſtence, ne gouverne ſon corps énervé qu'à l'aide d'une intelligence abrutie, ne s'occupe de l'idée du bonheur que pour en regretter l'abſence, & ne recueille plus que la douleur, où il moiſſonnoit le plaiſir : mais cet homme blaſé a trop outragé la nature pour en attendre des faveurs ; & il eſt juſte qu'il ſoit encore ſenſible, du moins pour ſouffrir.

Je regarde l'apathie comme le grand œuvre des philoſophes. On y a attaché le ſouverain bien, & on s'eſt également trompé dans l'effet

PARTIE II.

& dans la cauſe; car il n'y a point d'apathie; & le ſouverain bien n'eſt pas plus fait pour l'homme, que la ſouveraine intelligence.

Pour poſſéder l'inſenſibilité morale des philoſophes, il faudroit changer la ſtructure organique des fibres ſenſitives, ou faire combattre ſans ceſſe l'entendement avec les ſenſations. Le beau projet, pour devenir un homme parfait, de ceſſer d'être homme!

Les paſſions ſont auſſi néceſſaires au bien-être de l'ame, que les membres à l'organiſation du corps; un philoſophe qui les anéantit pour être heureux, reſſemble à Origene, qui ſe mutile pour être chaſte.

Un vrai ſtoïcien n'exiſte pas, ou il eſt un monſtre: vouloir ne rien deſirer, ne rien ſentir & ne rien aimer, c'eſt vouloir être anéanti.

Le partiſan de l'apathie eſt l'ennemi de la ſociété; il ſubſtitue aux hommes de génie des eſprits puſillanimes; aux enthouſiaſtes de la vertu, de frivoles diſcoureurs; & aux héros de la patrie, de froides ſtatues.

La vraie philoſophie conſiſte à établir un juſte équilibre entre les paſſions, & non à les anéantir ; à faire ſon bonheur de celui de la ſociété ; à brûler pour la vertu, & non à mutiler ſon ame. (*)

L'HOMME SEUL.

(*) On verra dans la ſuite de nouvelles idées contre la théorie de l'apathie, *lettres poſthumes de Fontenelle & du docteur Young.*

CHAPITRE IV.

D'UN PARADOXE DU LIVRE DE L'ESPRIT.

PARTIE II.

UN homme célebre a dit : *Il y a des hommes ſi malheureuſement nés, qu'ils ne ſauroient être heureux que par des actions qui les menent à la Grêve* (*). — Cette aſſertion m'a étonné dans un philoſophe qui n'apprend jamais qu'à douter.

Quoi ! Héliogabale ne pouvoit être heureux qu'en violant toutes les dames Romaines, & Néron en embraſant ſa patrie ?... Eh ! que deviendront les hommes, s'il prend envie à trois ou quatre monſtres couronnés, de trouver leur bonheur à les égorger ?

(*) De l'Eſprit, *page* 174 *de l'édit. in-4°.* -- *La philoſophie de la nature* me procura la connoiſſance & l'amitié de l'immortel Helvétius : quand on propoſa une ſeconde édition de cet ouvrage, je lui offris de retrancher ce chapitre : mais ce grand homme me répondit en propres termes : *non, mon ami, nous écrivons tous deux pour la vérité, & de petits intérêts ne doivent point nous faire changer ; au reſte, je ſuis plus flatté de votre critique que des éloges de ce peuple de journaliſtes, qui me loue ſans m'entendre.*

L'HOMME SEUL.

Non, non, la nature n'eſt point en contradiction avec elle-même ; elle n'a point de caprice qui tendent à anéantir ſes loix éternelles. Elle ne dit point à un individu : je t'ai créé pour être utile à ce globe ; & à un autre : je t'ai fait naître pour le renverſer.

Les tyrans du genre humain ne ſont pas nés pour déſoler la terre, comme un tigre ſemble né pour déchirer des cerfs. La nature s'eſt contentée de leur donner le germe des grandes paſſions ; ce germe, heureuſement développé, devoit faire un Corneille ou un Catinat ; mais modifié par une mauvaiſe éducation, par un vil intérêt ou par l'exemple des ſcélérats, il fait des Catilina, des Tibere & des Alexandre VI.

Faiſons raiſonner Céſar Borgia, ſuivant le principe du livre de l'Eſprit, & voyons ce qu'il pouvoit répondre au pape Jules II, qui le menaçoit du dernier ſuppplice pour venger le ſaint ſiege, l'Italie & l'humanité. (*)

(*) Ce Borgia étoit le plus audacieux des hommes ; il avoit pris pour deviſe ces paroles : *Aut Cæſar, aut nihil* : s'il avoit eu plus de talent, il auroit été l'un & l'autre.

PARTIE II.

« De quoi m'accuſe votre ſainteté ? Il ne » dépendoit pas plus de moi de naître vertueux, » que de ne pas être le bâtard d'un pape. Quand » j'ai aſſaſſiné le duc de Candie mon frere, je » n'ai fait que ſuivre l'impulſion de la nature ; » elle me diſoit qu'un ſage obſcur ne vaut pas » un ſouverain parricide.

» Il eſt vrai que j'ai empoiſonné pluſieurs » cardinaux, que j'ai appellé l'ennemi en Italie, » que je ſuis devenu le tyran de pluſieurs villes » libres ; mais telle étoit ma deſtinée, comme » c'eſt la vôtre de gouverner avec modération, » & de me tenir dans vos fers.

» Je trouve mon bonheur à enſanglanter » l'Italie, comme Titus trouvoit le ſien à s'en » faire adorer : ſuis-je libre de ne pas deſirer » mon bonheur ?

» Vous m'oppoſez des loix ! Ces loix ſont » l'ouvrage des hommes, & moi je ſuis celles » de la nature.

» Il ne vous eſt pas plus permis de me » menacer du dernier ſupplice, parce que j'ai » ſuivi mes penchans, qu'à un philoſophe de

» frapper un aveugle-né, parce qu'il n'entend » pas ſon traité d'optique. L'HOMME SEUL.

» Si vous trouvez votre bonheur à me faire » périr, uſez de la loi du plus fort, j'y conſens; » mais ne m'oppoſez point des principes que » mon cœur m'empêche d'adopter; frappez, » mais ne raiſonnez pas. »

Je ne vois pas trop comment le pape Jules II auroit pu réfuter de tels ſophiſmes; il auroit fait trancher la tête à Borgia; mais trancher une tête n'eſt pas répondre à un homme de tête.

Il n'y a qu'un moyen de réfuter le bâtard d'Alexandre VI, c'eſt de nier le principe du livre de l'Eſprit; alors les ſcélérats n'ont plus de défenſe, les ſouverains ont droit de maintenir les loix, & la Providence eſt juſtifiée.

L'homme de bien qui a écrit le livre dangereux de l'Eſprit n'a point vu toutes les conſéquences qu'on pouvoit tirer de ſes ſyſtêmes; il étoit trop heureuſement né pour encourager au crime les hommes foibles qu'il vouloit éclairer. Ce n'eſt qu'aux philoſophes qui honorent ſa perſonne, qu'il appartient de réfuter ſes paradoxes.

CHAPITRE V.

SONGE DE MARC-AURELE.

PARTIE II.

MARC-AURELE dormoit peu, parce qu'il gouvernoit cent millions d'hommes ; il penſoit pendant la nuit au bien qu'il pourroit faire, & il s'occupoit pendant le jour à l'exécuter.

Cependant les forces de ſon corps ne répondoient pas à la vigueur de ſon intelligence ; il s'aſſoupiſſoit quelquefois malgré lui ; alors il faiſoit des ſonges : & quels ſonges ! ils prolongeoient la douceur de ſon exiſtence ; ils étoient ſereins comme l'ame de ce grand homme.

Voici un des ſonges de cet empereur, qu'on a trouvé écrit en grec dans les ruines d'Herculanum. Ce monument ne ſera pas indifférent aux philoſophes. Un ſonge de Marc-Aurele eſt plus utile au genre humain, que le réveil de vingt rois.

L'AN douzieme de mon empire, le 3 des

calendes de mars, vers la troiſieme veille de la nuit, les dieux m'honorerent d'un ſonge, moins pour me récompenſer du peu de bien que j'ai fait au monde, que pour m'encourager à exécuter tout celui que je voudrois faire. L'HOMME SEUL.

Je me vis tranſporté en un inſtant dans la ſphere brillante où réſide Demiurgos, le Géometre par excellence. Tous les dieux étoient rangés autour de ſon trône; quand on les voyoit hors du palais, l'œil ne pouvoit ſoutenir l'éclat de leur majeſté; mais dans le palais, on n'étoit frappé que de la ſplendeur de Demiurgos.

« Approche, Marc-Aurele, me dit l'Être » des êtres, tu fais le bonheur de tes égaux; » dans la petite fourmilliere que tu gouvernes; » je veux t'apprendre à y faire le tien, avant » que je te mette au nombre de ces intelli- » gences, qui portent mes loix, dans les mille » ſoleils que j'ai allumés au ſein de l'eſpace. »

J'étois tombé aux pieds du grand Être, & je croyois n'exiſter que par le ſentiment de la

PARTIE II.

reconnoissance, lorsqu'un nouveau spectacle vint réveiller ma curiosité. Tout à coup un nuage, qui étoit au-dessous de moi, s'entrouvrit, & j'apperçus une espece de Sybarite, couché sur un lit de roses auprès d'une jeune beauté à demi-nue; il chantoit à demi-voix en me regardant:

Foible mortel, né pour mourir,
Laisse-toi consoler par la voix d'Epicure;
Que ta vertu consiste à ne jamais souffrir.
Veux-tu te réveiller au sein de la nature?
Viens t'endormir dans les bras du plaisir. (*)

(*) Gassendi auroit fait un grand procès à Marc-Aurele, si ce songe avoit été découvert de son tems. Suivant ce philosophe, Epicure ne conduisit à la volupté que par le chemin de la vertu; mais ses disciples oublierent la route, & ils trouverent ailleurs un bonheur que leur maître s'étoit contenté de mériter.

Il ne seroit pas aussi aisé de justifier Epicure sur le cours d'athéisme qu'il fit dans son école d'Athenes; il plaça dans les intervalles des mondes quelques atomes subtils, à qui il donna le nom de dieux. Ces êtres supérieurs étoient sans mouvement dans leur retraite inaccessible; ils dormoient pour être fortunés, & ils regardoient sans intérêt les globes qui se pressoient autour d'eux, & dont la compression pouvoit à chaque instant les anéantir. --- Il y a, je crois, peu d'hommes sensés qui enviassent la félicité des dieux d'Epicure.

M'endormir ! dis-je alors en moi-même ; non, non, mon ame eſt trop active pour goûter un bonheur qui ne ſeroit qu'un ſonge. -- On m'épargna le ſoin de réfuter Epicure, je vis un grouppe de malheureux s'approcher du lit de repos, maudiſſant la philoſophie & l'exiſtence ; je diſtinguai parmi eux ce ſénateur célebre, qui engraiſſoit de la chair de ſes eſclaves les murenes de ſes viviers ; ce Vitellius qui ne régna que pour manger, & cette Meſſaline que le plaiſir fatiguoit, mais ſans la raſſaſier, & qui proſtitua pendant tant d'années à la plus vile populace de Rome, l'honneur de ſon ſexe & le lit des Céſars.

L'HOMME SEUL.

Un petit homme, fort replet & ſans barbe, ſe ſépara de la troupe & vint dire d'un ton flûté à Epicure : « Ne ſuis-je pas comme toi le » fils de la nature ? Pourquoi donc n'ai-je » jamais connu le plaiſir ? Serai-je à jamais » malheureux, parce que je ſuis né mal orga- » niſé ? (*)

(*) Au fond, l'école d'Epicure n'a jamais pu ré-

PARTIE II.

« O mon maître! dit le philoſophe Lucrece, » ton ſyſtême ſur le bonheur n'a jamais fait » le mien; cependant j'étois né riche, robuſte » & voluptueux: les trois parties du monde » contribuoient au luxe de ma table, mon » palais ne cédoit en magnificence qu'à celui » de Lucullus: j'aimois avec emportement, » & j'étois aimé de même: je cherchois le » bonheur par-tout, je ne l'ai point trouvé, » parce qu'il n'étoit point en moi. Lucilia, qui » deſiroit auſſi d'être heureuſe, me donna un » philtre pour me rendre plus amoureux; ce » philtre me rendit frénétique; c'eſt dans les » intervalles de mon délire que j'interprétai » tes principes ſur la nature des êtres; je finis » enfin par me tuer à quarante-deux ans, ayant

pondre à cet argument: les plaiſirs des ſens dépendent de la vigueur de ma ſanté: la ſanté dépend du méchaniſme de mes organes; mais ce méchaniſme dépend-il de moi? Il m'eſt donc auſſi impoſſible de faire mon bonheur, que de me créer de nouveaux ſens. Que m'importent les beaux vers de Lucrece & de Chaulieu? ces poëtes chantent la volupté, mais ils ne la produiſent pas. *Note de l'éditeur.*

goûté

» goûté de tout, mais n'ayant joui de rien, » environné de diſciples que j'inſtruiſois ſans » être perſuadé, & chef d'une ſecte dont je » ne ſerai jamais.

L'HOMME SEUL.

» Pour moi, s'écria avec un ſoupir le premier des Céſars, la nature ſembloit m'avoir » formé pour être l'enthouſiaſte d'Epicure : » j'étois le mari de toutes les femmes, & la » femme de tous les maris; mais je n'en étois » pas plus fortuné. Je poſſédois & ne jouiſſois » pas; & quand mon délire voluptueux étoit » calmé, je retrouvois au centuple le ſentiment » pénible de mes malheurs & de mes attentats. » Je ne me rappelle que deux inſtans de ma » vie où le plaiſir m'ait rendu heureux : c'eſt » lorſqu'en pleurant ſur la ſtatue d'Alexandre, » je me ſentis la force d'égaler ce héros, & » lorſque, percé au milieu du ſénat de vingt-» deux coups de poignard, j'eus la généroſité » de pardonner à mes aſſaſſins : le reſte de » ma vie je n'ai point vécu. »

Céſar parloit encore, lorſqu'un ſpectacle

PARTIE II.

effrayant ramena mes regards du côté d'Epicure : je ne vis plus ce couple charmant ivre d'amour & de joie, dont les bras enlacés, la voix éteinte & les ames confondues, ſembloient atteſter la félicité de leur exiſtence. Pendant qu'on parloit autour des deux amans, le plaiſir étoit déjà loin d'eux ; les roſes de leur teint ſe flétriſſoient, & le feu de leurs regards commençoit à s'éteindre : bientôt la métamorphoſe entiere s'acheve ; les deux amis de la volupté deviennent des ſquelettes qui ont horreur de s'embraſſer : le lit de fleurs ſur lequel ils repoſent prend inſenſiblement la forme d'un tombeau, & Epicure d'une main glacée écrit ainſi ſon épitaphe :

Ci gît le ſenſible Epicure :
Il chercha, définit, & chanta le plaiſir ;
Mais celui qu'il goûta reſpiroit l'impoſture ;
L'homme a des ſens, mais ne ſait point jouir ;
Il eſt créé par la nature
Pour chercher le bonheur, l'ignorer & mourir.

Je vis ce déſaſtre ſans effroi, car j'étois auprès de Demiurgos ; je me ſentois pénétré de ſon eſſence, & je partageois ſa ſérénité.

A peine les nuages ſe furent-ils réunis ſur le tombeau d'Epicure, que je vis ſe former tout-à-coup un édifice aérien, dont la baſe étoit ſur la terre, & le comble ſembloit ſoutenir le palais de Demiurgos; une multitude d'intelligences rempliſſoit l'intervalle des deux planetes, & formoit une chaîne immenſe, dont un génie placé ſur la terre tenoit le premier anneau. L'HOMME SEUL.

Ce génie étoit un philoſophe qui paroiſſoit abſorbé dans de ſublimes méditations: ſon imagination brillante s'occupoit à créer des rapports entre le grand Être & les petits inſectes qui rampent ſur la terre: les hommes ſe preſſoient avec fracas autour de lui; d'indignes rivaux tâchoient de le punir de ſes talens; mais il écrivoit à la lueur des flambeaux que l'envie faiſoit luire autour de lui: tant qu'il ne s'occupa qu'à méditer, je le pris pour Archimede; mais il parla, & je reconnus Platon.

« Athéniens, diſoit-il, je vous vois rougir » d'avoir empoiſonné Socrate, parce qu'il

PARTIE II.

» étoit plus éclairé que vous ; mais ce n'eſt pas
» par un vain mauſolée que vous appaiſerez
» ſa cendre : protégez les philoſophes, honorez
» le génie, cultivez la vertu ; c'eſt l'unique
» moyen de réparer le grand vuide que la
» mort du plus ſage des hommes a laiſſé dans
» la nature.

» Vous deſirez d'être heureux, & vous
» ſuivez en cela l'impulſion de la nature ; mais
» il n'y a que la philoſophie qui puiſſe vous
» conduire au bonheur. Quand *l'Être, tou-*
» *jours le même* (*), eut formé l'homme avec

(*) Platon dont la vaſte intelligence embraſſoit tout le ſyſtême des êtres, avoit des idées ſingulieres ſur les premieres cauſes ; il ne reconnoiſſoit que deux ſubſtances primitives, Dieu & la matiere ; il appelloit la premiere *l'Être toujours le même*, & la ſeconde *l'être toujours autre*. Dieu renfermoit en lui trois principes, *l'être*, *l'idée* & *l'ame du monde*. Cette *ame du monde* de ſon côté étoit triple : *une*, parce qu'elle n'habite qu'un ſeul corps, qui eſt celui du monde ; *double*, parce qu'elle eſt compoſée du bon & du mauvais principe ; & *triple*, parce qu'elle eſt pure raiſon à la circonférence, pure déraiſon au centre, & mixte dans l'eſpace intermédiaire. *Vid. Plutarch. de proc. an.* Le même philoſophe *de Iſid. & Oſirid.* — Brucker, *tome I ;* & Hiſt.

» les principes de l'ame du monde, il lui fit part
» d'une légere émanation de ſa raiſon éternelle; L'HOMME SEUL.
» ce n'eſt donc qu'en cultivant cet entendement
» ſublime, qu'on peut ſe rapprocher ſans ceſſe
» de la Divinité; le ſouverain bien n'eſt que
» la ſcience même de ce bien; apprenez à
» connoître, & vous apprendrez à jouir.

» La vertu eſt ſi belle qu'on ne doit la
» rechercher que pour l'amour d'elle-même.
» Socrate la contemploit lorſqu'il but la ciguë,
» & il étoit heureux.

---

des cauſes premieres de l'abbé Batteux, *page* 275. — M. de Voltaire dans ſes mêlanges fait expoſer par Platon lui-même une autre partie de ſes paradoxes métaphyſiques; quand il a aſſez long-tems raiſonné, un de ſes diſciples lui dit d'un grand ſang-froid, *& puis vous vous réveillâtes?*

Il y a bien des cauſes qui nous rendent inintelligible la doctrine platonique; ſa fureur d'étaler ſes connoiſſances mathématiques juſque dans le ſanctuaire de la morale; ſon deſſein de ne former qu'un ſeul ſyſtême de philoſophie, des principes hétérogenes de tous les ſages qui l'avoient précédé, & ſur-tout les figures orientales qu'il prodigue dans ſon ſtyle, & qui le font prendre ſans ceſſe pour le rival d'Héſiode plutôt que pour le chef d'une ſecte de philoſophes. —

PARTIE II.

» Ce n'eſt point aux vils ſophiſtes, qui ont » perſécuté le ſage, à calculer les plaiſirs ſu- » blimes de l'entendement : que leurs ames » puſillanimes célebrent les voluptés des ſens, » elles ne ſont pas faites pour connoître d'autres » jouiſſances.

» Pour nous, que l'éternel Géometre a » pénétrés de ſon eſſence, n'exiſtons que par » la plus belle partie de nous-mêmes; élevons- » nous à l'idée éternelle; méditons, & nous » ſerons heureux. »

Pendant que Platon parloit ainſi, ſes diſciples contemploient l'idée archétype, diſputoient, ſans s'entendre, ſur les abſtractions, & bâtiſſoient des mondes; le peuple admiroit ces philoſophes, & croyoit partager leur bonheur en les admirant.

J'admirois auſſi le divin Platon; mais je ſentois que le ſouverain bien ne conſiſte pas à faire des ſyſtêmes, & que dès qu'il faut raiſonner pour être heureux, il faut exclure du bonheur les trois quarts du genre humain.

Tandis que je réfléchiſſois ainſi, Demiurgos fit un ſigne de tête; auſſi-tôt le palais aérien diſparut comme un nuage léger; la grande chaîne ſe rompit, & le philoſophe qui la tenoit ne me parut plus qu'un rêveur ſublime. L'HOMME SEUL.

A peine le fantôme brillant, que l'imagination de Platon avoit produit ſe fut-il diſſipé, que je vis à ſa place une ſtatue coloſſale dont l'œil humain ne ſauroit calculer les rapports (*); ſa tête repoſoit dans le ſein de Demiurgos, & ſes pieds touchoient à un point de la derniere circonférence de l'univers; elle avoit l'œil fixé ſur le torrent des ſiecles, qui rouloit à ſes côtés avec fracas; & les mondes ſe preſſoient autour d'elle ſans troubler ſa ſérénité. Aux hommages que cette ſtatue recevoit des dieux ſubalternes, & encore plus à une émotion extraordinaire

(*) Mahomet a été plus hardi que Marc-Aurele; il a calculé dans ſon voyage au ciel, qu'un ange avoit 70 mille têtes, que chaque tête avoit 70 mille bouches, & que chaque bouche parloit 70 mille langues différentes: les Arabes, qui n'étoient pas géometres, le crurent tous ſur ſa parole.

PARTIE II.

qu'elle excita dans mon cœur, je reconnus la vertu... la vertu, le plus ſublime...; mais ſon éloge eſt fait, je l'ai nommée.

Je détournai enſuite mes regards vers la terre, & je vis un ſage en cheveux blancs, revêtu de la diploïde de Diogene, qui montroit du doigt la ſtatue, & diſoit aux hommes : « Les générations ſe ſuccedent, les mondes » s'alterent, les dieux ſubalternes s'anéantiſ- » ſent ; mais l'être que vous voyez eſt éternel ; » toutes les intelligences deſirent leur bonheur, » & le bonheur n'eſt que dans la vertu. »

Ce précepteur auguſte du genre humain, ce demi-dieu ſur la terre, étoit Zénon (*),

(*) Il ne faut point juger de Zénon par ſa phyſique, mais par ſa morale. — Que nous importe que l'eſſence de Dieu ſoit de l'éther, que le monde ſoit un grand animal ſphérique qui renaît de ſa cendre comme le phénix, & que les aſtres ſe nourriſſent de vapeurs ? ces vieilles erreurs ne rendent pas l'homme plus heureux ou plus malheureux. Il n'en eſt pas de même des principes des mœurs : ſi un légiſlateur fait en ce genre un mauvais raiſonnement, il peut cauſer le malheur de dix millions d'hommes.

L'antiquité n'eut point un pareil reproche à faire à

mon maître, & celui de tous les rois qui ſe regardent comme des hommes, & qui veulent gouverner des hommes.

L'HOMME SEUL.

Tout ce qu'il y a eu de plus grand dans l'eſpece humaine, compoſoit une cour à ce philoſophe; on y diſtinguoit particuliérement Thraſéas & Pétus, les martyrs de la liberté romaine; Séneque, qui ſauva pendant trois ans la terre des fureurs de Néron, & l'intrépide Caton qui trouva, à déchirer ſes entrailles, un bonheur que Céſar cherchoit en vain dans la conquête du monde.

Zénon. Si je pouvois, dit le célebre Monteſquieu, *ceſſer un moment de penſer que je ſuis chrétien, je ne pourrois m'empêcher de mettre la deſtruction de la ſecte de ce grand homme au nombre des malheurs du genre humain.* Eſprit des loix, *liv. XXIV, ch. X.*

Trois auteurs fameux nous ont fait connoître la morale du Portique; Séneque, Epitecte, & l'empereur Marc-Aurele. Si j'oſois prononcer entre ces trois grands hommes, je me déciderois pour le dernier; & ce n'eſt point une vanité de traducteur qui m'y engage; il eſt certain que ce prince philoſophe n'a ni la ſtérile fécondité du précepteur de Néron, ni l'aride conciſion de l'eſclave d'Epaphrodite: l'homme d'eſprit parcourt Séneque, le miſantrope admire Epictete; mais le ſage lit Marc-Aurele.

PARTIE II.

Zénon, toujours l'œil fixé ſur le ſimulacre coloſſal de la vertu, apprenoit aux ſages du Portique à gouverner toutes les facultés de leur ame, à braver les douleurs des ſens & à conſerver un ſage équilibre entre la vie & la mort : les hommes appelloient ces principes des paradoxes. Mais qu'on me montre des vérités qui aient été plus utiles à la terre que ces paradoxes.

Zénon jeta un regard ſur moi, & je ſentis une douce émotion ; je me tournai vers la ſtatue, & les traits de flammes que ſes yeux lançoient, embraſerent mon ame : cédant alors à l'activité de mon enthouſiaſme, je me jetai aux pieds de Demiurgos : — « Être des » êtres ! m'écriai-je avec tranſport, mes vœux » ſont ſatisfaits, j'ai vu le bonheur : il ne me » reſte qu'à mourir ! . . . »

Je me retournai : déjà Zénon avoit diſparu, la tête du coloſſe commençoit à ſe cacher dans les nuages, & tout-à-coup il régna un grand ſilence dans la nature.

Alors Demiurgos parla ainſi : — « Des » atomes ont oſé créer le bonheur ſuprême, » mais il eſt tout entier en moi ; & je ceſſerois » d'être le Dieu de l'univers, ſi je le partageois » avec quelque intelligence. Pour la félicité » bornée dont j'ai permis à l'homme de jouir, » je l'ai expoſée à tes regards dans un triple » tableau. Les trois principes de tes philoſo- » phes ſont bons, mais il faut les réunir : cha- » cun d'eux ſe trompe s'il parle ſeul, & la » vérité réſulte de leur union. N'oublie jamais » que je t'ai donné des ſens pour en faire » uſage, un entendement pour le diriger à » la vérité, & une volonté pour pratiquer la » vertu. »

L'HOMME SEUL.

Il dit : Je vis alors Platon, Epicure & Zénon réunis au pied de la ſtatue de la vertu ; un nouveau trait de lumiere vint pénétrer mon ame, & je me réveillai.

LIVRE SECOND.

DE L'AME.

PARTIE II.

DANS les premieres époques du genre humain, on raiſonnoit rarement ſur l'ame; il y avoit alors peu de métaphyſiciens & beaucoup de gens vertueux.

L'art de diſputer naquit chez les Grecs: ce peuple, né avec des organes ſenſibles, parlant la plus belle langue de la terre, jouiſſant de la liberté, ayant du goût & du loiſir, créa, pour ainſi dire, la métaphyſique: ſes ſages méditerent, combinerent des ſyſtêmes ſur les premieres cauſes; &, ce qui n'arrive jamais à la vérité, ils firent des ſectes.

Les Grecs devenus eſclaves des Romains, aſpirerent à une autre gloire qu'à celle qui avoit illuſtré les Miltiade & les Léonidas; ils inſtruiſirent leurs vainqueurs: l'Europe & l'Aſie furent bientôt inondées de leurs ſophiſtes,

la capitale du monde n'appeſantit ſon joug politique ſur eux, que pour ſubir elle-même la tyrannie de leurs opinions. L'HOMME SEUL.

C'eſt un ſpectacle curieux pour le philoſophe, que de voir comment ces ſophiſtes grecs détruiſoient tous les anciens ſyſtêmes ſur l'ame, pour voir les leurs détruits à leur tour par quiconque vouloit devenir l'architecte d'un monde métaphyſique.

Il eſt inutile de parler ici de Rome : car ſes philoſophes n'ont fait que ſe traîner ſur les pas des Grecs ; ils ont cité, traduit, commenté leurs principes métaphyſiques, & n'ont rien créé d'eux-mêmes, pas même des erreurs.

Pour nous, nous n'avons point exiſté avant Deſcartes : nos premiers ſiecles furent ſans écrivains ; les ſuivans furent encore plus malheureux, car ils en eurent de mauvais. Je ne connois point, en effet, de tems plus barbare que celui où l'on ſe croyoit éclairé, parce qu'on étudioit l'éloquence dans Aquilégius, la philoſophie dans Ferrabrit, & l'hiſtoire dans les prophéties de Merlin.

PARTIE II.

Enfin, Deſcartes vint; il anéantit les ſyſtêmes grecs; & le monde philoſophique parut tourner ſur un autre pivot.

Ce grand homme nous a appris à douter de tout ce que notre raiſon ne voyoit pas avec évidence; & quand il n'auroit jeté parmi les êtres qui penſent, que ce grand trait de lumiere, il mériteroit qu'on lui pardonnât d'avoir fait de la bête une machine, & de Dieu un ignorant architecte.

Il n'y a qu'un pas dans la carriere métaphyſique, entre Deſcartes & Leibnitz; car l'intervalle eſt rempli par des hommes d'eſprit qui n'ont rien créé. Le philoſophe de Leipſick fit de l'ame une monade, & expliqua tous les phénomenes de ſon union avec la matiere, par l'harmonie préétablie; une partie de l'Europe le crut, car il établiſſoit un nouveau ſyſtême: & qu'eſt-ce que la métaphyſique ſans ſyſtême?

J'admire beaucoup tous les hommes de génie qui ont voulu me guider dans le dédale

de la métaphyſique, quoiqu'ils m'aient égaré ; mais je ne ferai point comme eux de ſyſtême ; il me ſemble qu'en général un ſyſtême ne prouve rien, ſi ce n'eſt l'eſprit de ſon auteur.

L'HOMME SEUL.

Pour éclairer l'homme ſur la nature de ſes devoirs, je me contenterai de faire l'analyſe de ſes facultés : je le conſidérerai quelques momens comme un être iſolé, abandonné par la nature dans le vague de l'eſpace, & qui n'auroit beſoin que de lui-même pour exiſter & pour être heureux.

L'ame apperçoit, l'ame veut, l'ame ſent : voilà donc trois facultés réellement diſtinguées ; c'eſt ce qui conſtitue l'entendement, la volonté & la ſenſibilité.

On ne peut ſe diſpenſer de traiter ici de cette partie de la philoſophie qui regarde l'ame humaine, & qu'on connoît ſous le nom de pſychologie, parce que les grands principes de l'éducation repoſent tous ſur cette connoiſſance : telle eſt l'union intime de la théorie de cette ſcience à la pratique, que, tout étant

PARTIE II.

égal d'ailleurs, un pſychologue doit être meilleur pere, meilleur ami & meilleur citoyen qu'un homme qui ne l'eſt pas.

La pſychologie fournit de grands principes au droit naturel : il eſt en effet très-difficile de remplir les devoirs qui réſultent de l'union de l'ame avec le corps, ſi on ne connoît pas juſqu'à un certain point le méchaniſme de ſes facultés ; le ſage de la nature doit être pſychologue.

La morale doit à cette ſcience autant que le droit naturel ; car nos perceptions influent prodigieuſement ſur nos paſſions, en prêtant des couleurs au vice ou à la vertu, & en confondant leurs caracteres. Montagne, Paſchal & Malebranche, n'ont répandu tant de lumieres ſur la morale que parce qu'ils avoient étudié la pſychologie expérimentale.

Cependant de tous les auteurs qui ont laborieuſement compilé des ſyllogiſmes ſur le droit naturel, il n'en eſt aucun qui ait traité de la pſychologie ; cette partie eſt totalement oubliée dans

dans les écrits politico-naturels de Wolf, de Cumberland & de Puffendorff ; ils ont mieux aimé deviner les déciſions de notre intelligence, que de les trouver en étudiant ſon méchaniſme ; il doit y avoir une pſychologie expérimentale, comme une pſychologie raiſonnée ; c'eſt à la premiere que je m'attacherai ; l'autre ne ſert qu'à éveiller le génie du fanatiſme, & à ſubſtituer l'art de raiſonner à la raiſon. L'HOMME SEUL.

Mais connoît-on un inſtrument aſſez exact pour faire des expériences ſur l'ame ? Peut-on appliquer à notre intelligence ce priſme dont Newton ſe ſervit avec tant de ſuccès pour décompoſer la lumiere ? Nos grands métaphyſiciens en ſont perſuadés ; j'en ſais bien la raiſon ; c'eſt qu'ils croient tenir le priſme entre les mains.

Pour moi, dans une matiere auſſi délicate, mon imagination partagera la circonſpection de ma plume ; j'expoſerai les ſyſtêmes ſans en faire : je douterai où il faut douter ; & s'il étoit quelqu'erreur douce qui fît la félicité de

PARTIE II.

l'homme, je le conduirois le bandeau sur les yeux dans les labyrinthes du monde moral : car l'idée d'éclairer mes pareils, n'est que la seconde qui m'occupe : la premiere est de leur être utile.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Ame universelle.

De tous les romans philoſophiques ſur l'ame, celui qui paroît avoir fait le plus de fortune eſt le dogme de l'ame univerſelle. Les anciens imaginerent une chaîne qui lioit par des anneaux imperceptibles, l'atome à la divinité: cette chaîne deſcendoit de Jupiter à l'homme; de l'homme à la brute, qui a quelques étincelles de raiſon; de la brute aux plantes qui ſentent, végetent, & ont des ſexes comme les bêtes; des plantes aux foſſiles, qui partagent leur organiſation, & des foſſiles aux élémens de la matiere. Cette idée étoit grande; elle formoit de la nature un ſeul tableau, & un acte unique de tout le ſyſtême des êtres. L'Homme seul.

On parut d'abord choqué d'une opinion qui donnoit une ame au ſoleil: l'homme ſimple expliquoit les mouvemens de cet aſtre par une méchanique particuliere: l'homme à imagi-

PARTIE II.

nation les attribuoit à la volonté du pere de Phaëton ; mais le philoſophe diſoit au peuple & aux poëtes, qu'il étoit bien plus naturel de donner une ame à une planete, que de la faire mouvoir par reſſort, ou de lui donner un char & un cocher.

S'il ſe trouvoit des eſprits bleſſés de voir que l'intelligence ſuprême habitât une molécule de limon ou un corps de chenille, on leur répondoit qu'il n'y a rien dans la nature qui ne ſoit parfait à ſa maniere ; que les défauts ne ſont pas dans les êtres, mais dans l'eſprit qui les compare, & que Jupiter voit du même œil la coquille de l'huître & le corps de Pythagore.

Lorſque deux ou trois philoſophes eurent imprimé leur ſceau à cette opinion, on la regarda comme une de ces vérités éternelles qu'on ne prouve point, & qui ſervent à prouver tout ; cependant on ne perſécuta point ceux qui ne croyoient pas à l'ame univerſelle : chacun étoit libre de ne pas adopter les idées générales. Il eſt vrai qu'on mépriſoit chez les Grecs,

comme chez nous, ces hommes audacieux ; mais du moins on les laiſſoit en paix. L'HOMME SEUL.

Pythagore ayant trouvé, par haſard, les rapports proportionnels des ſons (*), Timée en conclut que puiſque Dieu avoit communiqué une portion de ſa ſubſtance intelligente à la ſubſtance brute de la matiere, il avoit ſuivi dans le mêlange les gradations marquées dans l'échelle muſicale (**) ; de-là il donna à l'Ame

(*) On ſait que ce grand homme, ayant entendu les marteaux d'une forge rendre avec préciſion pluſieurs concordances de l'échelle muſicale, réſolut le problême en peſant les marteaux : il trouva alors que ceux qui peſoient le double des autres rendoient l'octave ; de-là il conclut que l'octave étoit dans la proportion de 2 à 1, que la proportion de 3 à 2 donnoit la quinte, celle de 9 à 8 le ton, & celle de 80 à 81 le comma, ou la différence du ton majeur & du ton mineur.

Pythagore qui, de la réſonnance de quelques marteaux de forge, tire les loix de l'harmonie, reſſemble à Newton, qui en voyant une pomme tomber d'un arbre, eſt conduit aux calculs ſublimes de la gravitation.

(**) Un moderne qui a expoſé avec clarté les ſyſtêmes des anciens ſur les premieres cauſes, explique ainſi cette échelle : Si on ſe repréſente la plus petite parcelle de la ſubſtance divine, qui deſcendit au centre du monde par le nombre 384, on doit ſe la repréſenter

PARTIE II.

ſuprême le nom d'éternel muſicien, comme Platon lui donna dans la ſuite celui d'éternel géometre.

Zénon renchérit encore ſur Timée; il repréſenta le monde comme un grand animal

---

par le nombre 432, quand elle ſe rapprocha d'un degré de l'eſpace ſupérieur, parce qu'alors ſa force augmenta d'un huitieme; la proportion de 384 à 432 figure donc le premier ton de l'ame du monde; cette intelligence s'accrut toujours par tons & ſemi-tons, juſqu'à la proportion double du premier nombre, c'eſt-à-dire, juſqu'à 768; telle eſt la premiere octave, ou le cercle de la lune; la même gradation conduite par 36 nombres, juſqu'à la 27e & derniere octave, repréſentée par 10,368, produit de 384 par 27, donne la derniere ſphere, c'eſt-à-dire, celle de Saturne; enfin la ſomme totale des 36 nombres harmoniques de l'ame du monde eſt de 114,695; ce qui conſtitue l'échelle de ſes gradations, au-delà deſquelles ſe trouve la ſubſtance divine pure, ou l'enveloppe univerſelle de tous les êtres. — *Hiſt. des cauſes premieres, pages* 261 & 262.

Ce ſyſtême, fondé ſur des calculs d'algebre, tomba quand on s'aviſa de ſubſtituer les faits aux conjectures. On découvrit que l'atome de la terre ne devoit point occuper le centre de l'univers: le téleſcope fit appercevoir autour des planetes des ſatellites qui ne ſuivoient point la progreſſion diatonique de Pythagore: l'aſtronomie ſe perfectionna, & on rougit de ne faire de Dieu qu'un maître de muſique.

ſphérique, compoſé de matiere & d'intelligence; ou comme un feu artiſte qui renferme en ſoi toutes les raiſons ſéminales des êtres; ou comme une horloge animée, qui ſe plaît à compter elle-même les heures qu'elle eſt contrainte de marquer : mais tout le monde ne goûta pas cet animal, ce feu & cette horloge, & on ne pardonna à Zénon ſa phyſiologie, qu'en faveur de la ſublimité de ſa morale. L'HOMME SEUL.

Ariſtote, qui vouloit être créateur en philoſophie, détruiſit avec deux ſyllogiſmes le feu artiſte de Zénon & la muſique de Pythagore; mais il n'oſa toucher au grand principe de l'ame univerſelle, que la moitié de la terre regardoit comme le code de la nature.

Dieu, ſuivant ce philoſophe, eſt l'éther de l'éther qui imprime un certain mouvement aux intelligences inférieures : celles-ci meuvent les cinquante-cinq ſpheres qui entrent dans le ſyſtême céleſte; & l'influence ſympathique des ſpheres, réunie aux entéléchies, c'eſt-à-dire, aux ames des individus, gouverne le monde.

PARTIE II.

ſublunaire. — Ariſtote a gouverné pendant vingt ſiecles la terre penſante avec ces énigmes.

Suivant les principaux fabricateurs du roman philoſophique de l'ame univerſelle, l'intelligence humaine deſcendoit du ciel avec la même facilité que Mahomet dans la ſuite y monta. Elle partoit de la ſphere du premier moteur, ſe gliſſoit le long du zodiaque, depuis le cancer juſqu'au capricorne, & quand deux êtres avoient ſacrifié à l'amour, elle entroit dans le fœtus: les ſophiſtes ſavoient préciſément le jour où l'ame avoit quitté le ciel, & l'inſtant où elle avoit vivifié le germe; car Dieu avoit dit tout cela à Pythagore.

Au reſte, ce fameux légiſlateur de l'Inde (*) ne créa point, comme je l'ai déjà dit, ce ſyſtême extraordinaire; il ne fit que développer l'ancienne croyance qui ſert encore de baſe, après plus de cinquante ſiecles, à la doctrine

(*) Le précis de la doctrine de ce philoſophe nous a été conſervé par Ciceron *de natur. deor. lib.* I, & par Saint-Juſtin, *cohort. ad gent.* 18.

d'une claſſe de philoſophes ; le Zoroaſtre de Babylone, Zabrab, Teucrus & d'autres, qui ne nous ont tranſmis que leurs noms, répandirent ce dogme ſous le ciel brûlant de la Chaldée ; Orphée, en Egypte, en fit le fondement de la doctrine éſoterique, & les trois claſſes de ſavans révérés primitivement chez les Celtes, les bardes, les prophetes & les druides, reconnurent dans la fange de leurs forêts ce grand principe qu'ils regardoient comme la clef de la nature. (*) L'HOMME SEUL.

Après Pythagore, ce dogme, comme le feu ſacré, ſe conſerva particuliérement dans la Grece ; la ſecte jonique diſoit que l'eſpace immenſe étoit l'ame de la divinité (**) ; celle d'Elée confondoit l'unité d'un être avec l'unité de l'être (†), & celle d'Héraclite ne faiſoit de

(*) Voyez *Syncelli chronographia*, *Pantheon ægiptiacum* de Jablouski, & *hiſtoire des Celtes*, par Pelloutier.

(**) *Cicer. de natur. deor.* lib. I.

(†) *Ariſt. de Xenophan. Zenon. & Gorg. cap. VI*, *Stobæi adv. Matth.* 7 - 8, & diſſertat. de l'abbé d'Olivet ſur un paſſage de Ciceron, *tome II* de la traduction du traité *de naturâ deorum*.

PARTIE II.

la nature qu'un grand fleuve qui coule ſans ceſſe dans le vuide (*). Tous ces philoſophes avoient leurs paradoxes particuliers; mais les principes les plus contradictoires s'expliquoient par le dogme de l'ame univerſelle.

Rome n'eut point de philoſophes à elle; mais elle eut beaucoup de poëtes, & preſque tous rendirent hommage au dogme de Pythagore. Le chantre ſublime d'Énée (**) ſe réunit ſur ce point avec le chantre voluptueux de Corinne. (†)

(*) *Cicer. de natur. deor.* lib. III.

(**) *Principio cœlum ac terras, campoſque liquentes*
Lucentemque globum lunæ, titaniaque aſtra,
Spiritus intùs alit, totamque infuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet;
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monſtra ſub æquore pontus.
Æneid. lib. VI. Voilà vraiment un poëte philoſophe.

(†) *Omnia mutantur: nihil interit. Errat, & illinc*
Hùc venit, hinc illùc, & quoslibet occupat artus
Spiritus; èque feris humana in corpora tranſit,
Inque feras noſter; nec tempore deperit ullo:
Utque novis fragilis ſignatur cera figuris,
Nec manet ut fuerat, nec formas ſervat eaſdem,
Sed tamen ipſa eadem eſt: animam ſic ſemper eandem
Eſſe, ſed in varias doceo migrare figuras

L'Europe moderne n'a pas rompu la chaîne des ſectateurs de l'ame univerſelle ; quand Spinoſa dit qu'il n'y avoit qu'une ſeule ſubſtance, qui ſe modifioit de toutes les manieres, qui étoit corps & eſprit, cauſe & effet, il n'a fait que reſſuſciter le dogme de Pythagore, l'étendre & l'empoiſonner. L'HOMME SEUL.

A Dieu ne plaiſe que je confonde le ſage Malebranche avec le ſophiſte Spinoſa ! Mais quand ce beau génie a ſoumis Dieu, l'homme, & toutes les intelligences aux loix de ſa raiſon univerſelle, (*) a-t-il fait autre choſe que ſubſtituer au mot d'*ame* celui de raiſon ? S'il eût été aſſez bon phyſicien pour rire des automates de Deſcartes, il auroit peut-être rencontré en métaphyſique le dogme de Pythagore.

L'ingénieux miniſtre Boullier, qui fait de

. . . . . .

Ovid. métamorphoſ. lib. XV. --- Ovide & Virgile travailloient tous deux ſur les idées de Pythagore ; mais ces deux grands hommes ne voyoient pas de la même façon. L'homme de génie crée les idées des autres ; l'homme d'eſprit les imite, & le ſot les copie.

(*) *Voy.* ſon traité de morale, *tome I, ch. I & II.*

PARTIE II.

la faculté de penſer une propriété commune à tous les êtres immatériels, n'a fait encore que déguiſer le grand principe de l'ame univerſelle; en affirmant que la penſée en général eſt le genre auquel ſe rapportent toutes les penſées de Dieu, de l'ange, de l'homme & de la brute (*), il va plus loin que Malebranche, mais pas ſi loin que Pythagore.

Le célebre médecin Grew, qui ſuppoſe de l'analogie entre la maniere d'être des corps & celle des intelligences (**), eſt un vrai pythagoricien. Newton, qui dit que Dieu eſt tout œil, tout bras, tout oreille, tout cerveau & tout entendement (†), l'eſt encore; & Leibnitz qui compoſe avec ſes monades, tous les êtres

(*) Eſſai philoſophique ſur l'ame des bêtes, *part. II, ch. IV & V.*

(**) Voyez *coſmologia ſacra*, or a diſcourſe of the univerſe, as it is the creature and Kingdom, of god, &c. By. Dr. Nehemiah Grew, Fellow of the college of phyſicians, of the royal ſociety London, 1701, *livre ſecond.*

(†) Voici le texte tiré de ſes principes mathématiques: — *Deus totus eſt ſui ſimilis, totus oculus, totus auris, totus cerebrum, totus brachium; totus vis ſen-*

matériels & tous les êtres intelligens (*), l'eſt auſſi.

L'HOMME SEUL.

N'eſt-il pas étonnant que les ſectes les plus contradictoires tiennent entr'elles par un centre de réunion? Il ſemble que le dogme de l'ame univerſelle ſoit un germe propre à être fécondé dans toutes les eſpeces de cerveaux.

Toutes ces conſidérations doivent rendre les philoſophes circonſpects, quand ils parlent de l'antiquité; on ne ſait pas combien de philoſophes on attaque, quand on réfute Pythagore.

---

tiendi, intelligendi & agendi — Il eſt vrai qu'il ajoute: *Sed more minimè humano, minimè corporeo, more nobis prorsùs incognito.* Newton admettoit l'ame univerſelle, mais ſans vouloir l'expliquer.

(*) Ces monades different cependant entr'elles, mais ſeulement par leurs degrés d'activité; cela ſuffit pour qu'il n'y ait pas dans la nature deux êtres parfaitement homogenes. Ainſi le ſyſtême des monades a conduit Leibnitz à ſon principe ſingulier des indiſcernables.

CHAPITRE II.

QUE LES DÉFINITIONS PHILOSOPHIQUES DE L'AME N'ONT FAIT QUE RÉPANDRE DES NUAGES SUR SA NATURE.

PARTIE II.

LE premier homme oiſif qui s'aviſa de parler de l'ame, la définit par une image; il eſt certain que ce mot dans ſon origine ne veut dire que la reſpiration animale, qui paroît le principe de la vie; c'eſt le ſens du *pneuma* des Grecs (*), qu'on a traduit avec exactitude dans toutes les langues de l'Europe. Ainſi tous les combats que depuis trois mille ans on livre avec fureur dans l'arene de la métaphyſique,

(*) La racine de ce mot eſt *pneo*, je reſpire, je ſouffle: auſſi Ariſtote s'en ſert pour déſigner le vent. Voyez *de mundo* & *politic.* lib. IV. Les Hébreux, dont l'idiome eſt ſi ſtérile, ſi vous le comparez avec la langue des Platon & des Sophocle, n'avoient auſſi que le mot *rovah* pour déſigner l'haleine du vent & l'eſprit de Dieu; ce qui ne laiſſe pas que d'embarraſſer les théologiens qui voudroient donner la logique des Leibnitz & des Berkeley aux patriarches.

ſe ſont élevés à l'occaſion d'une métaphore.

L'HOMME SEUL.

Peu à peu les idées en ce genre devinrent plus ſubtiles. On ſuppoſa que cette ame, dont la reſpiration étoit le ſymbole, conſiſtoit dans la partie la plus déliée des corps, & pouvoit ſubſiſter après la diſſolution des organes : enfin, on en fit un être eſſentiellement diſtingué de la matiere; & l'arbre de nos connoiſſances acquit ainſi une branche de plus.

Mais cette reſpiration, ſymbole de l'ame, n'eſt qu'un nuage ajouté à un nuage. Il me falloit une définition plus préciſe du principe qui me fait penſer. J'ai donc demandé aux philoſophes de tous les âges ce que c'étoit que l'ame. Thalès m'a répondu que c'étoit une nature en mouvement; Ariſtote, l'acte premier d'un corps organique; Dicearque, les concordances des quatre élémens; Anaxagore, de l'air; Hyppon, de l'eau; Lucrece, un atome (*); Lactance, une lumiere qui ſe nourrit

(*) Tous les ſyſtêmes des anciens philoſophes ſur l'ame, ſont raſſemblés dans un texte de Ciceron.

PARTIE II.

de l'humeur du ſang, comme la lumiere de la lampe ſe nourrit de celle de l'huile (*); Épicure, Hobbes & Spinoſa, un amas de corpuſcules agités; d'autres enfin de l'éther, une quinteſcence, un nombre, une entéléchie. — J'ai admiré toutes ces ſavantes définitions, mais je ſuis reſté dans mon ignorance.

Platon, qui venoit de voir périr Socrate, parce qu'il étoit le plus ſage des hommes, m'appella dans ſon académie; il rêvoit profondément ſur la nature de cette ame ſublime, qui avoit long-tems vivifié Athenes, & qui auroit été anéantie, ſans doute, ſi ſa deſtinée avoit dépendu d'une ſentence de l'aréopage: c'étoit à ce philoſophe qu'il appartenoit de réſoudre le grand problême qui m'occupoit, & je me proſternois à ſes pieds pour écouter ſes oracles. « Mes amis, diſoit-il, l'homme eſt

Tuſcul. quæſtion. lib. I, & dans un paſſage de Macrobe, *ſomn. Scipion.* lib. I, cap. XIV.

(*) *Videtur ergo anima ſimilis eſſe lumini, quæ non ipſa fit ſanguis, ſed humore ſanguinis alatur ut lumen oleo.* --- De opif. Dei, cap. XVII.

» le

» le roi de la nature. L'éternel Géometre en » l'organiſant lui donna trois ames, l'ame » raiſonnable qu'il plaça dans la tête, l'ame » iraſcible, qu'il logea dans la poitrine, & » l'ame concupiſcible, dont le ſiege eſt dans » les entrailles (*). La ſeule dont le ſage faſſe » cas, eſt celle qui eſt le principe de notre » entendement : voilà l'ame par excellence ; » c'eſt le NOUS ou la penſée qui la conſtitue : » comme elle fait partie de l'ame univerſelle, » elle jouit de ſon éternité (**). Le NOUS de » Socrate ſurvivra donc à la ruine du corps » fragile qui l'empriſonne, & dépoſera à ja- » mais contre les NOUS dégradés des Anitus » & des Ariſtophanes. » — Mon NOUS n'étoit probablement pas de la nature de celui de Platon : car lorſque ce grand philoſophe croyoit prononcer des axiomes, je crus n'entendre que des énigmes.

L'HOMME SEUL.

(*) *Ciceron. tuſcul. quæſt.* lib. I.

(**) Voyez les deux fameux dialogues, du *Phedre* & du *Phédon*.

PARTIE II.

Dans mon incertitude, j'ai voyagé dans le monde de Deſcartes. Ce philoſophe, qui a inventé la matiere ſubtile, la matiere cannelée, & les petits tourbillons, mais qui étoit un grand homme, m'a affirmé, avec Platon, que la penſée étoit l'eſſence de l'ame : j'ai répondu en bégayant à ce philoſophe affirmatif, qu'un ſujet n'étoit jamais ſans ſon eſſence, & que, ſuivant ſon principe, il faudroit que l'ame penſât, non-ſeulement pendant le ſommeil, mais encore dans le fœtus ; ce qu'il étoit fort difficile de me démontrer : j'ajoutai qu'il étoit évident que la penſée étoit une des facultés de l'ame, mais non qu'elle en conſtituât l'eſſence. — Le philoſophe de Stockholm me dit qu'il penſeroit à cette objection, & il mourut en y penſant.

Un homme de génie, dans le fond de l'Allemagne, déclamoit avec force contre les anciens & les modernes ; il frayoit de nouvelles routes aux géometres ; il détruiſoit les ſyſtêmes, & en bâtiſſoit d'autres à merveilles ;

c'étoit l'immortel Leibnitz. Je lui communiquai mes doutes ; il me dit : l'ame eſt une monade, ou, ſi vous voulez, un miroir repréſentatif de l'univers. Dans cette taſſe de café que je vais prendre, il y a peut-être une foule de monades qui ſeront un jour des ames humaines (*). Les monades qui me font raiſonner, ſont des êtres ſimples, qui ne ſont pas plus dans le lieu que le point mathématique ; elles ont des rapports ſans commerce réciproque, & elles agiſſent avec harmonie ſans aucun concert d'activité. — Je quittai Leibnitz, accablé de ſon génie, mais tout auſſi ignorant. Le dernier philoſophe que j'ai conſulté ſur l'eſſence de l'ame, eſt Locke ; ce bon homme me dit avec ſimplicité, qu'il n'en ſavoit rien ; & je fus guéri alors de la manie de tout ſavoir.

L'HOMME SEUL.

Je puis me tromper dans mes recherches ; mais je ne connois rien, dans l'antiquité ni parmi les modernes, qui m'ait autant frappé

(*) Leibnitz, *princip. philoſoph. mor. géometr. Theorem.* lxxxvj, *Schol.* 3.

PARTIE II.

qu'un fragment de l'oraiſon funebre d'un Parſis, qu'un homme de génie nous a conſervé : il ne renferme que des doutes ſur l'eſſence de l'ame, mais ces doutes ſont ſublimes ; ils éclairent plus l'homme ſans préjugés, que les dogmes des philoſophes.

« O terre ! s'écrioit le diſciple de Zoroaſ-
» tre (*), ô mere commune des humains !
» reprends du corps de ce héros ce qui t'ap-
» partient : que les parties aqueuſes, renfer-
» mées dans ſes veines, s'exhalent dans les
» airs ! qu'elles retombent en pluie ſur les
» montagnes, enflent les ruiſſeaux, fertiliſent
» les plaines, & ſe roulent à l'abyme des mers
» d'où elles ſont ſorties ! Que le feu, concentré
» dans ce corps, ſe rejoigne à l'aſtre, ſource
» de la lumiere & du feu ! Que l'air, com-
» primé dans ſes membres, rompe ſa priſon !
» Que les vents les diſperſent dans l'eſpace !
» Et toi enfin, ſouffle de vie, s'il étoit poſſible

(*) Le fonds de ce fragment ſe trouve, *Hiſtoire de la religion des Banians*, ch. IX.

» que tu fusses un être particulier, rends-toi à
» la substance inconnue qui t'a produit ! Ou,
» si tu n'es qu'un mêlange des élémens visibles,
» après t'être dispersé dans l'univers, rassemble
» de nouveau tes parties éparses, pour former
» encore un citoyen vertueux ! »

L'HOMME SEUL.

Avançons dans cette isle flottante qu'on appelle la métaphysique, & voyons si les routes qu'on y a tracées sont de nature à nous conduire à la vérité.

CHAPITRE III.

DES PHILOSOPHES QUI ONT CRU L'AME MATÉRIELLE.

PARTIE II.

LE sujet que je vais traiter coûte trop à mon cœur pour ne pas fatiguer ma plume : mais je me livre à ce travail, quoiqu'avec une extrême répugnance, d'abord, parce que je dois des sacrifices à la vérité, avant d'en devoir aux hommes que trop de prudence rend pusillanimes; ensuite, parce que les capitales de l'Europe étant peuplées de sceptiques qui ne croient pas à notre immortalité, il est nécessaire que je fasse dériver de leur façon de penser un code de morale qui ne trouble point l'harmonie des êtres intelligens.

Après des recherches profondes, il m'a semblé qu'avant Platon, aucun écrivain de l'antiquité n'avoit transporté sur le théatre de la nature un être essentiellement distingué de la matiere.

Parménide, Pythagore & tous les ſages qui ont cru à la métempſycoſe, regardoient l'ame comme la partie la plus ſubtile des corps qu'elle animoit ; & ils concilioient aſſez bien cette croyance avec le dogme de l'immortalité. L'HOMME SEUL.

Ciceron, dont les cheveux avoient blanchi ſur l'étude de la philoſophie des premiers âges, après avoir peſé l'opinion de Platon, & le dogme bien plus répandu qu'il réfute, reſte dans le ſcepticiſme le plus abſolu, & déclare que Dieu ſeul peut lever le voile qui couvre, à cet égard, les opérations de la nature.

Les premiers peres de l'égliſe chercherent à concilier Platon avec l'évangile ; mais loin d'adopter l'idée philoſophique d'une ſubſtance diſtinguée de la matiere, ils organiſerent, comme nous, ces êtres inconnus que nous appellons des anges : ils ſuppoſerent que dans l'origine des choſes ces eſpeces de demi-dieux abuſerent de nos femmes, & qu'il naquit de ce mêlange des géants qui devinrent les tyrans

de la terre (*). C'eſt l'hiſtoire des Titans, d'Héſiode, rajeunie & défigurée par la plume des théologiens.

Tertullien, qui avoit plus de zele que de logique, après avoir démontré, à ſa maniere, que l'ame humaine étoit de la couleur de l'air, prétend que Dieu même étoit corporel (**). Ce ſyſtême, fait pour le peuple, a été dans la ſuite étayé de tous les ſophiſmes de Spinoſa; & c'eſt un fait bien merveilleux à mon gré, que l'excès de l'ignorance & l'excès des lumieres conduiſent également à l'anthropomorphiſme.

Depuis la renaiſſance des lettres en Europe, juſqu'à l'époque où j'écris, il y a eu une chaîne, non interrompue, de philoſophes qui ont

(*) Telle a été la façon de penſer des Philon, des Juſtin, des Arnobe, des Origene, des Clément d'Alexandrie, &c. Ce ſont des faits que la théologie même, accoutumée à tout nier, excepté ce qui ſe paſſe dans le monde intellectuel, ne déſavoue pas: le dogme de l'ame corporelle eſt conſigné dans preſque tous les ouvrages des trois premiers ſiecles chrétiens; je l'y ai trouvé en y cherchant des faits pour le réfuter.

(**) Lib. contrà prax. *de reſurrect. carn*, &c.

confondu l'ame avec la matiere; & s'il ſe trouve parmi eux des écrivains dont la mémoire a été dévouée à l'opprobre, leur liſte offre un bien plus grand nombre encore de noms reſpectables. Les théologiens n'ignorent pas ce fait; auſſi les plus éclairés de leurs controverſiſtes ſe gardent bien d'en ſolliciter la preuve, pour ne point ſe voir écraſés par le poids des autorités. L'HOMME SEUL.

Les zélateurs de la théologie, & malheureuſement ils ſont en grand nombre, parce que leurs chaires ont été de tout tems le foyer du fanatiſme; les zélateurs, dis-je, ont eu recours à un moyen bien extraordinaire, pour éluder ces autorités foudroyantes dont on les accable: c'eſt d'impoſer à tous les philoſophes, qui ne penſoient pas comme eux ſur l'ame, un nom de ſecte: ils les ont dénoncés aux gouvernemens comme des matérialiſtes; & ce nom, effrayant pour le vulgaire, qui ſe laiſſe gouverner par des mots, les a diſpenſés de les réfuter.

Les docteurs reſſemblent un peu, à cet

PARTIE II

égard, à un confeſſeur de Louis XIV, qui s'imaginoit avoir confondu les Provinciales, en diſant que c'étoit l'ouvrage d'un janſéniſte. — Une génération ſe paſſe; le peuple s'éclaire; alors on eſt étonné de voir que le matérialiſme, comme l'ancien janſéniſme, ſont des mots vuides de ſens; & on rougit d'avoir perſécuté l'homme de génie, pour ſervir la ſociété d'Ignace, ou la Sorbonne.

De toutes les hypotheſes ſur l'ame, celle qui l'anéantit eſt, ſans doute, celle qui bleſſe le plus ma ſenſibilité; mais enfin un matérialiſte eſt un homme comme un théologien: ſi ſes doutes ſont raiſonnables, il faut les expoſer avec prudence; s'il s'égare, il faut le redreſſer, mais ſans injures & ſans anathêmes; parce que l'homme de bien ne défend pas une bonne cauſe avec les armes odieuſes de l'intolérance.

Si le diſciple de Zénon, de Locke & de Montagne deſcendoit dans l'arene philoſophique le dilemme à la main, avec l'ami de

Platon & de Deſcartes, je m'imagine qu'il raiſonneroit ainſi :

L'HOMME SEUL.

« Votre métaphyſique eſt un monde in-
» connu dont vous créez vous-même la carte :
» vous le peuplez d'habitans, & je n'y vois
» que des déſerts.

» Vous faites de Dieu un eſprit ! — Téméraire, l'infini eſt entre vous & lui : adorez-le & ne le définiſſez-pas.

» Qu'eſt-ce qu'un eſprit ? Le concevez-vous ſéparé du corps qu'il vivifie ? Croyez-vous qu'il ſente ſans organe, & qu'il raiſonne ſans tête ?

» S'il eſt eſſentiellement uni avec la machine qu'il anime, s'il naît avec le fœtus, s'il ſe développe avec les organes, s'il ſemble s'éteindre ſous les ruines du corps qui ſe décompoſe, pourquoi en faire une ſubſtance diſtinguée de celle que je vois dans toute la nature ? Pourquoi mettre deux axes à une roue qu'un ſeul peut faire mouvoir ?

» Votre ame, quoique vous en diſiez, ne

PARTIE II.

» ſe fait connoître à votre entendement que » comme la négation de la matiere : or, un » être qu'on ne peut définir que par les qua- » lités qu'il n'a pas, ne ſauroit même être » nommé dans la langue du philoſophe.

» Voyez combien de contradictions entraîne » votre ſyſtême intellectuel ; vous ſuppoſez » l'ame eſſentiellement ſans étendue, & vous » croyez qu'elle agit ſur l'étendue. Vous dites » qu'elle n'occupe point d'eſpace, & vous la » logez dans le cerveau ; vous lui refuſez des » points de contact, & par l'intermede des » organes, vous la faites communiquer à toute » la nature.

» Il faut, dites-vous, un agent pour faire » mouvoir la machine humaine, de ſa nature, » inerte & paſſive ; mais cet agent eſt la ma- » tiere même ſupérieurement organiſée, telle » que le *ſenſorium*. L'homme reſſemble un » peu à cette ſtatue de Memnon, qui, au lever » du ſoleil, devenoit d'elle-même ſonore : à la » moindre ſenſation qu'il éprouve, le faiſceau

» fibrillaire s'ébranle, les traces du cerveau se
» renouvellent, le *ſenſorium* réagit, & l'au- L'HOMME SEUL.
» tomate raiſonne.

» Voilà une théorie d'autant plus ſublime
» qu'elle eſt plus ſimple; mais comment au-
» roit-elle ſatisfait des hommes à imagination
» exaltée, tels que vos métaphyſiciens? Auſſi ne
» croyant pas pouvoir expliquer les opérations
» de l'entendement avec une ſeule ſubſtance,
» ils en ont créé une autre avec la baguette
» des enchantemens. Ils ont imité ces drama-
» tiques ſans génie, qui ne pouvant dénouer
» une intrigue théatrale avec le fil de la rai-
» ſon, la dénouent avec des machines.

» Votre Platon eſt un rêveur pour qui le lit,
» non pour l'admirer, mais pour l'entendre;
» il vous promene ſans ceſſe dans le monde
» des abſtractions; il crée ſur la terre les êtres
» intellectuels avec autant de facilité, que
» Ptolomée créoit dans le ciel des cycles &
» des épicycles. Ses dialogues ſur l'immortalité
» de l'ame, ſont d'un rhéteur plutôt que d'un

» philoſophe ; & il falloit peut-être que Caton » ſe tuât pour les rendre célebres.

» Le ſyſtême de Platon menaçoit ruine, » lorſque Deſcartes eſt venu le ſoutenir avec » ſes automates, Leibnitz avec ſes monades, » & Berkeley avec ſon univers ſans matiere ; » mais ces appuis n'ont fait qu'accélérer ſa » chûte ; & l'édifice léger a entraîné, ſous ſes » décombres, les échafauds qui devoient ſervir » à le reconſtruire.

» Le ſavant Hardouin voyoit des athées » par-tout où il voyoit des hommes de génie. » Je n'ai point, comme ce jéſuite, réduit l'art » de calomnier en ſyllogiſme ; mais il me » ſemble que la doctrine théologique qui interdit » à l'Être ſuprême la faculté de faire penſer la » matiere, conduit à l'athéiſme : car un eſprit » pur, qui ne peut ſpiritualiſer le monde, n'a » point de pouvoir ſur lui ; & dès que la » puiſſance ſuprême eſt limitée par un être » quelconque, cet être eſt tout, & le Dieu » théologique n'eſt plus rien.

» Tous les dogmes ſur la ſubſtance intel-
» lectuelle repoſent ſur ce principe, que la
» matiere & la penſée ſont deux êtres eſſen-
» tiellement contradictoires. Examinons ce
» principe, & voyons ſi la colonne réſiſtera
» en l'attaquant par la baſe.

L'HOMME SEUL.

» La métaphyſique, qu'on pourroit définir
» la ſcience de ce qui n'eſt pas, ne s'eſt jamais
» rabaiſſée à nous éclairer ſur ce qui eſt : elle
» n'a jamais étudié la propriété des corps,
» pour prononcer ſur leur eſſence.

» D'où ſait-elle que l'étendue & la penſée
» ne peuvent être les propriétés de la même
» ſubſtance ? Vous ne concevez pas, dites-
» vous, une pareille union ; mais concevez-
» vous auſſi que Sirius gravite vers notre monde
» planetaire, ce Sirius éloigné de nous au moins
» de cinq cents mille fois notre diſtance au
» ſoleil ? Cependant la gravitation exiſte, &
» Newton, avec cette clef, a ouvert toutes les
» portes de l'univers.

» Non-ſeulement vous ne connoiſſez pas la

PARTIE II.

» matiere, mais la penſée même ſe dérobe aux » regards de votre entendement. En vain Locke, » Condillac & Helvétius ont levé un coin du » voile qui vous en cachoit le méchaniſme; » vous oppoſez des injures à leurs doutes phi- » loſophiques, & vous niez leurs expériences, » au lieu de les refaire.

» L'ame, dites-vous, ne peut avoir les » propriétés de l'étendue : elle n'eſt ni longue, » ni large, ni colorée, ni diviſible : mais il en » eſt de même du mouvement, de la gravi- » tation & des autres modifications de la » matiere; cependant on ne s'eſt jamais aviſé » de mettre au rang des eſprits purs le pou- » voir qui meut les corps, & celui qui les fait » tendre vers le centre de leurs ſpheres : on » ne les a pas logés dans le monde intellectuel » avec les ames des héros, les Sylphes & les » Archanges.

» Encore, ſi l'on vouloit réduire le maté- » rialiſme en ſyſtême, ne ſeroit-il pas difficile » de donner les propriétés de l'étendue à la penſée;

» penſée. Il eſt certain que l'ame ne forme » des idées qu'à l'aide des mots qui les repré- » ſentent ; & ces mots démontrent la maté- » rialité de ces idées. La penſée ſe diviſe, » puiſqu'elle a un commencement, une durée » & une fin : le principe qui la produit agit » dans l'eſpace ; il communique avec les corps ; » & il faut bien qu'il ſoit matériel, puiſque nos » ſens ſuffiſent pour le juger.

L'HOMME SEUL.

» Le matérialiſte peut être audacieux, mais » du moins il eſt plus conſéquent que le diſciple » de Platon. En n'admettant qu'une ſubſtance » dans le monde, je coupe le nœud-gordien ; » mais mes adverſaires, en y introduiſant » deux ſubſtances qui ne ſubſiſtent que pour ſe » combattre, ne le coupent ni ne le dénouent. »

CHAPITRE IV.

DE LA PHILOSOPHIE RESPECTABLE QUI DISTINGUE L'AME DE LA MATIERE.

PARTIE II.

L'ABYME eſt traverſé, & je me retrouve ſous un ciel riant avec les grands hommes, à qui je dois mon immortalité.

Platon eſt peut-être le premier ſage qui ait relevé la dignité de l'eſpece humaine, en ne confondant pas le principe qui me fait penſer avec celui qui fait végéter une roſe & mouvoir un polype; mais de ce qu'on a été une foule de ſiecles ſans ſoupçonner la nature de l'ame, s'enſuit-il qu'elle n'exiſte que dans l'entendement d'un philoſophe? Copernic n'a deviné que fort tard le vrai ſyſtême planétaire; cependant l'aſtronomie exiſte de tems immémorial, malgré les rêveries des obſervateurs de la Chaldée, & les erreurs des Chinois qui ont calculé les éclipſes.

Il falloit bien que Platon ne fut pas tout-à-fait un viſionnaire, puiſque dans le pays du

monde où on a abuſé le plus de l'art de diſputer, on embraſſa avec avidité ſon hypotheſe, comme celle qui expliquoit le mieux tous les phénomenes de la nature. Les ſophiſmes d'Épicure, de Pyron & de Diagoras diſparurent, & les dialogues du diſciple de Socrate reſterent. L'HOMME SEUL.

Marc-Aurele crut que l'infini ſéparoit l'ame de la matiere; ce Marc-Aurele à qui nous devons le meilleur code de morale qui ſoit ſorti de la main des hommes, & qui éclaira, en écrivain de génie, la terre qu'il gouverna en ſage.

A peine l'Europe fut-elle ſortie de la barbarie, qu'elle ſe fit gloire de penſer d'après Platon. On vit même les enthouſiaſtes de ce philoſophe chercher à concilier ſa doctrine avec celle de nos livres ſaints, & croire encore honorer l'évangile.

Il eſt difficile de citer des autorités plus reſpectables que celle des philoſophes qui adopterent le platoniſme & qui le perfectionnerent.

PARTIE II.

Quels noms a-t-on à oppoſer à ceux de Deſcartes, de Leibnitz, de Paſchal & de Malebranche ? Le ſuffrage ſeul de Newton ſuffiroit pour écraſer le matérialiſme, ſi dans des matieres ſoumiſes à l'examen de la raiſon le ſuffrage d'un grand homme pouvoit balancer un ſyllogiſme.

Au reſte, les partiſans des deux ſubſtances oppoſent des raiſons à celles de leurs adverſaires ; ainſi ils combattent à armes égales dans le champ de bataille de la métaphyſique.

« Plus je replie mon ame ſur elle-même, » dit le ſpiritualiſte, moins je puis me per- » ſuader qu'il faille la confondre avec cette » faculté de recevoir les impreſſions des objets » extérieurs que j'appelle la ſenſibilité phyſique, » & avec celle de conſerver l'impreſſion de » ces mêmes objets, que je nomme la mé- » moire : la ſenſation n'eſt point la penſée, & » le principe qui me fait treſſaillir de volupté » en touchant le ſein de mon amante, n'a » point de rapport avec celui qui me fait

» trouver la ſolution des problêmes d'Ar-
» chimede.

L'HOMME SEUL.

» Si la matiere pouvoit penſer, la penſée
» ſeroit toute entiere dans chacun des points
» de l'étendue ; & alors la trompe d'un élé-
» phant & le calice d'une tulipe, pourroient
» raiſonner comme le ſenſorium d'un philo-
» ſophe ; ou bien la penſée ſeroit éparſe dans
» toute l'étendue, & alors elle ſeroit diviſible
» avec elle : on auroit le quart d'une idée, &
» un dilemme, ainſi qu'un nombre arithmé-
» tique, pourroit être diviſé avec fractions.

» J'ai des perceptions, mais où eſt le moi
» qui les combine & qui les modifie ? Si ce moi
» eſt matériel, la perception ne pouvant
» affecter qu'un point de l'eſpace où il eſt
» renfermé, il ſe trouvera qu'il penſe à-la-fois
» & ne penſe point.

» Si ce moi, qui apperçoit, qui veut, qui
» compare, a pour ſiege une partie du ſen-
» ſorium, il y aura autant de moi que de
» points dans cette partie du cerveau qui

PARTIE II.

» peuvent être affectés d'une perception : ainſi, » au lieu d'une ame, en voilà cent mille; & l'in- » dividu humain n'en ſera pas mieux gouverné.

» Épicure, Freret & la Mettrie n'ont adopté » leur ſyſtême erroné, que parce qu'ils n'ont » pas défini les êtres que leur plume décom- » poſe. Avant d'examiner ſi un corps penſe, » il falloit ſe demander ce que c'eſt qu'un » corps; la phyſique leur auroit bientôt dé- » montré que ſous ce nom il ne faut entendre » qu'un aſſemblage de ſubſtances hétérogenes; » & l'embarras de déſigner dans l'homme la » ſubſtance qui eſt le ſujet de la penſée, les » auroit ramenés, s'ils avoient eu de la bonne- » foi, au principe de l'immatérialité, qui eſt » le dogme de la nature.

» Le ſyſtême de l'ame ſpirituelle, ainſi que » celui de l'ame matérielle, ont chacun leurs » difficultés : c'eſt le ſort de tout ſyſtême; » mais le premier eſt bien plus digne du phi- » loſophe, parce qu'il releve ſon être, & qu'il » agrandit à ſes yeux le théatre de la nature.

» Ce ſyſtême eſt ſur-tout bien plus conſolant
» pour l'homme juſte qui franchit les limites
» de ſon exiſtence, & veut voir, dans le mal
» phyſique auquel il eſt en proie, le gage de
» la félicité qu'il eſpere, lorſque ſon ame,
» dégagée de ſes entraves, s'élancera dans le
» ſein d'un Dieu bienfaiteur, dont il a été
» l'image. L'immortalité de l'ame repoſe bien
» plus ſûrement ſur la baſe de la ſpiritualité
» que ſur celle du matérialiſme.

L'HOMME SEUL.

» Il faut toute la ſagacité du génie pour lier
» ce dogme des ames ſenſibles avec le ſyſtême
» d'Épicure & de Pythagore; mais il découle
» ſans peine des principes ſublimes de Platon
» & de Marc-Aurele. »

Réſumons. -- Le matérialiſte n'eſt point un ſcélérat; mais auſſi le ſpiritualiſte n'eſt point abſurde. Puiſque nous voulons tous deux étudier l'homme, laiſſons-là cette lanterne ſourde de Diogene, qui n'éclaira jamais que celui qui la porta. Obſervons ſans préjugé de ſecte; raiſonnons paiſiblement & ne perſécutons perſonne.

CHAPITRE V.

DES VÉRITÉS QUE LE SAGE SOUPÇONNE DANS LA PSYCHOLOGIE.

PARTIE II. ON mettroit en deux lignes tout ce que nous ſavons ſur la théorie de l'ame; mais ce que nous ignorons ſur cette matiere, ne pourroit être expoſé que dans d'énormes volumes.

Cependant comme j'écris pour tous les hommes, je me crois obligé de m'étendre un peu ſur les vérités que le ſage ſoupçonne dans la pſychologie, & de me reſſerrer ſur les queſtions où il ne peut que douter.

Il en eſt, parmi ces dogmes, que le ſage deſire plutôt qu'il ne les ſoupçonne. Je n'aurai point le courage barbare de m'appeſantir ſur les nuages qui les entourent : tant qu'une vérité cruelle n'eſt pas démontrée, l'illuſion flatteuſe qui la remplace doit entrer dans l'évangile de la raiſon.

ARTICLE PREMIER.

L'AME EXISTE.

LE philoſophe qui croit que tout eſt matiere, & celui qui croit que tout eſt intelligence, ſont peut-être d'accord ſur l'ame; ils en nient également l'exiſtence. L'HOMME SEUL.

Comme tout ce qu'on voit eſt matiere, on eſt d'abord porté à ſuppoſer que l'étendue eſt l'eſſence de tout ce qui exiſte : ce raiſonnement convient à la pareſſe de l'eſprit humain, & on l'adopte, non parce qu'il eſt juſte, mais parce qu'il épargne des recherches.

Les hommes d'un génie actif, qui n'examinent les effets que pour découvrir les cauſes, raiſonnent différemment; ils diſent qu'un être ſans vie & ſans organes ne ſauroit exiſter; que les foſſiles ne forment point une matiere brute, par la raiſon que la nature n'agit en eux que d'une maniere ſourde & enveloppée; enfin, qu'il y a une force active répandue dans l'uni-

PARTIE II.

vers qui domine plus ou moins dans tous les êtres viſibles : de-là ils concluent que l'intelligence forme la ſubſtance de tout ce que nous voyons, & que la matiere n'eſt qu'un inſtrument dont ſe ſert cette ſubſtance pour déployer ſon énergie.

Ce ſyſtême de Berkeley eſt un peu plus ſpécieux que l'hypotheſe du matérialiſme ; mais il ne ſoutient pas les regards de la raiſon, parce qu'il renverſe l'échelle des êtres, qu'il ramene le rêve philoſophique de l'ame univerſelle, & qu'il anéantit notre intelligence en voulant lui donner le ſceptre de la nature.

Il paroît qu'il exiſte en nous une ſubſtance qui raiſonne, eſſentiellement oppoſée à la ſubſtance qui digere ; le méchaniſme de leur union nous eſt parfaitement inconnu ; c'eſt le grand problême de la nature, dont l'homme eſt la ſolution, mais Dieu nous en a caché la méthode.

Un pirrhonien nioit le mouvement ; un homme de bon-ſens, pour toute réponſe, ſe

contenta de marcher devant lui. Si un philoſophe nioit devant moi l'exiſtence de l'ame, je lui dirois : tu parles ; tu veux me convaincre ; tu es aſſez réfuté. L'HOMME SEUL.

Je juge de l'exiſtence de mon ame par une conſcience intime, tandis que je ne juge des êtres qui m'environnent que par analogie.

Ce ſentiment intérieur qui conſtitue la penſée, eſt compoſé de la ſenſation de mon exiſtence actuelle, du ſouvenir de mon exiſtence paſſée, & de l'eſpérance que j'exiſterai encore (*). Ainſi je porte ſans ceſſe en moi une triple certitude que j'ai une ame : le ſens intime, l'idée du tems, la ſenſation des objets extérieurs, tout ſe réunit à me préſerver de la pénible anxiété du ſcepticiſme.

(*) Les végétaux ont la ſenſation de leur exiſtence actuelle ; mais peut-être ils n'en ont pas d'autre. Il eſt probable que les animaux réuniſſent à cette ſenſation le ſouvenir de leur exiſtence paſſée ; mais il n'appartient qu'aux intelligences de joindre enſemble les trois ſentimens. --- Je ne penſe pas qu'on ait encore enviſagé ſous ce point de vue le ſyſtême des êtres animés ; il me ſemble qu'une telle idée entre les mains d'un bon philoſophe, jetteroit quelques lumieres dans le grand abyme de la métaphyſique.

ARTICLE II.

L'AME PAROIT UN ÊTRE SIMPLE (*).

PARTIE II.

NOUS ne connoiſſons point d'être ſimple parmi les corps : le point mathématique n'eſt qu'une abſtraction ; Épicure eſt tombé avec ſes atomes, & le grand nom de Leibnitz n'a pu procurer un inſtant d'exiſtence à ſes monades.

Quand on raiſonne par induction, on tire de cette idée de fortes preuves pour la ſimplicité de l'ame ; la penſée a beau ſe modifier de cent façons diverſes, je ſens qu'elle eſt un être indiviſible : ce MOI, qui apperçoit, qui compare & qui raiſonne, doit être ſimple, parce qu'il n'eſt aucun des objets qu'il apperçoit, qu'il compare, & ſur leſquels il fait de bons ou de mauvais raiſonnemens.

(*) Pluſieurs des principes pſychologiques que je vais poſer ſe trouvent déjà, mais ſous une autre forme, dans le chapitre précédent : mais je ſuis entraîné par la chaîne de mon ouvrage, à mettre ici en théorêmes ce qui étoit ci-devant en ſyllogiſmes.

Si j'approche de mon odorat une tige de julienne, ſi j'écoute un air de Piccini ou un duo de Pergoleſe ; ſi je me rencontre dans la ſolution d'un problême avec Archimede, le plaiſir que je reſſens ne ſe partage point entre deux principes ; je compare les parfums, les ſons mélodieux, ou les calculs algébriques ſans me partager, & j'éprouve les ſenſations les plus délicieuſes, ſans que les facultés de mon ame ſe confondent. L'HOMME SEUL.

Si l'ame n'étoit pas ſimple, l'homme ſeroit un être contradictoire ; pendant qu'une partie de mon ame ſavoureroit la mouſſe pétillante du vin de Sillery, une autre partie pourroit n'éprouver, en la goûtant, que la plus déſagréable des ſenſations ; pendant que je lirois Cinna, je ſerois en même tems enchanté & ennuyé ; le principe de l'exiſtence de Dieu me paroîtroit à-la-fois une vérité & un paradoxe.

Locke auroit-il donné atteinte à la ſimplicité de l'ame, en laiſſant douter ſi la matiere

PARTIE II.

ne peut pas penſer ? N'eſt-il pas beaucoup plus vraiſemblable que le ſujet de la penſée étant un, tandis que celui de la matiere eſt multiple, ces deux ſubſtances renferment des propriétés inalliables. Au reſte, je n'affirme qu'en tremblant dans une queſtion où Locke a douté.

Il y a des modernes qui ont employé pluſieurs volumes à combattre cette phraſe de Locke. Comme ils s'appuyoient ſur le ſyſtême des idées innées, qu'ils réfutoient un paradoxe par d'autres, & qu'ils employoient beaucoup d'injures & peu de raiſons (*), les hommes

(*) On peut mettre dans cette claſſe un pere de la Roche, qui a fait en deux gros volumes le traité *de la nature de l'ame, & de l'origine de ſes connoiſſances :* cet auteur a eu quelque célébrité chez les hommes qui jugent des lumieres par le zele, & du talent par la cauſe ; mais le philoſophe ne ſera jamais un grand métaphyſicien ni un génie ſublime de l'écrivain qui, après avoir lu Locke, défend le paradoxe des idées innées ; qui admet toutes les rêveries de Deſcartes & de Malebranche, non parce qu'ils raiſonnent avec juſteſſe, mais parce qu'ils ſont Deſcartes & Malebranche ; qui fait de Bacon un matérialiſte, parce qu'il diſtingue l'ame ſenſitive de l'ame intelligente. *Tome I, p.* 166. -- Qui

ſimples & droits ont jugé de la cauſe par ſes défenſeurs, & ils ſont devenus partiſans de Locke ſans l'entendre. L'HOMME SEUL.

D'un autre côté, un homme connu par l'étendue de ſes connoiſſances, a défendu Locke, ſans le nommer, par tous les ſophiſmes qu'une imagination brillante peut pro-

---

refuſe aux bêtes mêmes des ſenſations; *ibid. p.* 184. — Qui ſe propoſe d'éclairer les hommes dans les abymes de la métaphyſique, & qui dit gravement que l'être de la connoiſſance habituelle eſt une perception perſévérante, mais ſombre & foible; *tome II, page* 64; & qu'il y a dans les enfans & dans les barbares des idées à-la-fois ſombres & réelles, indiſtinctes & invariables, foibles & perpétuelles; *ibid. p.* 72. — Qui affirme qu'un enfant conçoit très-bien que Dieu eſt un eſprit pur, infiniment parfait, éternel, &c. *ibid. p.* 182. — Qui aſſure que le gracieux eſt le dominant de la muſique, *ibid. p.* 232, & que la beauté du ſtyle d'Athalie fait une des preuves triomphantes de notre religion; *ibid. p.* 256. — Qui oſe dire qu'un ſouverain eſt juſte & ſage quand il condamne des enfans innocens au ſupplice de leur pere coupable; *ibid. p.* 352, &c. &c. &c. Tant d'erreurs de la part d'un homme qui n'a rien créé ne donnent aucun droit à la célébrité: dans un ſiecle philoſophique il faut, pour ſe faire lire, éclairer les hommes, ou que ſes erreurs du moins portent l'empreinte du génie: tels ont été Deſcartes, Locke, Malebranche & Leibnitz.

PARTIE II.

duire (*). Il a donné à l'erreur les livrées de l'eſprit ; & le commun des lecteurs l'a priſe pour la vérité.

(*) Voici quelques réflexions ſur une note célebre du premier diſcours du livre de l'Eſprit.

On devroit, peut-être, chercher dans la différence du phyſique de l'homme & de l'animal la cauſe de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux. -- Cela paroît vrai pour le principe qui ſent, plutôt que pour celui qui raiſonne ; au reſte, ce principe ſenſitif n'eſt pas plus matiere dans l'huître que dans l'homme, qui eſt au plus haut degré de l'échelle animale ; c'eſt vraiment une ame.

La différence d'organiſation entre nos mains & les pattes des animaux, prive ces derniers du ſens du tact & de l'adreſſe pour faire des découvertes. -- 1°. Ce fait eſt contredit par l'hiſtoire naturelle ; le ſinge, quelques poiſſons anthropomorphes, comme l'anac d'Amboine, ou le pece-muger des mers du Bréſil, & ces hommes-marins, dont tant d'auteurs confirment l'exiſtence, ont tous des mains comme nous, ſans paroître avoir franchi les limites de l'animalité. *Voyez* le Traité d'Aldrovande *de piſcibus ;* le tome XVII de *l'Hiſt. génér. des voyages ;* Kircher, *art. Magnet. lib. VI ;* le ſecond volume de *Telliamed ;* les *Conſidérations philoſophiques ſur la gradation naturelle des formes de l'être*, &c.

2°. Toutes nos idées ne viennent pas du ſens du tact. Je voudrois bien ſavoir, par exemple, quel rapport il y a entre lui & le calcul des infiniment petits.

La vie des animaux, en général plus courte que la nôtre, ne leur permet pas d'obſerver comme l'homme, & d'avoir autant d'idées. -- En général, les poiſſons qui

Malgré

Malgré tant de cauſes qui affermiſſent ſur la terre l'empire du préjugé, l'idée d'une ame matérielle ſemblera toujours une contradiction à l'homme droit qui n'interroge perſonne, mais qui réfléchit & qui étudie ſon cœur plutôt que les livres de métaphyſique. L'HOMME SEUL.

Si l'ame devoit être confondue avec le corps qu'elle anime, on jugeroit de la force de l'intelligence par le diametre de la machine; & il ſe trouveroit que le corps ſvelte & effilé de Virgile auroit bien moins d'ame que l'épaiſſe circonférence de Vitellius.

Ceux qui font de l'ame une matiere extrê-

habitent un élément plus uniforme que le nôtre, vivent plus que nous. On a connu des carpes âgées de cent cinquante ans: de plus, la longueur de la vie ne prouve pas l'étendue des idées: Moliere obſervoit plus les hommes en un quart-d'heure, qu'Annibal de Marſeille ne les a obſervés en cent vingt ans.

Je n'étendrai pas davantage cette critique; c'eſt à ceux qui liront le livre de l'Eſprit à la continuer; ils réfuteront toujours cet ouvrage avec équité quand ils diſtingueront l'auteur de ſes paradoxes, & qu'ils n'auront ni l'ame d'emprunt des ſectaires, ni le petit eſprit des perſécuteurs.

PARTIE II.

ment ſubtile, ne ſemblent guere moins abſurdes. Qu'eſt-ce que des atomes intelligens? Où ſeroit leur centre de réunion? Comment un petit cube de matiere enchaîne-t-il le paſſé avec l'avenir, décompoſe-t-il l'entendement humain, fait-il la Henriade?

Les partiſans de l'ame matérielle n'expliqueront jamais comment un ſeul MOI peut être compoſé d'un million d'idées; comment une perception peut avoir des degrés de maſſe ou de vîteſſe; comment l'activité de l'ame peut ſe concilier avec cette force d'inertie dont ils font (ſans fondement ſans doute) le ſeul partage de la matiere.

L'ame eſt donc un être ſimple: cependant elle peut éprouver à-la-fois deux ſentimens, & percevoir deux idées; car elle juge & elle a des plaiſirs relatifs; il ne lui faut qu'un inſtant indiviſible pour goûter la ſymmétrie d'un édifice, l'enſemble d'une tragédie, ou l'harmonie d'un chœur de Rameau.

Cette théorie, toute juſte qu'elle paroît,

ne demande point à être discutée. Dans presque toutes les questions de la métaphysique, il faut se borner à dire, *cela existe* : pour le *comment*, il est l'écueil des philosophes, parce qu'avec nos cinq organes & notre foible intelligence, il ne nous a pas été donné de pénétrer dans l'essence des êtres.

L'HOMME SEUL,

ARTICLE III.

DU PARADOXE INGÉNIEUX DES DEUX AMES.

PARTIE II.

IL n'eſt pas auſſi aiſé de démontrer l'unité de notre ame que ſa ſimplicité : en effet, on voit, au premier coup-d'œil, ſi peu d'analogie entre la faculté de ſentir & celle de combiner des idées, qu'on a dû naturellement ſoupçonner en nous deux principes. Ce nouveau genre de manichéiſme eſt un des plus ingénieux paradoxes que l'eſprit humain ait inventés ; ſi cependant c'eſt un paradoxe.

Pythagore, Bacon & Buffon penſent tous les trois que l'homme intérieur eſt double. Il y a un principe qui le fait raiſonner, & un autre qui le fait ſentir (*). L'entendement n'eſt point

(*) Il eſt bien plus agréable d'être éclairé par Buffon que par Pythagore. Voici comment cette idée d'un double principe eſt développée dans *l'Hiſtoire naturelle*. — « Il eſt aiſé, en rentrant en ſoi-même, de » reconnoître l'exiſtence de ces deux principes : il y a

la ſenſibilité, & la ſenſibilité n'eſt point le corps; mais l'harmonie de ces trois ſubſtances

L'HOMME SEUL.

» des inſtans dans la vie, il y a même des heures, des » jours, des ſaiſons où nous pouvons juger, non-ſeu- » lement de la certitude de leur exiſtence, mais auſſi de » leur contrariété d'action. Je veux parler de ces tems » d'ennui, d'indolence, de dégoût, où nous ne pouvons » nous déterminer à rien, où nous voulons ce que nous » ne faiſons pas, & faiſons ce que nous ne voulons pas; » de cet état ou de cette maladie à laquelle on a donné » le nom de vapeurs, état où ſe trouvent ſi ſouvent les » hommes oiſifs, & même les hommes qu'aucun travail » ne commande. Si nous nous obſervons dans cet état, » notre moi paroîtra diviſé en deux perſonnes, dont la » première, qui repréſente la faculté raiſonnable, blâme » ce que fait la ſeconde, mais n'eſt pas aſſez forte pour » s'y oppoſer efficacément & la vaincre; au contraire, » cette dernière étant formée de toutes les illuſions de » nos ſens & de notre imagination, elle contraint, elle » enchaîne, & ſouvent elle accable la première & » nous fait agir contre ce que nous penſons, ou nous » force à l'inaction, quoique nous ayions la volonté » d'agir... Le plus malheureux de tous les états eſt » celui où ces deux puiſſances ſouveraines de la nature » de l'homme ſont toutes deux en grand mouvement, » mais en mouvement égal & qui fait équilibre; c'eſt-là » le point de l'ennui le plus profond, & de cet horrible » dégoût de ſoi-même qui ne nous laiſſe d'autre deſir » que celui de ceſſer d'être, & ne nous permet qu'au- » tant d'action qu'il en faut pour nous détruire, en » tournant froidement contre nous des armes de » fureur. »

PARTIE II.

compoſe cet être inexplicable qu'on appelle l'homme.

Ce ſyſtême peut être faux ; mais il me plaît par la maniere lumineuſe avec laquelle il expli-

---

M. de Buffon analyſe bien mieux les deux principes de l'homme avec ſa brillante philoſophie, que ne le feroit Pythagore avec ſes allégories & les figures incohérentes de ſon ſtyle oriental.

Pour le célebre chancelier Bacon, il eſt certain qu'il reconnoît deux ames, l'une ſenſitive & l'autre raiſonnable. Il prétend que la premiere eſt commune à tout ce qui reſpire, & il compte au nombre de ſes propriétés la molleſſe de l'air pour recevoir l'impreſſion qui lui a été donnée, & l'activité de la flamme pour agir ſur les corps. Voici le texte : --- *Veniamus ad doctrinam de animâ humanâ ... hujus duæ ſunt partes ; altera tractat de animâ rationali quæ divina eſt ; altera de animâ irrationali ... hæc originem habet quemadmodùm in brutis à limo terræ ... aëris mollitie ad impreſſionem recipiendam, ignis vigore ad actionem vibrandam dotata. ... In brutis hæc anima eſt anima principalis, cujus corpus brutorum organum ; in homine organum tantùm & ipſa anima rationalis.* --- De augment. ſcientia, *lib. IV, cap. III.*

Cette queſtion ſera éclaircie ailleurs ; on verra dans le drame raiſonnable, que comparer des ſenſations, c'eſt raiſonner ; & en accordant de l'intelligence aux bêtes, je tâcherai de ne point rétrécir les limites éternelles qui ſemblent ſéparer l'ame de la matiere.

que les phénomenes de l'animalité & de l'intelligence; il ſemble donner aux hommes de génie la clef de la nature. L'HOMME SEUL.

L'homme eſt ſouvent en contradiction avec lui-même : tout eſt expliqué par le combat inſtantané des deux principes.

L'ame ſemble naître avec le corps, ſe développer avec ſes organes, & ſe diſſoudre avec la machine qu'elle gouverne : tout cela peut arriver au principe ſenſible; mais le principe intelligent, toujours ſemblable à lui-même, malgré la priſon qui le renferme, ne deſcend dans l'abyme de la tombe que pour y dépoſer ſes chaînes, & remonte enſuite libre & pur dans le ſein de la Divinité.

Depuis que les hommes diſputent, ils ſont partagés ſur l'ame des bêtes. Des phyſiciens qui les voyoient agir avec intelligence, leur donnerent une ame ſemblable en tout à la nôtre; Deſcartes, qui craignoit l'inquiſition, en fit des automates : nos philoſophes obvient à tout, en leur faiſant part de notre principe

PARTIE II.

ſenſible ; ils prétendent n'être par-là ni abſurdes ni dangereux.

Malheureuſement ce ſyſtême ne ſoutient pas les regards de la raiſon : d'abord les bêtes ont en partage non-ſeulement la ſenſibilité, mais encore une partie de notre intelligece ; de plus, la nature, qui réſerve la magnificence pour ſes plans, mais qui met la plus grande épargne dans leur exécution, ne loge pas deux ames dans un corps, lorſqu'une ſeule pourroit le gouverner : ainſi l'unité de l'ame eſt encore un problême, & c'eſt peut-être un triomphe pour le métaphyſicien, qui ne ſe regarderoit plus que comme un être paſſif, ſi on lui ôtoit la liberté de diſputer.

ARTICLE IV.

L'Ame est un être actif.

L'Homme seul.

QUAND le tissu léger des fibres nerveuses est agité, l'ame répond à ce mouvement, & elle a une perception ; ainsi il n'y a point d'action de la machine organisée sur l'esprit, qu'il n'y ait une réaction de l'esprit sur la machine. (*)

Cette activité de l'ame est une espece de force motrice dont on peut calculer les effets, mais dont on ne sauroit déterminer la cause: & il en est de même de tous les premiers principes ; Dieu nous a donné le grand livre de la nature ; mais il en a ôté le frontispice & les titres des chapitres.

(*) Quelques philosophes ont dit que l'ame étoit passive, parce qu'elle recevoit le mouvement des fibres sensitives. Ils l'ont comparée à un corps en repos, qu'un autre fait mouvoir, en lui communiquant de son mouvement dans une proportion relative à la vîtesse & aux masses ; mais d'abord un corps n'agit pas sur l'esprit comme les corps agissent entr'eux : de plus, en admettant l'hypothese des corps en mouvement, il est certain qu'un corps en repos résiste au mouvement par sa force d'inertie : ainsi les adversaires de l'activité de l'ame n'ont justifié une erreur de métaphysique, que par une erreur de méchanique.

PARTIE II.

Cette force motrice de l'ame, conſtitue ce que nous nommons la volonté ; car l'eſſence de la volonté conſiſte dans le pouvoir d'agir ; & l'exercice de ce pouvoir eſt ce qu'on appelle la liberté.

Tous les hommes n'ont pas le même degré d'activité dans l'ame ; il y a parmi eux des êtres ſtupides ſur leſquels les ſenſations ne ſont que gliſſer, qui ne combinent preſque jamais, & dont l'indolence ſe refuſe au travail pénible de penſer : toute l'action d'un Caffre ou d'un Chichimecas ſemble ſe borner au jeu extérieur de ſes organes.

Il n'en eſt pas de même des hommes de génie ; l'activité de leurs ames ſemble ne devoir ſe meſurer qu'à la puiſſance de la nature. Céſar, Locke & Richelieu ne recevoient jamais deux ſenſations ſans les comparer ; ce qui n'effleuroit pas les cerveaux ordinaires, laiſſoit dans les leurs des traces profondes ; lorſque le peuple n'avoit que de légeres ſenſations, ils avoient de grandes idées.

ARTICLE V.

L'AME EST LIBRE PAR LA PENSÉE.

JE touche à un des plus beaux privileges de la nature humaine : privilege qui doit ſuffire au malheureux pour le conſoler du tourment d'exiſter ; mais dont les hommes en général ſentent peu l'excellence, parce qu'ils ne craignent pas de le perdre. L'HOMME SEUL.

Nous ne ſavons point ſi la penſée conſtitue l'eſſence de l'ame, ou ſi elle n'en eſt qu'une des principales facultés ; mais nous pouvons du moins affirmer que l'ame eſt libre par la penſée.

Le ſentiment intérieur & les organes des ſens fourniſſent à l'homme les matériaux de ſes penſées ; l'ame les combine à ſon gré, les déplace, les analyſe & les décompoſe : la nature a plus étendu ſon deſpotiſme ſur les objets de ſes idées, que le fanatiſme n'a étendu celui des ſophis de Perſe ſur ces millions d'eſclaves qu'ils gouvernent.

PARTIE II.

J'ai parlé d'eſclaves ; mais ſi je juge des hommes par la plus noble partie d'eux-mêmes, naturellement il n'y en a point. Quelle eſt la puiſſance qui peut captiver la penſée d'un être intelligent ? Elle eſt libre malgré les ſophiſmes d'un fanatique, les caprices d'un divan, ou le cimeterre d'un deſpote.

S'il y a des ames qui ſoient devenues eſclaves, il ne les faut chercher que parmi les hommes mal organiſés, les deſpotes & les perſécuteurs.

L'ame, par la penſée, ſecoue le joug de toutes les puiſſances de la terre ; elle franchit auſſi les limites de la nature, & parcourt l'immenſe région des abſtractions ; il ne lui en coûte pas plus pour créer des monſtres que pour percevoir des objets ſenſibles ; tout me prouve l'étendue de ſa liberté, & rien ne m'en déſigne les bornes : Paſchal pouvoit la définir comme il définiſſoit la nature, un cercle infini dont le centre eſt par-tout, & dont on ne voit nulle part la circonférence.

CHAPITRE VI.

De ce que nous ignorons en psychologie, pneumatologie, ontologie, &c.

L'HOMME SEUL.

Il y a plusieurs années que je travaille à faire de la psychologie la physique expérimentale de l'ame : chaque pas que je fais semble m'éloigner de ma carriere ; je cherche des axiomes, & je ne trouve que des doutes ; je voudrois parcourir une plaine riante & unie, & je ne rencontre que des abymes dont mon œil même frémit de mesurer la profondeur.

Voici les problêmes que je me suis proposé d'examiner ; je n'ai encore trouvé aucune solution qui m'ait pleinement satisfait : je puis être ignorant, mais du moins je le suis de bonne-foi.

C'est aux philosophes plus hardis que moi à me conduire sans bousole dans les terres australes de la métaphysique ; cependant je

PARTIE II.

ſuis convaincu que ni Locke, ni même Malebranche, n'auroient voulu me ſervir de pilotes.

Puiſque le haſard ne ſauroit être le premier principe, pourquoi tout ce qui exiſte n'eſt-il pas néceſſaire ?

Tous les grands phénomenes de la nature ne pourroient-ils pas être comparés à ces hiéroglyphes qu'on découvre de tems en tems dans les monumens de l'Égypte ? Ici je vois un fleuve, là un ſerpent qui mord ſa queue, ailleurs une figure d'homme à tête de chien ; mais ce fleuve eſt-il le Nil ? ce ſerpent eſt-il l'Être ſuprême ? ce monſtre eſt-il le dieu Anubis ? Il n'y a que les contemporains d'Hermès qui puſſent nous expliquer le ſens de ces caracteres myſtérieux ; il n'y a auſſi que l'Être des êtres qui ſache le pourquoi de tout ce qui exiſte.

L'ontologie n'eſt-elle pas, en général, pour

des intelligences auſſi bornées que nous, la ſcience des effets ſans les cauſes ?

L'HOMME SEUL.

L'ame, diſent les philoſophes, eſt une ſubſtance : mais qu'eſt-ce qu'une ſubſtance ? L'ignorant ſe tait ; le ſavant déraiſonne, & le ſilence de l'un n'eſt pas plus obſcur que le jargon ſcientifique de l'autre.

Notre ignorance, ou, ſi l'on veut, nos lumieres ténébreuſes ſur l'eſſence des choſes, viennent peut-être de ce que nous tirons la plupart de nos connoiſſances de nos ſens : ſeroit-il donc impoſſible qu'un être à qui la nature auroit donné plus d'organes qu'à l'homme, que Micromegas, par exemple, vît les roues & les poulies de la grande machine dont nous ne voyons que les opérations ?

Le métaphyſicien peut-il calculer l'intervalle immenſe qui ſe trouve entre l'eſſence réelle des choſes & l'eſſence nominale ?

PARTIE II.

Prouve-t-on par la raiſon qu'il y a des eſprits purs ? S'ils exiſtent, ſont-ils ſupérieurs aux êtres mixtes ?

Qu'eſt-ce que l'eſpace pur, ou l'étendue ſpirituelle, admiſe par Clarke & Newton ? Ces hommes de génie ſe ſont-ils contredits, ou leurs lecteurs manquent-ils d'intelligence ?

Quand Deſcartes a affirmé (*) que nous avions de l'eſprit une notion plus claire que de tout autre être, n'a-t-il pas voulu ſeulement faire entendre qu'il avoit beaucoup plus d'eſprit que la plupart de ſes lecteurs ?

Tous les êtres ont-ils une conſcience intime de leur exiſtence ?

Que déſigne le nom d'ame donné au prin-

(*) *Voyez* réponſes aux cinq objections contre la ſeconde *méditat. métaphyſ.*

cipe

tipe qui nous anime ? On voit les planetes décrire d'immenſes ellipſes, & on prononce le mot de mouvement ; on voit une pierre tomber, & on prononce celui de gravitation : mais y a-t-il des êtres réels qu'on puiſſe nommer ame, mouvement & gravitation ? (*)

L'HOMME SEUL.

Pour connoître l'ame, ne ſeroit-il pas néceſſaire de l'enviſager hors de l'influence des ſens, & loin du jeu des fibres organiques ? Mais la raiſon conçoit-elle mieux une ame humaine ſéparée du corps, qu'une mer ſans eau & une montre ſans rouages ?

Une ame ſans corps, ou un corps ſans ame, donneroient-ils une idée, même imparfaite, de l'homme ?

(*) On a donné le nom d'ame à la collection des attributs des êtres qui penſent, & celui de matiere à la collection des attributs des corps ; mais l'ame & la matiere ne ſont que des êtres métaphyſiques. Ce principe, univerſellement reconnu, auroit épargné aux hommes bien des erreurs, &, ce qui n'eſt pas moins triſte, bien des crimes à ceux qui ont voulu punir ces erreurs.

PARTIE II.

Philon & Avicenne donnoient une ame intellectuelle aux étoiles; Simplicius, trois de nos ſens; & Saint-Thomas, une ame ſenſitive: faudroit-il en conclure que la nature de l'homme ne differe pas de celle des ſignes du zodiaque?

Il y a eu des philoſophes qui ont affirmé que notre ame n'étoit pas diſtinguée de Dieu: d'autres nous ont fait part de celle des intelligences ſupérieures; une foule de métaphyſiciens a confondu notre ame avec celle du monde. Ne ſeroit-il pas plus ſimple de dire que l'homme a ſon ame, comme Dieu a ſon intelligence, comme la roſe a le principe qui la fait végéter?

Après des méditations profondes, il m'a ſemblé que l'ame d'une foule d'êtres qui jouent un grand rôle ſur la ſcene du monde, pouvoit ſe définir le jeu de leurs organes.

L'Homme seul.

Connoît-on mieux la génération des ames que leur eſſence ?

Tertullien fait venir en droite ligne nos ames de celle d'Adam (*); & l'inventeur des monades appuie par ſes raiſonnemens l'idée de cet arbre généalogique : cette opinion n'a-t-elle pas le même degré de vraiſemblance que celle de ces théologiens luthériens, qui enſeignent, comme un article de foi, que les ames ſont engendrées par les ames ? (**)

Si l'ame n'exiſtoit pas dans ce qu'on nomme le germe, avant qu'il fût développé, concevroit-on le méchaniſme de leur union ? faudroit-il ſuppoſer les ames errantes dans le vague

(*) *Anima, velut ſurculus quidam ex matrice Adamæ in propaginem deducta, & genitalibus ſemine foveis commodata, pullulabit, tam intellectu quàm & ſenſu.* Tertull. *de animâ, cap. XIX.*

(**) Chriſtophle Vollius, *diſſertat. choiſies.*

PARTIE II.

de l'eſpace, & attendant, pour animer les corps, les caprices de l'amour ?

L'eſprit, dans cette eſpece de germe, a-t-il une conſcience intime de ſon exiſtence ?

Pourquoi l'eſprit ne ſe rappelle-t-il pas la gradation de ſon intelligence, depuis qu'il habitoit dans ce germe, juſqu'au moment où il eut des ſenſations, & de-là juſqu'au tems où il commença à raiſonner ?

Comment l'homme paſſe-t-il de l'état d'être capable de ſentir & de penſer, à celui d'être qui ſent & qui penſe ?

Par quelle ſinguliere méchanique une ſubſtance non étendue peut-elle être unie à une ſubſtance étendue ?

Quelle eſt la nature de l'action de l'ame ſur la matiere ? Nous ſentons bien qu'il y a un

agent dans l'homme ; mais comment opere cet agent ? Nos brillantes théories ne ſe bornent-elles pas toujours à calculer les effets & à déraiſonner ſur les cauſes ? L'HOMME SEUL.

Pourquoi les facultés de l'eſprit, qui n'eſt point un corps, ſuivent-elles les progrès de l'organiſation du corps, qui n'eſt point eſprit ?

Comment l'ame agit-elle dans l'intérieur de l'homme, & réagit-elle ſur la matiere ? Qu'eſt-ce que ſon mouvement, puiſqu'elle n'eſt pas étendue ?

Eſt-ce raiſonner avec juſteſſe que de dire : telles qualités appartiennent néceſſairement à l'eſprit, parce qu'il eſt évident qu'elles ſont contradictoires avec les propriétés de la matiere ?

Nous, qui raiſonnons avec tant d'eſprit ſur la matiere, avons-nous quelqu'idée claire de ſes propriétés ? Qu'eſt-ce que l'étendue ? Quand

PARTIE II.

l'antiquité l'a définie, *partes extrà partes*, elle a dit : l'étendue eſt l'étendue ; ce qui n'eſt pas prodigieuſement lumineux.

Y auroit-il quelque rapport ſecret entre l'activité de l'ame & l'activité de la matiere ? Si ce rapport exiſte, le compas de la métaphyſique peut-il le meſurer ?

Quelle eſt la nature de ces eſprits animaux dont les vaiſſeaux même qui les filtrent ſont hors de la portée de nos microſcopes ; qu'on a ſoupçonnés avoir beaucoup d'analogie avec le fluide électrique (*), & qui ont tant de pouvoir pour remuer les facultés de notre ame ? Cette matiere ſinguliere nous eſt-elle plus connue que la matiere ſubtile, ou la matiere cannelée ?

Peut-on imaginer, avec quelques pſychologues, dans les eſprits des nerfs, une compo-

(*) Le célebre comte de Treſſan a fait plus que le ſoupçonner ; car il l'a démontré en pleine académie.

sition analogue aux cinq sens ; & qui se divise au gré de l'ame, comme les sept couleurs de la lumiere à la voix de Newton ?

L'HOMME SEUL.

Qui pourroit m'expliquer pourquoi mes sensations me trompent moins que mon entendement ? Je ne prends point une rose pour une perle, mais tous les jours je prends de petits effets pour de grandes causes ; il semble que la vérité soit dans les objets, plutôt que dans mon esprit, qui les compare.

Quels sont les rapports entre les idées que l'ame reçoit par un sens, & les idées qu'elle reçoit par un autre ? Pourquoi le méchanisme de chaque sens a-t-il ses regles à part ? Il y a un intervalle infini entre le parfum d'une rose & les couleurs brillantes du prisme de Newton, & cependant mon ame peut jouir à-la-fois des deux sensations ; elle unit deux sentimens inalliables.

Dans le phénomene de la vision, comment

PARTIE II.

les faiſceaux lumineux agiſſent-ils ſur la rétine ? comment la rétine agit-elle ſur le nerf obtique ? & comment le nerf optique agit-il ſur l'ame ?

Y a-t-il des molécules organiques ? Si par haſard elles exiſtent, quel eſt le pouvoir de l'ame ſur ces atomes ſenſibles ?

Eſt-il croyable que la volonté & l'entendement ſoient deux facultés paralleles, & que leurs opérations ſoient ſemblables ? (*)

Quelles ſont les bornes qui diſtinguent dans l'homme l'agent libre de l'agent néceſſité ?

Je ſuis libre ; mais pourquoi mon œil, ma langue & ma main obéiſſent-ils à ma volonté, & que mon ſang n'y obéit pas ?

(*) Voyez *action de Dieu ſur les créatures*, ſeptieme ſection, *page* 240 ; --- ouvrage que ſon auteur ſeul a été à portée d'entendre.

L'idée de Locke, que la néceſſité de chercher ſon bonheur eſt le fondement de la liberté, ne ſeroit-elle qu'un paradoxe ?

L'Homme seul.

On dit que l'idée eſt un mode de l'ame ; mais peut-on avoir une idée claire d'un mode, quand on n'en a point de la ſubſtance ?

Le mouvement d'une fibre organique fait naître une idée ; mais qu'eſt-ce qu'une fibre organique ? Eſt-elle compoſée d'autres fibres qui ſe ſubdiviſent à l'infini ? ou bien eſt-elle compoſée de corpuſcules élémentaires ?

Pouvons-nous avoir une idée claire des modifications de l'ame ? concevons-nous comment elle devient rouge en voyant de l'écarlate, & comment elle ſent le muſc lorſqu'on approche ce parfum de l'odorat ?

Quel eſt le ſiege de l'ame, ont demandé les philoſophes ? eſt-ce le cœur ? eſt-ce le corps

PARTIE II.

calleux ? eſt-ce le centre ovale, ou le tiſſu nerveux ? faut-il le placer, avec Deſcartes, dans la glande pinéale ; avec Willis, à l'origine de la moëlle alongée ; ou avec Boerhaave, dans la ſubſtance médullaire du cerveau ? Un ſpiritualiſte ſeroit moins étonné de l'abſurdité des réponſes que de celle de la queſtion. Quoi ! dira-t-il, penſe-t-on que l'ame ſoit renfermée dans le corps, comme une eſſence eſt contenue dans un vaſe ? placer l'ame dans le plus petit coin du cerveau, eſt une erreur auſſi grande que de la loger dans le ſoleil.

L'anatomie ſemble avoir prouvé que le cerveau eſt le centre unique où aboutiſſent les faiſceaux, ſoit de fibres ſenſitives, ſoit de fibres intellectuelles ; mais la théorie de l'ame n'en eſt pas plus avancée. Quel eſt le philoſophe capable de nous tracer l'hiſtoire des opérations du principe penſant qui réſide en lui ? & quand même il en auroit le pouvoir, cette anatomie d'un individu pourroit-elle s'appliquer au ſyſtême général des êtres ?

L'HONNEUR SEUL.

La raiſon nous éclaire-t-elle davantage ſur la deſtinée future de l'ame, que ſur ſon origine ou ſur ſon eſſence ? Elle nous dit qu'elle eſt immortelle ; mais elle s'arrête-là. Nous verrons dans la ſuite ſi, en ce genre, la religion a été plus heureuſe que la philoſophie dans le choix de ſes hypotheſes.

CHAPITRE VII.

HISTOIRE DE L'AME.

PARTIE II.

VOICI le canevas d'un ouvrage qui manque au genre humain ; ſon exécution ſuppoſe la ſagacité de Boyle dans les expériences, la brillante imagination de Malebranche, la profonde raiſon de Locke, les connoiſſances univerſelles de Leibnitz, & peut-être la plume de Monteſquieu ; mais ſi ce livre étoit bien fait, il rendroit inutile l'Encyclopédie & les bibliotheques.

L'idée que je propoſe ne doit m'inſpirer aucune fierté ; je reſſemble à l'artiſte qui indique le bloc de marbre où des hommes de génie doivent ſculpter l'Apollon de Belvedere, la Vénus de Médicis, ou l'Antinoüs, modeles éternels du vrai beau pour tout ce qui n'eſt pas barbare.

La nature ne multiplie point les prodiges ; elle n'en a fait qu'un ſeul ; c'eſt la formation de

l'univers : l'idée de ce prodige eſt éternelle comme ſon auteur.

L'HOMME SEUL.

Ce grand principe conduit au dogme de la préexiſtence des ames. Rien ne ſort du néant, mais tout ce que nous voyons croît & ſe développe ; les foſſiles végetent, les plantes s'organiſent, les animaux ſe multiplient ; & l'ame ſeroit la ſeule, dans le ſyſtême des êtres, qui n'exiſteroit que par les prodiges multipliés de la création !

Non, non, rien ne ſe crée dans la nature, & rien ne s'anéantit ; mais tout eſt développement & métamorphoſe.

L'ame exiſte, dès le premier des inſtans, dans ce qu'on appelle le germe organique des hommes. Cette exiſtence d'un être intelligent, dans un point de l'étendue, ne peut ſe définir ; mais c'eſt une énigme de la nature, & non pas une contradiction.

On a dit que l'ame ne pouvoit ni ſentir, ni penſer, ni vouloir, avant la fécondation de ce germe (*) : cette aſſertion eſt hardie ; car alors

(*) *De la nature, par J. B. Robinet, tome I, part. IV.*

PARTIE II.

qu'eſt-ce que l'ame ? Mais s'il eſt difficile de ſe rendre à cette opinion, il l'eſt encore plus de la nier.

En ſuppoſant l'ame automate, juſqu'à la formation du fœtus, peut-on aſſigner l'inſtant où elle commence à faire uſage de ſes facultés ? Pythagore, qui faiſoit deſcendre les intelligences du zodiaque, croyoit qu'elles ne ſe rendoient dans les germes que quatorze jours après la conception de l'animal ; mais Pythagore parloit à des hommes perſuadés, non-ſeulement de ce qu'il diſoit, mais encore de tout ce qu'il devoit leur dire.

Je ne vois aucune difficulté à croire que l'ame, dès que ce qu'on nomme le germe eſt fécondé, a le ſentiment de ſon exiſtence ; mais ce ſentiment eſt de la plus grande foibleſſe : il faut que notre entendement s'agrandiſſe pour découvrir le fœtus intelligent, comme il nous faut un microſcope pour découvrir le fœtus matériel.

Ce fœtus a une tête, par conſéquent un

L'HOMME SEUL.

ſenſorium, & le mouvement imprimé aux nerfs qui y répondent, ſe continue par l'organiſation de l'animalcule, juſqu'à la deſtruction de la machine.

Si quelqu'un doutoit de la prodigieuſe magnificence de la nature dans les infiniment petits, je le prierois d'obſerver que le microſcope a découvert 5,100 œufs dans les ovaires d'une mere abeille (*) ; que Leuwenhoek a compté 3,181 yeux ſur la cornée d'un ſcarabée (**), & que la ſemence d'un ſeul puceron en a produit 5,904,900,000 avant la ſixieme génération. (†)

Si nos regards ne pénetrent pas plus avant dans l'abyme des infiniment petits, nous ne devons en accuſer que la foibleſſe de nos microſcopes ; un *germe* eſt un monde d'êtres animés, dont chaque individu eſt lui-même le germe de mille mondes.

(*) *Biblia naturæ* de Swamerdam.

(**) *Théologie des inſectes* de Lyonnet.

(†) *Mémoire ſur les inſectes* de Réaumur, *tome VI, page 565.*

PARTIE II.

Dès que les eſprits filtrés par le cerveau coulent dans les nerfs du fœtus, l'ame doit éprouver des ſenſations; mais il eſt probable que l'organe du tact eſt le ſeul qui ait quelqu'activité; tous les autres lui ſont inutiles dans la priſon où il eſt renfermé, ils ne feroient qu'aggraver le ſentiment douloureux de ſon exiſtence.

Dès que l'ame tient à la nature par l'organe du toucher, elle a quelques ſentimens de plaiſir & encore plus de ſenſations de douleur; le fœtus ne reſpire pas encore, & déjà il atteſte par ſes malheurs qu'il eſt homme.

Tant que l'embryon reſte ſous la forme d'une ovoïde dans la liqueur de l'amnios, il eſt ſans mouvement, & l'ame paroît ſans activité; mais dès que le corps ſe deſſine, que la tête s'organiſe, & que les battemens du cœur deviennent ſenſibles, l'homoncule commence à s'agiter dans ſa priſon; cette faculté de ſe mouvoir ſemble ſe communiquer à l'intelligence, & l'action du corps ſur l'ame eſt toujours ſuivie d'une réaction.

Depuis

Depuis qu'on a ſubſtitué les lumieres de l'anatomie aux rêveries des ſages-femmes, on ne penſe plus que les impreſſions d'une mere influent ſur le cerveau de ſon enfant; on n'explique plus par quelle ſympathie un fruit vainement deſiré par une femme, eſt repréſenté ſur le corps d'un nouveau-né; & le phyſicien ne croit plus que des idées de frayeur ou de frivoles appétits ſoient écrits ſur l'épiderme d'un fœtus. (*) L'HOMME SEUL.

L'embryon n'emprunte donc point l'ame de ſa mere; il a la ſienne propre; tranquille au ſein de l'amnios; tandis que les paſſions déchirent le tiſſu nerveux qui enveloppe ſa demeure, il ſent par ſon organe du tact, il s'agite dans ſa liqueur, mais il n'a point encore de préjugés.

(*) Il eſt prouvé que le fœtus ne tient à la matrice que par de petits mammelons extérieurs à ſes enveloppes; qu'il n'y a aucune communication entre le ſang de la mere & les vaiſſeaux de l'enfant; que le petit embryon a ſes organes & ſes mouvemens particuliers, &c. Voy. *l'Hiſt. natur.* de Buffon, *édit. in-12, tome IV. page 112*; mais la marche de la vérité eſt ſi lente, qu'il ſe paſſera encore bien des ſiecles avant que le ſexe revienne de ſes préjugés.

PARTIE II.

Enfin, l'heure vient où le fœtus perce les membranes qui le captivent, abandonne un ſéjour qui ne peut plus le contenir, & reſpire pour la premiere fois; ſon ame s'ouvre alors toute entiere aux impreſſions de la douleur; l'air agite ſes fibres & comprime ſes organes; la lumiere fatigue ſes yeux qui commencent à s'ouvrir, & les premiers ſons que forme ſa voix ſont des ſoupirs plaintifs & des cris étouffés. L'homme, en entrant dans le monde qu'il doit habiter, treſſaille d'horreur, comme un criminel à l'aſpect de l'échafaud où il doit mourir.

Le nouveau-né n'apprend que par des efforts pénibles à faire uſage de l'inſtrument de ſes ſens; il éprouve ſes organes, & chaque expérience lui coûte une nouvelle douleur; pendant les quarante premiers jours il gémit & crie ſans ceſſe; après cet intervalle il commence à pleurer, & c'eſt une preuve qu'il ſouffre moins; bientôt les pointes de la douleur s'émouſſent, les ombres qui couvroient le tableau de la vie s'éclairciſſent,

& l'individu s'accoutume avec les ſenſations douloureuſes qui ſuivent ou annoncent le plaiſir.

L'HOMME SEUL.

A la naiſſance de l'homme, l'ame commence à déployer ſa force motrice; elle n'eſt pas encore libre, mais elle obéit moins que dans l'amnios; elle preſſent déjà qu'elle eſt née pour régner.

Il paroît certain que l'ame exerce ſa faculté de ſentir en raiſon du développement des ſes organes; mais le même principe s'applique-t-il à ſon intelligence? Quel eſt le philoſophe qui oſera fixer l'époque de la premiere penſée?

J'ai bien de la peine à croire que le progrès du ſyſtême organique amene dans la même proportion celui du ſyſtême intellectuel; Louis XIV, qui naquit avec des dents, n'eut ſûrement pas autant de génie que ce Malebranche, qu'on prit juſqu'à vingt ans pour le plus ſtupide des hommes.

D'un autre côté l'organiſation parfaite des ſens doit donner un plus grand reſſort à l'intelligence. Montagne & Newton qui reçurent

PARTIE II.

de leurs peres un corps bien conſtitué, eurent auſſi le génie le plus vigoureux. On ſent, en liſant leurs écrits, que la nature eſt épuiſée, & qu'elle a rompu le moule de ces grands hommes.

Quoi qu'il en ſoit de l'époque où l'ame commence à exercer ſa faculté de penſer, on ne peut douter que ſa premiere perception ne ſoit de la plus grande foibleſſe; ce mouvement eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, le crépuſcule de l'entendement.

Il me ſemble qu'on pourroit comparer la premiere perception de l'homme enfant avec la plus fine de l'ourang-outang dans la force de ſon âge. Cette nouvelle maniere d'enviſager la nature, pourroit éclairer le philoſophe ſur les nuances inſenſibles qu'elle obſerve dans la grande échelle des êtres.

Pourquoi en effet l'homme naiſſant ne reſſembleroit-il pas à l'animal perfectionné? Pourquoi l'animal, au premier moment de ſa vie, n'auroit-il pas la ſtupidité du végétal le plus développé? Pourquoi le végétal dans ſon

germe ne ſe confondroit-il pas avec les foſſiles ?

L'HOMME SEUL.

Cette idée peut n'être qu'un paradoxe ; mais elle fait penſer, & par-là elle a quelque choſe de commun avec les grandes vérités.

Dès que l'ame a acquis aſſez d'activité pour diſtinguer les perceptions nouvelles d'avec les perceptions paſſées, elle fait uſage de ſa mémoire. Cette nouvelle faculté multiplie les occaſions de combiner les ſenſations ; elle crée pour l'enfant un nouveau monde, comme le téleſcope a créé un nouveau ciel pour les aſtronomes.

Cependant toutes les idées qui affectent l'homme, lorſque ſon corps eſt encore dans un état d'inertie, n'ont pas la même vivacité ; ſi les fibres ſenſitives ne cauſent que des impreſſions douloureuſes, l'ame fait effort pour ne pas s'y arrêter ; ſi le ſentiment eſt celui du plaiſir, elle le rend, par ſa réaction, plus durable ; & voilà l'origine de cette faculté intellectuelle qu'on nomme l'attention.

Malgré tous ces progrès de l'entendement,

PARTIE II.

l'ame n'a fait encore qu'un pas dans l'immenſe carriere qu'elle doit parcourir; tant que l'enfant eſt privé de l'uſage de la parole, il a plutôt la faculté de l'intelligence qu'il n'eſt intelligent.

Je touche à l'époque d'une révolution dans l'eſprit humain. Comment, par de ſimples battemens de la langue & des levres, l'homme a-t-il lié ſociété avec tous les habitans de la terre? Par quel prodige inconcevable l'être qui penſe a-t-il entrepris de parler?

Le premier langage de l'homme ne conſiſte qu'en des cris mal articulés & quelques geſtes qui les accompagnent. Voilà les ſignes naturels par leſquels il exprime ſes beſoins, & il y a loin de là aux ſignes arbitraires qu'on leur a ſubſtitués.

On peut étendre le langage des cris en variant leur intonation: tel eſt, dit-on, l'idiome des Hottentots: ces ſauvages s'entendent, non parce qu'ils parlent, mais parce qu'ils ont une ſorte de muſique.

Le langage des ſignes peut auſſi ſe perfec-

tionner ; on ſait qu'à Rome il y avoit des acteurs qui exécutoient en pantomime les tragédies les plus compliquées. Encore aujourd'hui chez les monarques aſiatiques les muets du ſerrail ont de longues converſations avec l'eunuque qui les préſide ; ils ont encore plus d'éloquence avec les femmes.

L'HOMME SEUL.

L'art a ſubſtitué au langage des cris & des geſtes, ce langage de convention qui conſiſte à articuler des mots arbitraires, & à combiner à l'infini ces articulations ; l'éducation rend aujourd'hui ce langage familier, & l'enfant au berceau apprend en deux mois ce que le génie n'a pu créer qu'après pluſieurs ſiecles de travaux.

L'enfant, qui entend pluſieurs fois prononcer le même mot, y attache une idée, ſurtout ſi ce mot exprime un de ſes beſoins ; bientôt l'ame, qui ſe plaît à exercer ſa force motrice, tente de rendre l'idée qu'elle a conçue. J'entends la machine organiſée parler & voilà l'être intelligent.

La ſphere de l'entendement s'agrandit de

PARTIE II

plus en plus : les idées des hommes de génie ſervirent primitivement à perfectionner les mots ; maintenant les mots prononcés par l'enfant ſervent à perfectionner ſes idées.

Depuis que l'homme parle, ſon intelligence ne fait plus que des pas de géant. Je crois voir Gama qui double le cap de Bonne-Eſpérance : le premier pas eſt fait, & les Indes orientales ſont découvertes.

Il n'y a pas ſi loin de l'art de parler à l'art d'écrire, que des ſignes naturels à l'art de parler ; il eſt fort ſimple qu'un homme qui connoît l'utilité de la parole, deſire de ſe faire entendre dans des lieux où il n'eſt pas ; & s'il aime la gloire, dans des tems où il ne ſera plus : il ne faut qu'un amant paſſionné pour inventer l'écriture ; mais trente Leibnitz ſuffiroient à peine pour créer la premiere langue.

A la naiſſance des ſociétés l'homme ne fit de l'écriture qu'une repréſentation phyſique des objets qu'il vouloit exprimer ; enſuite il ſubſtitua à ces hiéroglyphes des figures de

convention ; mais tant que l'écriture ne déſigna que des idées, on ne put ſe faire entendre qu'en traçant péniblement des figures ou en multipliant prodigieuſement les caracteres. Un prêtre égyptien devoit conſumer un tems infini à deſſiner des figures ſymboliques : un lettré chinois, dont la langue eſt compoſée de quatre-vingt mille caracteres, doit paſſer ſa vie à apprendre à lire ou à écrire, & c'eſt autant de tems perdu pour le génie. L'HOMME SEUL.

L'écriture qui ſubſtitue les ſignes repréſentatifs des mots aux ſignes repréſentatifs des idées, eſt la meilleure, parce qu'elle eſt la plus ſimple. Il en eſt d'elle comme de la monnoie, qu'on a préférée à l'échange des effets, pour faciliter le commerce.

L'homme qui a le bonheur de naître chez un peuple qui parle & qui écrit, a de prodigieuſes avances pour perfectionner en lui l'art de penſer ; l'éducation eſt ſa ſeconde nature, elle l'enrichit des idées de mille hommes & lui épargne mille ans de travaux.

PARTIE II.

Que Paſchal naiſſe chez les Hottentots ou chez les Chichimecas, qui ſifflent au lieu de parler, & qui n'ont pas même d'hiéroglyphes; ſes fibres intellectuelles ſeront toujours paralytiques; mais il naît en France, & à quatorze ans il crée la géométrie.

On s'apperçoit que l'ame dont je trace l'hiſtoire, n'habite plus le corps d'un enfant: déjà elle s'apprivoiſe avec les abſtractions; déjà les idées univerſelles, les êtres moraux, les ſubſtances métaphyſiques exiſtent dans ſon intelligence; c'eſt alors que l'auteur de la Henriade fait Œdipe, & que Monteſquieu jette les fondemens de l'Eſprit des loix.

Un jeune homme étend la ſphere de ſon entendement, en plaçant les idées dans ſa tête ſous la forme d'un arbre Encyclopédique, le génie trouve cette méthode, & l'éducation la donne.

Il ne faut pas s'imaginer qu'un jeune homme penſe de la même façon qu'un enfant, & comme il penſera dans un âge mûr: les objets

ſont toujours les mêmes, mais le miroir où ils ſe réfléchiſſent ne l'eſt pas : l'ame voit ſans ceſſe, mais elle change auſſi ſans ceſſe de téleſcope. L'HOMME SEUL.

Si la jeuneſſe eſt l'âge d'or de la vie, c'eſt que l'ame eſt alors plus apparente dans l'homme; on la découvre aiſément au travers du voile tranſparent de la phyſionomie; la ſérénité du viſage marque la douce harmonie des penſées; chaque paſſion y imprime ſon caractere, & le corps n'eſt plus qu'un tableau mobile, où tout ce qui ſe paſſe dans le principe intérieur eſt repréſenté.

Non-ſeulement le viſage d'un jeune homme décele l'ame agitée par le choc des paſſions véhémentes, mais leurs nuances même les plus inſenſibles viennent s'y caractériſer. Des yeux ternes, un teint décoloré, un ſon de voix affoibli m'annoncent que ſon ame a perdu ſa ſérénité; des ſoupirs étouffés, des muſcles tendus, des larmes qui coulent, atteſtent la gradation de ſa douleur; ſi outre cela il lui

PARTIE II.

échappe des cris, je juge du déchirement qu'éprouvent ſes fibres ſenſitives; mais je le crois au dernier période du déſeſpoir, ſi je vois tout-à-coup ſon teint devenir livide, ſes cheveux ſe hériſſer & ſa bouche reſter entr'ouverte; c'eſt alors que la machine ſemble ſe diſſoudre ſous le poids de l'infortune; c'eſt alors que le grand Corneille fait dire à un des perſonnages de Suréna:

Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.

Je crois voir le triomphe de l'ame ſenſitive dans la jeuneſſe de l'homme; cette aurore de la vie s'éclipſe bientôt; l'âge viril vient, & une autre faculté ſemble remplacer le principe ſenſible, c'eſt le principe intelligent.

Oui, ſi le bonheur de la jeuneſſe eſt dans le ſentiment, celui de l'âge mûr eſt dans la penſée; l'homme fait obéit moins à l'effervescence du ſang; il ne meſure plus le tems par les plaiſirs, mais par la ſucceſſion rapide des idées; toute ſon exiſtence ſemble concentrée dans ſon entendement; c'eſt alors que le

génie ſe montre, ou bien il ne ſera jamais.

L'HOMME SEUL.

C'eſt à l'hiſtorien de l'ame à faire ici le tableau des connoiſſances humaines, à marquer le centre de réunion où toutes nos grandes vérités ſe touchent, à faire connoître les philoſophes qui ont contribué à la maſſe générale des idées, & à ſuivre la marche de l'intelligence depuis le Samojede, qui s'exprime en ſifflant, juſqu'à Locke, qui écrit ſur l'entendement humain.

C'eſt dans l'âge viril que l'homme mérite ce nom par excellence; ſon ame a appris par ſes défaites à triompher des ſens: il penſe, & ſa raiſon a moins à gémir des maux phyſiques qui l'environnent: on diroit qu'il ne tient à la vie que par la faculté de réfléchir. Voyez comme Archimede enivré de plaiſirs intellectuels, ſent peu le coup mortel dont il eſt frappé; il continue à chercher la ſolution de ſon problême, ſans s'appercevoir qu'il n'eſt plus qu'une intelligence.

Il eſt pour l'ame un point dans ſon midi,

où elle réfléchit tous ſes rayons; enſuite ſes facultés ſe dégradent, les fibres intellectuelles perdent leur élaſticité, l'entendement ſe couvre de nuages; & quand la machine commence à ſe diſſoudre, le philoſophe, au milieu de ſes ruines, cherche l'intelligence comme il la cherchoit ſous les enveloppes de l'amnios.

C'eſt ici que la philoſophie doit expliquer comment, dans le corps du vieillard, qui ſe conſolide, ſe deſſeche l'humide radical qui eſt le principe de la vie; pourquoi les fibres ſenſitives perdent leur reſſort, & quel rapport il y a entre le dépériſſement des ſens & l'éclipſe de l'intelligence.

En réuniſſant ſous le même point de vue les quatre âges de l'ame, on découvre qu'elle n'exiſte d'abord que par le ſentiment de la douleur: dans la jeuneſſe elle ſent avec plus de vivacité encore, mais du moins elle eſt dans l'élément du plaiſir; l'âge viril vient, & elle regne par la penſée; lorſque l'homme s'appro-

che de la tombe, elle penſe encore, mais ſa penſée eſt douloureuſe ; elle regrette de n'avoir plus aucune eſpece de jouiſſance. L'HOMME SEUL.

Enfin, l'heure fatale ſonne, l'argile humain ſe décompoſe, & la tombe s'ouvre pour recevoir une vaine pouſſiere. Que devient alors cette intelligence dont l'homme étoit ſi fier ? La grande ame de Turenne eſt-elle anéantie ? Le génie de Newton ſurvivra-t-il à ſa cendre, que je vois renfermée dans Weſtminſter, avec celle des rois, qu'elle honore ? ... C'eſt ce que le volume ſuivant nous conduira à examiner.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME II.

LIVRE III.

PRINCIPES de la morale. page 1
CHAPITRE I. De l'état de nature. 5
CHAP. II. De l'homme philoſophique. 11
CHAP. III. Du ſens moral. 15
CHAP. IV. du vrai principe de la moralité. 22
CHAP. V. De la loi naturelle. 35
ART. I. De la néceſſité du droit naturel. 36
ART. II. De l'exiſtence du droit naturel. 43
ART. III. Paradoxes erronés de quelques philoſophes, ſur l'exiſtence du droit naturel. 45
ART. IV. De la ſanction du droit. 52
ART. V. De l'eſſence des loix naturelles. 57
ART. VI. Preuves des loix naturelles par leur infraction. 62
CHAP. VI. Application du droit naturel aux principes de la morale. 70
ART. I. De l'homme ſeul. 71
ART. II. De l'homme avec Dieu. 72
ART. III. Préliminaires de l'article ſuivant. 74
ART. IV. De l'homme avec l'homme. 78
ART. V. L'éleve de la nature dans la mine de Coperberit. 82

ART. VI. Commentaire sur l'anecdote précédente, ou doutes philosophiques sur la légitimité de la peine de mort. 114

SECONDE PARTIE.

De la philosophie de la nature.

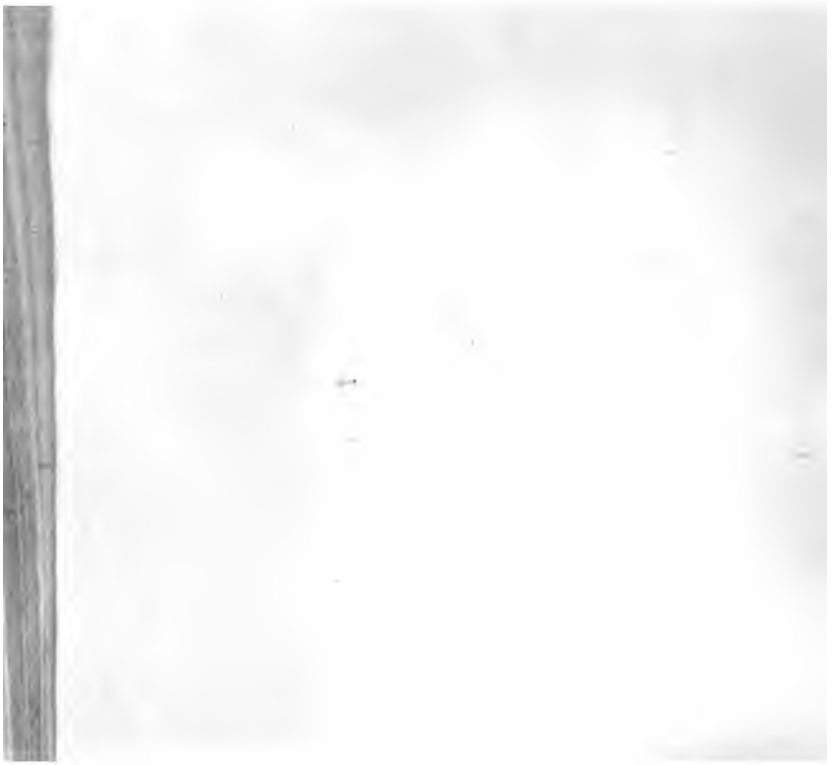
L'homme seul. 127
Discours préliminaire sur la morale de l'homme physique. 129
Préliminaires. 206

LIVRE I.

Du bonheur. 214
CHAP. I. Principes sur le bonheur. 216
CHAP. II. Du plaisir. 220
CHAP. III. De la sensibilité. 224
CHAP. IV. Du paradoxe du livre de l'esprit. 232
CHAP. V. Songe de Marc-Aurele. 236

LIVRE SECOND.

De l'ame. 252
CHAP. I. De l'ame universelle. 259
CHAP. II. Que les définitions philosophiques de l'ame n'ont fait que répandre des nuages sur sa nature. 270
CHAP. III. Des philosophes qui ont cru l'ame matérielle. 278
CHAP. IV. De la philosophie respectable qui distingue l'ame de la matiere. 290
CHAP. V. Des vérités que le sage soupçonne dans la psychologie. 296
ART. I. L'ame existe. 297
ART. II L'ame paroit un être simple. 300
ART. III. Du paradoxe ingénieux des deux ames. 308

ART. IV. L'ame eſt un être actif. 313
ART. V. L'ame eſt libre par la penſée. 315
CHAP. VI. De ce que nous ignorons en pſychologie, &c. 317
CHAP. VII. Hiſtoire de l'ame. 332

Fin de la table.